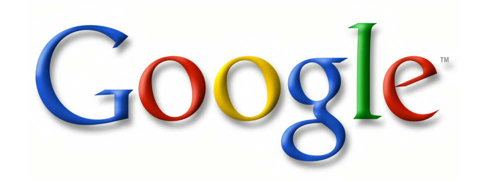
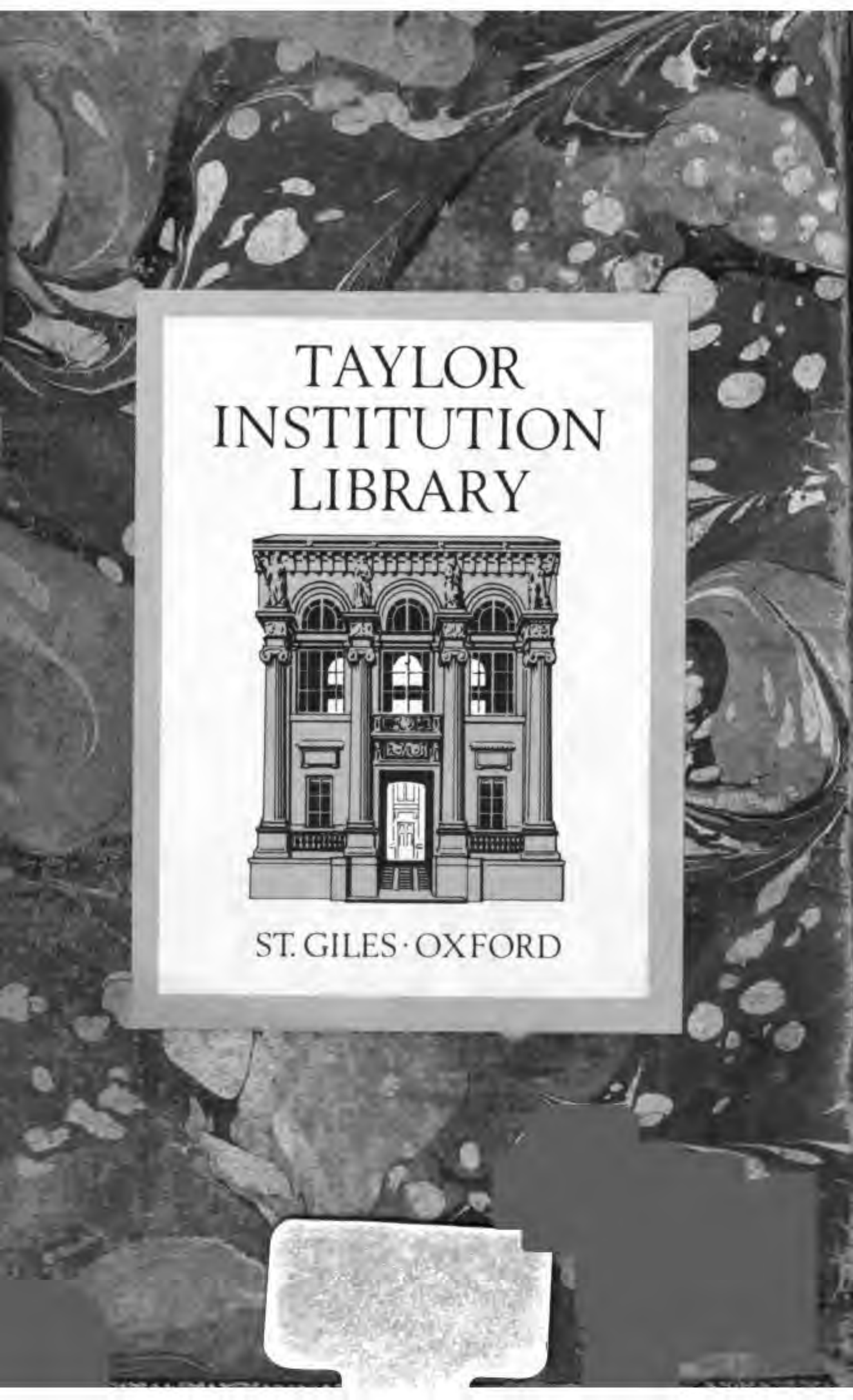
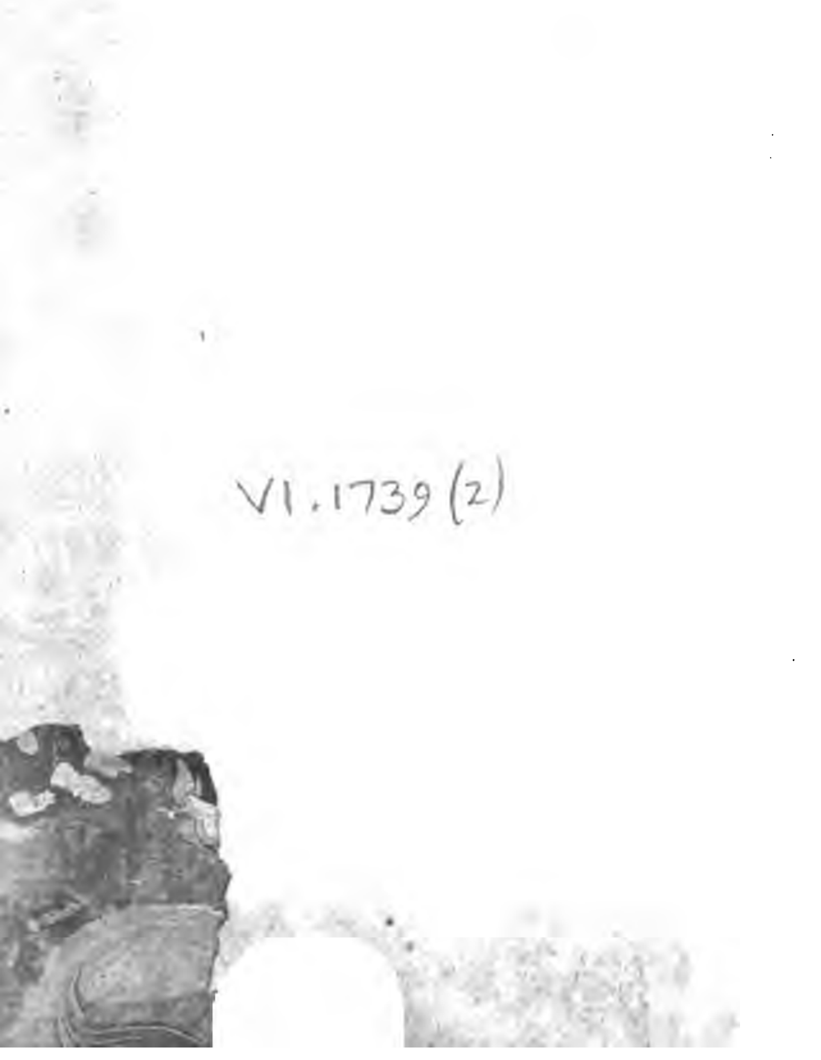





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD





Mr. DE VOLTAIRE

OEUVRES

DE

M^R. DE VOLTAIRE.

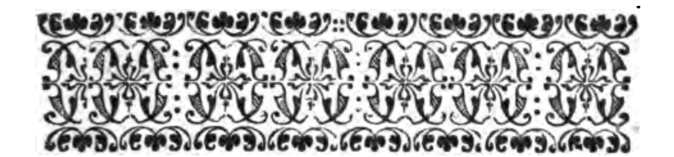
NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & considérablement augmentée, avec des Figures en Taille-douce.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez JAQUES DESBORDES.
M. DCC. XXXIX.



PIÈCES

Contenues dans le Tome II.



AVER-

L'OEDIPE

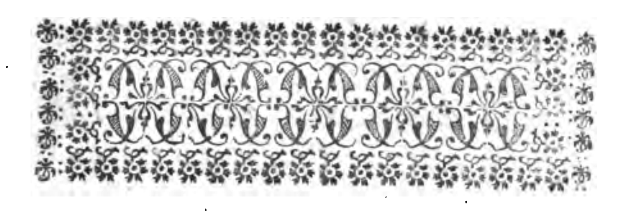
TRAGÉDIE

AVEC DES

CHOEURS.

Avec une Préface dans laquelle on combat les ſentimens de M. DE LA MOTTE ſur la Poëſie.

Revu & corrigé.



AVERTISSEMENT

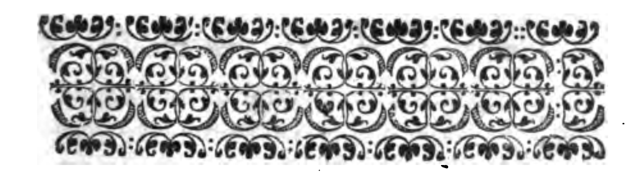
SUR

L'OEDIPE.

L'*Auteur composa cette Pièce à l'âge de 19. ans. Elle fut jouée en* 1718. *quarante-cinq fois de suite. Ce fut le Sr. Du Frène célèbre Acteur, de l'âge de l'Auteur, qui joua le rôle d'Oedipe; Mademoiselle Desmares très-grande Actrice joua celui de Jocaste & quitta le Théâtre quelque tems après. On a ré-*

rétabli dans cette nouvelle Edition le rôle de Philoctete tel qu'il fut joué à la premiere représentation.





PRÉFACE

D'une Edition d'Oedipe de 1729.

L'OEDIPE dont on donne cette nouvelle Edition, fut repréſenté pour la premiere fois au commencement de l'année 1718. Le Public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette Tragédie s'eſt toujours ſoutenue ſur le Théâtre, & on la revoit encore avec quelque plaiſir malgré ſes défauts; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, & en partie à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le Pere Folard Jéſuite, & M. de la Motte de l'Académie Françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs Pièces; mes critiques & même mes louanges paroîtroient également ſuſpectes *.

Je

* Mr. de la Motte donna deux Oedipes en 1726, l'un en rimes, & l'autre en proſe non rimée. L'Oedipe

dipe

Je suis encore plus éloigné de prétendre donner une Poëtique à l'occasion de cette Tragédie; je suis persuadé que tous ces raisonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une Scène de génie, & qu'il y a bien plus à apprendre dans Polyeucte & dans Cinna, que dans tous les préceptes de l'Abbé d'Aubignac. Sévère & Pauline sont les véritables Maîtres de l'Art. Tant de Livres faits sur la Peinture par des Connoisseurs n'instruiront pas tant un Eleve que la seule vûe d'une Tête de Raphaël.

Les principes de tous les Arts, qui dépendent de l'imagination, sont tous aisés & simples, tous puisés dans la Nature & dans la Raison. Les Pradons & les Boyers les ont connus aussi-bien que les Corneilles & les Racines; la différence n'a été & ne sera jamais que dans l'application. Les Auteurs d'Armide & d'Issé, & les plus mauvais Compositeurs, ont eu les mêmes règles de Musique. Le Poussin a travaillé sur les mêmes principes que Vignon. Il paroît donc aussi inutile de parler de règles à la tête d'une Tragédie, qu'il le seroit à un Peintre de prévenir le Public par des Dissertations sur ses Tableaux, ou à un Musicien de vouloir démontrer que sa Musique doit plaire.

Mais

dipe en rimes fut joué deux fois, l'autre n'a jamais été joué.

Mais puisque M. de la Motte veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands Maîtres, il est juste de défendre ces anciennes Loix, non pas parce qu'elles sont anciennes, mais parce qu'elles sont bonnes & nécessaires, & qu'elles pourroient avoir dans un homme de son mérite un Adversaire redoutable.

M. de la Motte veut d'abord proscrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Des trois unités nécessaires au Poëme Dramatique.

Les Français sont les premiers d'entre les Nations modernes qui ont fait revivre ces sages règles du Théâtre; les autres Peuples ont été long-tems sans vouloir recevoir un joug qui paroissoit si sévère: mais comme ce joug étoit juste, & que la Raison triomphe enfin de tout, ils s'y sont soumis avec le tems. Aujourd'hui même en Angleterre, les Auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs Pièces, que la durée de l'action est égale à celle de la représentation; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs Maîtres.

Toutes les Nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique étoit ignorée des plus grands Génies, tels que Don Lopez de Vega & Shakespear; elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français se serve aujourd'hui de tout son esprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurois autre chose à dire à

M. de la Motte, ſinon que Meſſieurs Corneille, Racine, Moliére, Adiſſon, Congreve, Maffey, ont tous obſervé les Loix du Théâtre, c'en ſeroit aſſez pour devoir arrêter quiconque voudroit les violer. Mais M. de la Motte mérite qu'on le combatte par des raiſons plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une Pièce de Théâtre? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule & non de deux ou trois? C'eſt que l'Eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois; c'eſt que l'intérêt qui ſe partage s'anéantit bien-tôt; c'eſt que nous ſommes choqués de voir même dans un Tableau deux événemens; c'eſt qu'enfin la Nature ſeule nous a indiqué ce Précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon l'unité de lieu eſt eſſentielle; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les Perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier Acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond? M. le Brun a-t-il peint Aléxandre à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile? „ Je ne ſerois pas étonné, dit adroitement M. de la Motte " „ qu'une Nation ſenſée, mais moins amie „ des règles, s'accommodât de voir Coriolan condamné à Rome au premier Acte, „ reçu chez les Volſques au troiſième, & „ aſſiégeant Rome au quatrième. " &c.

Premiérement, je ne conçois point qu'un Peu-

Peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami des règles, toutes puiſées dans le Bon-Sens, & toutes faites pour ſon plaiſir: Secondement, qui ne ſent que voilà trois Tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux Vers, ne feroit jamais qu'une Pièce de Jodelle ou de Hardy verſifiée par un Moderne habile?

Si vous ôtez l'unité de lieu, vous ôtez donc néceſſairement celle de l'action. L'unité de tems eſt jointe naturellement aux deux premieres; en voici, je crois, une preuve bien ſenſible.

J'aſſiſte à une Tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action. Le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre Auguſte dans Rome; je veux ſavoir ce qui va arriver d'Auguſte & des Conjurez. Si le Poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or s'il met devant mes yeux quinze jours d'événement, voilà au moins quinze actions différentes, quelque petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il falloit marcher rapidement; c'eſt une longue Hiſtoire qui ne ſera plus intereſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déci-

ſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la Comédie pour entendre l'Hiſtoire d'un Héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie.

Il y a plus. Le Spectateur n'eſt que trois heures à la Comédie, il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Oedipe, ſoit celui du grand Corneille, ſoit celui de M. de la Motte, ſoit même le mien (ſi j'oſe en parler) ne durent pas davantage. Si quelques autres Pièces exigent plus de tems, c'eſt une licence qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautez de l'Ouvrage; & plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de tems juſqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un Palais. Plus de ſévérité rendroit quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, & plus d'indulgence ouvriroit la carriére à de trop grands abus. Car s'il étoit une fois établi qu'une action théâtrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelqu'Auteur y employeroit deux ſemaines, & un autre deux années; & ſi l'on ne réduiſoit pas le lieu de la Scène à un eſpace limité, nous verrions en peu de tems des Pièces telles que l'ancien Jules Céſar des Anglois, où Caſſius & Brutus ſont à Rome au premier Acte, & en Theſſalie dans le cinquième.

Ces

Ces Loix observées, non-seulement servent à écarter des défauts, mais elles amenent de vrayes beautez; de même que les règles de la belle Architecture exactement suivies, composent nécessairement un Bâtiment qui plaît à la vûe. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il est bien difficile qu'une Pièce ne soit pas simple; aussi voilà le mérite de toutes les Pièces de M. Racine; & celui que demandoit Aristote. M. de la Motte en défendant une Tragédie de sa composition, préfére à cette noble simplicité, la multitude des événemens; il croit son sentiment autorisé par le peu de cas qu'on fait de Bérénice, & par l'estime où est encore le Cid.

Il est vrai que le Cid est plus touchant que Bérénice; mais Bérénice n'est condamnable que parce que c'est une Elégie plutôt qu'une Tragédie simple; & le Cid dont l'action est véritablement tragique, ne doit point son succès à la multiplicité des événemens, mais il plaît malgré cette multiplicité; comme il touche malgré l'Infante, & non pas à cause de l'Infante.

M. de la Motte croit qu'on peut se mettre au-dessus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée, & qu'il appelle un paradoxe: Mais cette unité d'intérêt ne me paroît autre chose que celle de l'action. *Si plusieurs Personnages*, dit-il, *sont diversement interessés dans*

le

le même événement, & s'ils sont tous dignes que j'entre dans leurs passions, il y a alors unité d'action & non pas unité d'interêt.

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre M. de la Motte sur cette petite question, j'ai relu le Discours du grand Corneille sur les trois unités, il vaut mieux consulter ce grand Maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc & je l'ai déja dit, que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue, & en l'unité de péril.* Que le Lecteur lise cet endroit de Corneille, & il décidera bien vîte entre M. de la Motte & moi ; & quand je ne serois pas fort de l'autorité de ce grand Homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante ? C'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures Tragédies Françaises, on trouvera toujours des Personnages principaux diversement interessés ; mais ces interêts divers se rapportent tous à celui du Personnage principal, & alors il y a unité d'action.

Si au contraire tous ces interêts différens ne se rapportent pas au principal Acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'interêt est double, & ce qu'on appelle *action* au Théâtre, l'est aussi. Tenons-nous-en donc, comme le grand Corneille, aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire les autres beautez, se trouvent renfermées.

M. de

M. de la Motte les appelle *des principes de fantaisie*, & prétend qu'on peut fort bien s'en passer dans nos Tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos Opera. C'est, ce me semble, vouloir réformer un Gouvernement régulier sur l'exemple d'une Anarchie.

Pourquoi les régles de l'Opera différent de celles de la Tragédie.

L'Opera est un Spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit, où l'asservissement à la Musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des Ariettes dans la destruction d'une Ville, & danser autour d'un Tombeau, où l'on voit le Palais de Pluton & celui du Soleil, des Dieux, des Démons, des Magiciens, des Prestiges, des Monstres, des Palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolére ces extravagances, on les aime même, parce qu'on est-là dans le Païs des Fées; & pourvû qu'il y ait du Spectacle, de belles Danses, une belle Musique, quelques Scènes interessantes, on est content. Il seroit aussi ridicule d'exiger dans Alceste l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des Danses & des Démons dans Cinna ou dans Rodogune.

Cependant quoique les Opera soient dispensés de ces trois règles, les meilleurs sont encore ceux où elles sont le moins violées; on les retrouve même, si je ne me trompe, dans plusieurs, tant elles sont nécessaires & na-

naturelles, & tant elles ſervent à intereſſer le Spectateur. Comment donc M. de la Motte peut-il reprocher à notre Nation la legéreté de condamner dans un Spectacle les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre?

Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à M. de la Motte: J'éxige avec raiſon beaucoup plus de perfection d'une Tragédie que d'un Opera; parce qu'à une Tragédie mon attention n'eſt point partagée, que ce n'eſt ni d'une Sarabande ni d'un Pas-de-deux que dépend mon plaiſir, que c'eſt à mon ame uniquement qu'il faut plaire: J'admire qu'un homme ait ſu amener & conduire dans un ſeul lieu, & dans un ſeul jour, un ſeul événement que mon eſprit conçoit ſans fatigue, & où mon cœur s'intereſſe par dégrez. Plus je vois combien cette ſimplicité eſt difficile, plus elle me charme; & ſi je veux enſuite me rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve que je ſuis de l'avis de M. Deſpreaux, qui dit:

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le Théâtre rempli.

J'ai pour moi encore, pourra-t-il dire, l'autorité du grand Corneille; j'ai plus encore, j'ai ſon exemple & le plaiſir que me font ſes Ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéï à cette règle.

M. de

M. de la Motte ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du Théâtre ſes principales régles, il veut encore lui ôter la Poëſie, & nous donner des Tragédies en Proſe.

Cet Auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des Vers en ſa vie, ou des Ouvrages de Proſe à l'occaſion de ſes Vers, écrit contre ſon Art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité Homére, que pourtant il a traduit: Jamais Virgile, ni le Taſſe, ni M. Deſpreaux, ni M. Racine, ni M. Pope, ne ſe ſont aviſez d'écrire contre l'harmonie des Vers, ni M. de Lully contre la Muſique, ni M. Newton contre les Mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la foibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le ſûr moyen d'être au-deſſous: mais on n'en avoit point encore vu qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la Poëſie faute de la connoître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la Muſique n'eſt que du bruit, & à qui la Poëſie ne paroît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix Volumes de Vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres Poëtes comme des foux, & celui-là comme le ſeul à qui la Raiſon eſt revenue. Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour

pour l'honneur de l'Art, & j'ose dire pour l'honneur d'un Païs, qui doit une partie de sa gloire, chez les Etrangers, à la perfection de cet Art même

M. de la Motte avance que la rime est un usage barbare inventé depuis peu.

Que toutes les Nations ont rimé excepté les Grecs & les Romains.

Cependant tous les Peuples de la Terre excepté les anciens Romains, & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes sons est si naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages, comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une Chanson en rimes Amériquaines traduite en Français; on trouve dans un des Spectateurs de M. Adisson, une traduction d'une Ode Laponne rimée qui est pleine de sentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Musa loqui*, nés sous un Ciel plus heureux, & favorisés par la Nature d'organes plus délicats que les autres Nations, formerent une Langue dont toutes les syllabes pouvoient par leur longueur ou leur briéveté exprimer les sentimens lents, ou impétueux de l'ame. De cette varieté de syllabes & d'intonations résultoit dans leurs Vers, & même aussi dans leur Prose, une harmonie que les anciens Italiens sentirent, qu'ils imiterent, & qu'aucune Nation n'a pu saisir après eux : mais soit rime, soit syllabes cadencées, la Poësie contre laquelle M. de la Motte se révolte,

te, a été & ſera toujours cultivée par tous les Peuples.

Avant Hérodote, l'Hiſtoire même ne s'écrivoit qu'en Vers chez les Grecs qui avoient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le Peuple le plus ſage de la Terre, le mieux policé, & le plus ſavant. Cette coutume étoit très-raiſonnable; car le but de l'Hiſtoire étoit de conſerver à la Poſtérité la mémoire du petit nombre de grands Hommes, qui lui devoient ſervir d'exemple. On ne s'étoit point encore aviſé de donner l'Hiſtoire d'un Couvent ou d'une petite Ville en pluſieurs Volumes in folio. On n'écrivoit que ce qui en étoit digne, que ce que les hommes devoient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervoit de l'harmonie des Vers pour aider le mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers Philoſophes, les Légiſlateurs, les Fondateurs des Religions & les Hiſtoriens, étoient tous Poëtes.

Autrefois tout s'écrivoit en Vers.

Il ſemble que la Poëſie dût manquer communément dans de pareils ſujets ou de préciſion ou d'harmonie: mais depuis que Virgile a réuni ces deux grands mérites qui paroiſſent ſi incompatibles, depuis que MM. Deſpreaux & Racine ont écrit comme Virgile, un homme qui les a lus tous trois, & qui ſait que tous trois ſont traduits dans preſque toutes les Langues de l'Europe; peut-il avilir à ce point un talent qui lui a

fait tant d'honneur à lui-même ? Je placerai nos Despreaux & nos Racines à côté de Virgile pour le mérite de la Versification; parce que si l'Auteur de l'Enéïde étoit né à Paris, il auroit rimé comme eux, & si ces deux Français avoient été du tems d'Auguste, ils auroient fait le même usage que Virgile, de la mesure des Vers Latins. Quand donc M. de la Motte appelle la Versification *un travail méchanique & ridicule*; c'est charger de ce ridicule, non-seulement tous nos grands Poëtes, mais tous ceux de l'Antiquité. Virgile & Horace se sont asservis à un travail aussi méchanique que nos Auteurs. Un arrangement heureux de spondées & de dactyles, étoit bien aussi pénible que nos rimes & nos hémistiches. Il faut que ce travail fût bien laborieux, puisque l'Enéïde après onze années n'étoit pas encore dans sa perfection.

M. de la Motte ptétend qu'au moins une Scène de Tragédie mise en Prose ne perd rien de sa grace ni de sa force. Pour le prouver il tourne en Prose la premiere Scène de Mithridate, & personne ne peut la lire.

Pourquoi la rime est nécessaire à la Poësie Française.

Mais, dit-il, nos voisins ne riment point dans leurs Tragédies. Cela est vrai, mais ces Pièces sont en Vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les Peuples de la Terre. Il ne s'agit donc plus que de savoir si nos Vers doivent être rimés ou non. MM. Corneille & Racine ont employé la rime; craignons

gnons que si nous voulons ouvrir une autre carriére, ce ne soit plutôt par l'impuissance de marcher dans celle de ces grands Hommes, que par le desir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent se passer de rime, parce que leur Langue a des inversions, & leur Poësie mille libertez qui nous manquent. Chaque Langue a son génie déterminé par la nature de la construction de ses phrases, par la fréquence de ses voyelles ou de ses consonnes, ses inversions, ses verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre Langue est la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre Poësie, qui doit marcher comme notre Prose dans l'ordre précis de nos idées; nous avons donc un besoin essentiel du retour des mêmes sons pour que notre Poësie ne soit pas confondue avec la Prose. Tout le monde connoît ces Vers:

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale:
Mais que dis-je? Mon Pere y tient l'Urne fatale,
Le sort, dit-on, l'a mise en ses séveres mains;
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place:

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale:
Mais que dis-je? Mon Pere y tient l'Urne funeste,

Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſéveres mains;
Minos juge aux Enfers tous les pâles mortels.

Quelque Poëtique que ſoit ce morceau, fera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément de la rime? Les Anglais & les Italiens diroient élégammeut, comme les Grecs & les Romains, les *pâles humains* Minos *aux Enfers juge*, & enjamberoient avec grace ſur l'autre Vers. La maniere même de réciter des Vers en Italien & en Anglais fait ſentir des ſyllabes longues & breves, qui ſoutiennent encore l'harmonie ſans beſoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre Langue nous laiſſe?

M. de la Motte compare nos Poëtes, c'eſt-à-dire, nos Corneilles, nos Racines, nos Deſpreaux, à des faiſeurs d'Acroſtiches & à un Charlatan qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une aiguille; & ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté ſurmontée.

J'avoue que les mauvais Vers ſont à peu près dans ce cas. Ils ne différent de la mauvaiſe Proſe que par la rime. Et la rime ſeule ne fait ni le mérite du Poëte ni le plaiſir du Lecteur. Ce ne ſont point ſeulement des dactyles & des ſpondées qui plaiſent dans Virgile & dans Homére. Ce qui enchante toute la Terre, c'eſt l'harmonie charman-

mante qui naît de cette mesure difficle. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre, est un fou; mais celui qui tire du fond de ces obstacles memes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très-sage & presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux Tableaux, de belles Statues, de bonne Musique, de bons Vers. Aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles dureront-ils beaucoup plus peut-être que les Royaumes où ils sont nés.

Je pourrois prendre encore la liberté de disputer avec M. de la Motte sur quelques autres points, mais ce seroit peut-être marquer un dessein de l'attaquer personnellement, & faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuses & fines qu'il a répandues dans son Livre, que m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paroissent moins vrayes que les autres. C'est assez pour moi d'avoir tâché de défendre un Art que j'aime, & qu'il eût du défendre lui-même.

Je dirai seulement un mot, (si M. de la Faye veut bien me le permettre) à l'occasion de l'Ode en faveur de l'Harmonie, dans laquelle il combat en beaux Vers le Systême de M. de la Motte, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en Prose. Voici une Stance dans laquelle M. de la Faye a

rassemblé en Vers harmonieux & pleins d'imagination presque toutes les raisons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré
Il reçoit cette force heureuse
Qui l'éleve au plus haut dégré.
Telle dans des canaux pressée
Avec plus de force élancée
L'onde s'éleve dans les airs,
Et la règle qui semble austere
N'est qu'un art plus certain de plaire
Inséparable des beaux Vers.

Je n'ai jamais vu de comparaison plus juste, plus gracieuse, ni mieux exprimée. M. de la Motte qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant seulement, examine si ce sont les canaux qui font que l'eau s'éleve, ou si c'est la hauteur dont elle tombe qui fait la mesure de son élévation: Or où trouvera-t-on, continue-t-il, *dans les Vers plutôt que dans la Prose cette premiere hauteur des Pensées*, &c.

Je croi que M. de la Motte se trompe comme Physicien, puisqu'il est certain que sans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éleveroit point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât: mais ne se trompe-

pe-

pe-t-il pas encore plus comme Poëte ? Comment n'a-t-il pas ſenti, que comme la gêne de la meſure des Vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée produit un jet d'eau qui plaît à la vûe ? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante ? M. de la Faye a pris ſans doute un meilleur parti que moi. Il s'eſt conduit comme ce Philoſophe, qui pour toute réponſe à un Sophiſte qui nioit le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. M. de la Motte nie l'harmonie des Vers: M. de la Faye lui envoye des Vers harmonieux ; cela ſeul doit m'avertir de finir ma Proſe.



ACTEURS.

OEDIPE, Roi de Thèbe.

JOCASTE, Reine de Thèbe.

PHILOCTETE, Prince d'Eubée.

LE GRAND PRETRE.

HIDASPE, Confident d'Oedipe.

EGINE, Confidente de Jocaste.

DIMAS, Ami de Philoctete.

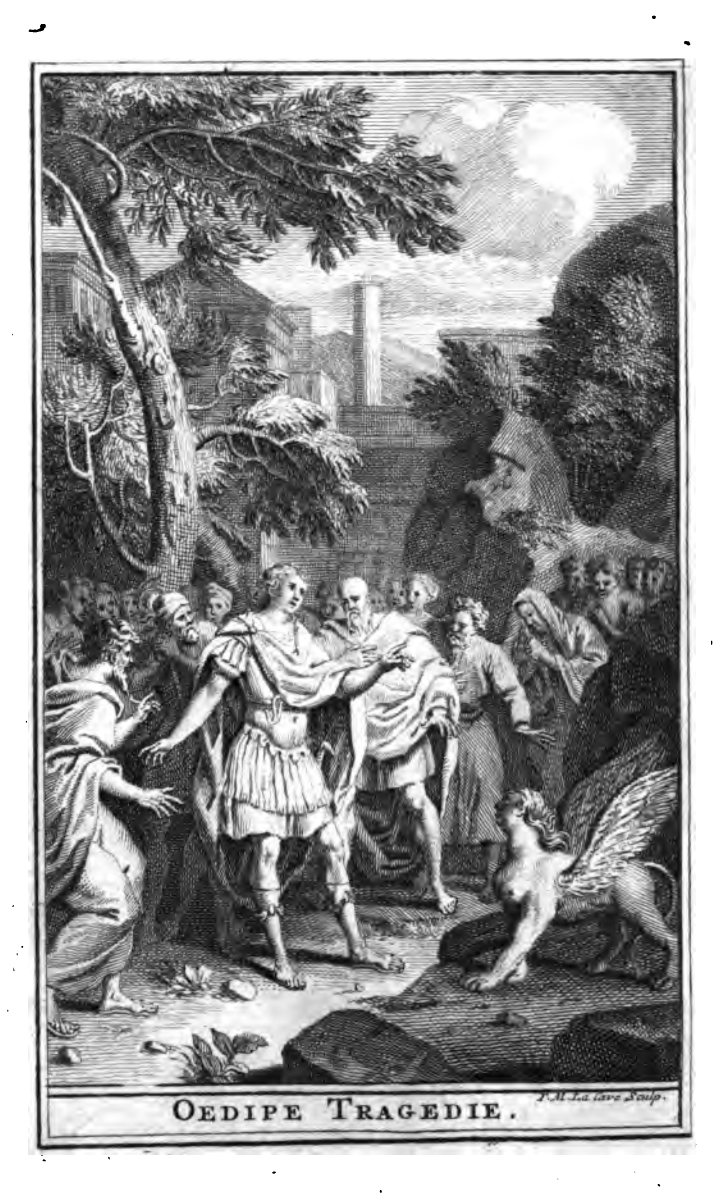
PHORBAS, Vieillard Thébain.

ICARE, Vieillard de Corinthe.

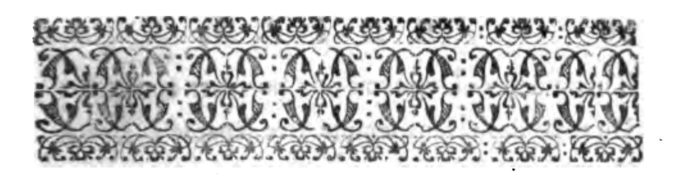
CHOEUR de Thébains.

La Scène est à Thèbe.

OEDI-



OEDIPE TRAGEDIE.



OEDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTETE, est-ce vous? quel coup affreux du sort,
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos Dieux affronter la colere?
Nul mortel n'ose ici mettre un pied téméraire;
Ces climats sont remplis du céleste courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous,

Thèbe depuis long-tems aux horreurs consacrée
Du reste des vivans semble être séparée :
Retournez. . . .

PHILOCTETE.

Ce séjour convient aux malheureux.
Va, laisse-moi le soin de mes destins affreux,
Et dis-moi si des Dieux la colere inhumaine
A respecté du moins les jours de votre Reine.

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
Jusqu'au pied de son Trône apporte son poison.
Chaque instant lui dérobe un Serviteur fidèle:
Et la mort par degrés semble s'approcher d'elle.

On dit qu'enfin le Ciel après tant de courroux,
Va retirer son bras appesanti sur nous.
Tant de sang, tant de morts ont du le satisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux si sévère?

DIMAS.

Depuis la mort du Roi . . .

PHILOCTETE.

Qu'entens-je? quoi Laïus . . .

DIMAS.

Il ne vit plus! quel mot a frappé mon oreille?
Quel eſpoir ſéduiſant dans mon cœur ſe réveille?
Quoi, Jocaſte! les Dieux me ſeroient-ils plus doux?
Quoi, Philoctete enfin pourroit-il être à vous?
Il ne vit plus! . . . quel ſort a terminé ſa vie?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés, depuis qu'en Béotie,
Pour la derniere fois le ſort guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie;
Lorſque d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à ſes Sujets ce Prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi, Dimas, votre Maître eſt mort, aſſaſſiné?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la premiere origine.
Ce crime à de l'Empire entraîné la ruïne.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,

A ré-

A répandre des pleurs nous étions occupés:
Quand du courroux des Dieux ministre épouvantable,
Funeste à l'innocent, sans punir le coupable,
Un Monstre (Loin de nous que faisiez-vous alors ?)
Un Monstre furieux vint ravager ces bords.
Le Ciel industrieux dans sa triste vengeance
Avoit à le former épuisé sa puissance.
Né parmi des Rochers au pied du Cithéron
Ce Monstre à voix humaine, Aigle, Femme & Lion,
De la Nature entiere execrable assemblage,
Unissoit contre nous l'artifice à la rage.
Il n'étoit qu'un moyen d'en préserver ces lieux;

D'un sens embarassé dans des mots captieux,
Le Monstre chaque jour dans Thèbe épouvantée
Proposoit une Enigme avec art concertée;
Et si quelque mortel vouloit nous secourir,
Il devoit voir le Monstre, & l'entendre ou périr,
A cette loi terrible il nous falut souscrire;
D'une commune voix Thèbe offrit son Empire
A l'heureux Interprête inspiré par les Dieux,
Qui nous dévoileroit ce sens mystérieux.
Nos Sages, nos Vieillards, séduits par l'espérance,

Ose-

Oférent fur la foi d'une vaine fcience,
Du Monftre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirérent tous.
Mais Oedipe héritier du Sceptre de Corinthe,
Jeune & dans l'âge heureux qui méconnoît la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce Monftre affreux, l'entendit & fut Roi.
Il vit, il régne encor; mais fa trifte puiffance
Ne voit que des mourans fous fon obéïffance.
Hélas! nous nous flattions que fes heureufes mains
Pour jamais à fon Trône enchaînoient les Deftins.
Déja même les Dieux nous fembloient plus faciles,
Le Monftre en expirant laiffoit ces murs tranquiles;
Mais la ftérilité fur ce funefte bord,
Bien tôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les Dieux nous ont conduit de fupplice en fupplice,
La famine a ceffé, mais non leur injuftice,
Et la contagion dépeuplant nos Etats
Pourfuit un foible refte échapé du trépas.
Tel eft l'état horrible, où les Dieux nous réduifent;
Mais vous, heureux Guerrier, que ces Dieux favorifent,
Qui du fein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce féjour affreux que venez vous chercher?

PHI-

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs & ma douleur profonde,
Apprends mon infortune & les malheurs du Monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des Dieux,
Cet appui de la Terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon Dieu tutelaire,
Je pleure mon ami, le Monde pleure un pere.

DIMAS.

Hercule eſt mort?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bucher le plus grand des Humains.
Je rapporte en ces lieux ces fléches invincibles
Du fils de Jupiter, preſens chers & terribles.
Je rapporte ſa cendre, & viens à ce Héros
Attendant des Autels élever des Tombeaux.
Croi moi, s'il eût vêcu, ſi d'un preſent ſi rare
Le Ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurois loin de Jocaſte achevé mon deſtin;
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrois point, ſuivant l'amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-tems ce feu si puissant & si doux,
Il nâquit dans l'enfance, il croissoit avec vous.
Jocaste par un pere à son hymen forcée,
Au Thrône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet Hymen qui coûta tant de pleurs,
Les Destins en secret préparoient nos malheurs.
Que j'admirois en vous cette vertu suprême,
Ce cœur digne du Thrône & vainqueur de soi-même!
En vain l'amour parloit à ce cœur agité,
C'est le premier Tyran que vous avez dompté.

PHILOCTETE.

Il fallut fuir pour vaincre: oui, je te le confesse,
Je luttai quelque tems, je sentis ma foiblesse:
Il fallut m'arracher de ce funeste lieu;
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.
Cependant l'Univers tremblant au nom d'Alcide
Attendoit son destin de sa valeur rapide;
A ses divins travaux j'osai m'associer,
Je marchai près de lui ceint du même Laurier.
C'est alors en effet que mon ame éclairée
Contre les passions se sentit assurée,

L'ami-

L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des Dieux,
Je liſois mon devoir & mon ſort dans ſes yeux.
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage,
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage:
L'infléxible vertu m'enchaîna ſous ſa loi,
Qu'euſſai-je été ſans lui? Rien que le fils d'un Roi:
Rien qu'un Prince vulgaire; & je ſerois peut-être
Eſclave de mes Sens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc deſormais, ſans plainte & ſans courroux,
Vous reverrez Jocaſte & ſon nouvel époux.

PHILOCTETE.

Comment? que dites-vous? un nouvel hymenée!

DIMAS.

Oedipe à cette Reine a joint ſa deſtinée.

PHILOCTETE.

Oedipe eſt trop heureux. Je n'en ſuis point ſurpris.
Et qui ſauva ſon Peuple eſt digne d'un tel prix.
Le Ciel eſt juſte.

DIMAS.

Oedipe en ces lieux va paraître,
Tout

Tout le Peuple avec lui conduit par le Grand-Prêtre
Vient des Dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des Cieux veille ſur ta Patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie;
Hercule, ſois le Dieu de tes Concitoyens,
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens!

SCÈNE II

LE GRAND PRETRE, LE CHOEUR.

La porte du Temple s'ouvre, & le Grand Prêtre paroît au milieu du Peuple.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

ESprits contagieux, Tyrans de cet Empire,
Qui ſouflez dans ces murs la mort qu'on y reſpire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur!

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puiſſans, vos Victimes ſont prêtes:
O Monts, écraſez-nous... Cieux, tombez ſur nos têtes!

O Mort, nous implorons ton funeste secours:
O Mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours!

LE GRAND PRETRE.

Cessez, & retenez ces clameurs lamentables,
Foible soulagement aux maux des misérables;
Fléchissons sous un Dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son Trône.
Le Roi vient, par ma voix, le Ciel va lui parler,
Les Destins à ses yeux veulent se dévoiler;
Les tems sont arrivés, cette grande journée
Va du Peuple & du Roi changer la destinée.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND PRETRE, EGINE, DIMAS, HIDASPE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

PEuples qui dans ce Temple apportans vos douleurs,
Présentez à nos Dieux des Offrandes de pleurs,

Que

Que ne puis-je ſur moi détournant leurs vengeances
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences !
Mais un Roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.

Au Grand Prêtre.

Vous, Miniſtre des Dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore ?
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours ?
Ces Maîtres des humains ſont-ils muets & ſourds ?

LE GRAND PRETRE.

Roi, Peuple, écoutez-moi... Cette nuit à ma vûe
Du Ciel ſur nos Autels la flamme eſt deſcendue,
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible, & reſpirant la haine & le courroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre :
„ Les Thébains de Laïus n'ont point vangé la cendre,
„ Le Meurtrier du Roi reſpire en ces Etats,
„ Et de ſon ſoufle impur infecte vos Climats.
„ Il faut qu'on le connoiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
„ Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice.

OEDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous souffrez justement
D'un crime inexcusable un rude châtiment;
Laïus vous étoit cher, & votre négligence
De ses Mânes sacrés a trahi la vengeance.
Tel est souvent le sort des plus justes des Rois,
Tant qu'ils sont sur la Terre on respecte leurs Loix:
On porte jusqu'aux Cieux leur justice suprême,
Adorés de leur Peuple, ils sont des Dieux eux-même;
Mais après leur trépas, que sont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bien-tôt oubliée.
Ainsi du Ciel vangeur implorant le courroux,
Le sang de votre Roi s'éleve contre vous.
Appaisons son murmure, & qu'au lieu d'Hécatombe,
Le sang du Meurtrier soit versé sur sa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos soins.
Quoi, de la mort du Roi n'a-t-on point de témoins?
Et n'a-t-on jamais pu parmi tant de prodiges
De ce crime impuni retrouver les vestiges?
On m'avoit toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son Prince une coupable main.

A Jo-

A Jocaste.

Pour moi qui de vos mains recevant sa Couronne
Deux ans après sa mort ai monté sur son Trône,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le sujet de vos pleurs;
Et de vos seuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres soins sembloit être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin me réservant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux,
Lorsque de ses Etats parcourant les frontiéres,
Ce Héros succomba sous des mains meurtriéres,
Phorbas en ce voyage étoit seul avec lui.
Phorbas étoit du Roi le conseil & l'appui.
Laïus qui connoissoit son zèle & sa prudence,
Partageoit avec lui le poids de sa puissance:
Ce fut lui qui du Prince à ses yeux massacré
Rapporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même il se traînoit à peine,
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa Reine.
„ Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups,
„ Ils ont devant mes yeux massacré votre époux;

„ Ils m'ont laiſſé mourant, & le pouvoir céleſte
„ De mes jours malheureux a ranimé le reſte.
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité
Voyoit fuir loin de lui la triſte vérité:
Et peut-être le Ciel que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juſte pourſuite:
Peut-être accompliſſant ſes Decrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.
Le Sphinx bien-tôt après déſola cette rive,
A ſes ſeules fureurs Thèbe fut attentive,
Et l'on ne pouvoit guère en un pareil effroi
Vanger la mort d'autrui quand on trembloit pour ſoi.

OEDIPE.

Madame, qu'à-t-on fait de ce Sujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice & ſon zèle.
Tout l'Empire en ſecret étoit ſon ennemi:
Il étoit trop puiſſant pour n'être point haï;
Et du Peuple & des Grands la colére inſenſée
Brûloit de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, & d'un commun tranſport,
Thèbe entiere à grands cris me demanda ſa mort:
Et moi de tous côtés redoutant l'injuſtice,

Je

Je tremblois d'ordonner sa grace, ou son supplice.
Dans un Château voisin conduit secrétement
Je dérobai sa tête à leur emportement;
Là depuis quatre Hyvers ce Vieillard vénérable,
De la faveur des Rois exemple déplorable,
Sans se plaindre de moi, ni du Peuple irrité,
De sa seule innocence attend sa liberté.

OEDIPE.

A sa Suite.

Madame, c'est assez. Courez, que l'on s'empresse,
Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paroisse.
Moi-même devant vous je veux l'interroger;
J'ai tout mon Peuple ensemble & Laïus à vanger:
Il faut tout écouter, il faut d'un œil sévère
Sonder la profondeur de ce triste mystère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Punissez l'Assassin, vous qui le connoissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mere,
Errant, abandonné, proscrit dans l'Univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des Enfers;
Et que son corps sanglant privé de sépulture,

Des Vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND PRETRE.

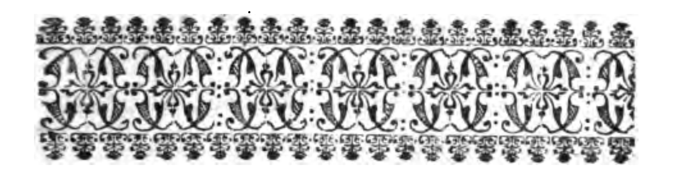
A ces ſermens affreux nous nous uniſſons tous.

OEDIPE.

Dieux, que le crime ſeul éprouve enfin vos coups;
Ou ſi de vos Decrets l'éternelle juſtice
Abandonne à mon bras le ſoin de ſon ſupplice,
Et ſi vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéïr.
Si ſur un inconnu vous pourſuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.
Vous, retournez au Temple, allez, que votre voix
Interroge ces Dieux une ſeconde fois:
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre;
S'ils ont aimé Laïus, ils vangeront ſa cendre,
Et conduiſant un Roi, facile à ſe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCENE I.

JOCASTE, EGINE, HIDASPE, LE CHOEUR.

HIDASPE.

Oui, ce Peuple expirant dont je suis l'Interprête,
D'une commune voix accuse Philoctete,
Madame, & les Destins dans ce triste séjour
Pour nous sauver sans doute ont permis son retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma surprise est extrême...

JOCASTE.

Qui lui! qui Philoctete?

HIDASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourroient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il sembla méditer?
Il haïssoit Laïus, on le sait, & sa haine
Aux yeux de votre époux ne se cachoit qu'à peine.
La Jeunesse imprudente aisément se trahit;
Son front mal déguisé découvroit son dépit.
J'ignore quel sujet animoit sa colére:
Mais au seul nom du Roi, trop prompt, & trop sincére,
Esclave d'un courroux qu'il ne pouvoit dompter,
Jusques à la menace il osoit s'emporter.
Il partit: & depuis sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante;
Même il étoit dans Thèbe en ces tems malheureux,
Que le Ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal avec quelque apparence
De nos Peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je? assez long-tems les soupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui floterent incertains:
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,

Ce

Ce titre si fameux de Vangeur de la Terre,
Ce respect qu'aux Héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons, & suspendit nos coups.
Mais les tems sont changés, Thèbe en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste.
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités,
Les Dieux veulent du sang, & sont seuls écoutés.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Reine, ayez pitié d'un Peuple qui vous aime!
Imitez de ces Dieux la justice suprême,
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux:
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux, s'il ne faut que ma vie,
Hélas! c'est sans regret que je la sacrifie:
Thébains qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang, n'exigez rien de plus.
Allez. . . .

SCE-

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

Que je vous plains!

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux!

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre ſort eſt affreux.
Ces Peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bien-tôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer; mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'Aſſaſſin d'un époux?

JOCASTE.

Lui! qu'un aſſaſſinat ait pu ſouiller ſon ame!
Des lâches Scélérats c'eſt le partage infâme.
Il ne manquoit, Egine, au comble de mes maux,
Que d'entendre d'un crime accuſer ce Héros;

Aprens

Apprens que ces ſoupçons irritent ma colére,
Et qu'il eſt vertueux puiſqu'il m'avoit ſu plaire.

EGINE.

Cet amour ſi conſtant. . . .

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeſte ait pu nourrir l'ardeur.
Je l'ai trop combattu. . . . cependant, chere Egine,
Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,
On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens,
De la Nature en nous indomptables enfans:
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre;
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre;
Et la vertu ſévère en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions; & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe;
Et de tels ſentimens . . .

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe!

Tu

Tu connois, chere Egine, & mon cœur & mes maux;
J'ai deux fois de l'Hymen allumé les flambeaux,
Deux fois de mon destin subissant l'injustice,
J'ai changé d'esclavage, ou plutôt de supplice;
Et le seul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devoit être arraché.
Pardonnez-moi, Grands Dieux, ce souvenir funeste,
D'un feu que j'ai dompté c'est le malheureux reste.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus aussi-tôt que formés.
Mon Souverain m'aima, m'obtint malgré moi même;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du Diadême,
Il fallut oublier dans ses embrassemens
Et mes premiers amours, & mes premiers sermens.
Tu sais qu'à mon devoir toute entiere attachée,
J'étouffai de mes Sens la révolte cachée,
Et déguisant mon trouble & dévorant mes pleurs,
Je n'osois à moi-même avouer mes douleurs.

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'Hymenée
Une seconde fois tenter la destinée?

JO-

JOCASTE.

Hélas!

EGINE.

M'eſt-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Oedipe, Madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur du moins ſans trop de réſiſtance,
De vos Etats ſauvés donna la récompenſe.

JOCASTE.

Ah Grands Dieux!

EGINE.

Etoit il plus heureux que Laïus?
Ou Philoctete abſent ne vous touchoit-il plus?
Entre ces deux Héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un Monſtre cruel Thèbe alors ravagée
A ſon Libérateur avoit promis ma foi,

Et

Et le Vainqueur du Sphinx étoit digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je sentis pour lui quelque tendresse:
Mais que ce sentiment fut loin de la foiblesse!
Ce n'étoit point, Egine, un feu tumultueux,
De mes Sens enchantés enfant impétueux.
Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le seul Philoctete a fait naître en mon ame,
Et qui sur mon esprit répandant son poison,
De son charme fatal a séduit ma Raison.
Je sentois pour Oedipe une amitié sévère.
Oedipe est vertueux, sa vertu m'étoit chere,
Mon cœur avec plaisir le voyoit élevé
Au Trône des Thébains qu'il avoit conservé.
Mais enfin sur ses pas aux Autels entraînée,
Egine, je sentis dans mon ame étonnée
Des transsports inconnus que je ne conçus pas:
Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.
Cet Hymen fut conclu sous un affreux augure.
Egine, je voyois dans une nuit obscure,

Près

Près d'Oedipe & de moi je voyois des Enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle & sanglante
Dans cet abîme affreux paroiſſoit menaçante;
Il me montroit mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avoit été formé de ſon malheureux ſang;
Ce fils dont ma pieuſe & barbare injuſtice
Avoit fait à nos Dieux un ſecret ſacrifice.
De les ſuivre tous deux ils ſembloient m'ordonner;
Tous deux dans le Tartare ils ſembloient m'entraî-
ner.
De ſentimens confus mon ame poſſédée
Se préſentoit toujours cette effroyable idée;
Et Philoctete encor trop préſent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentoit la terreur.

EGINE.

J'entens du bruit, on vient, je le voi qui s'avance.

JOCASTE.

C'eſt lui-même: je tremble; évitons ſa préſence.

SCÈNE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

Ne fuyez point, Madame, & cessez de trembler:
Osez me voir, osez m'entendre & me parler;
Ne craignez point ici que mes jalouses larmes
De votre Hymen heureux troublent les nouveaux charmes.
N'attendez point de moi de reproches honteux,
Ni de lâches soupirs indignes de tous deux:
Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires
Que dicte la molesse aux Amans ordinaires;
Un cœur qui vous chérit, & (s'il faut dire plus,
S'il vous souvient des nœuds que vous avez rompus)
Un cœur pour qui le vôtre avoit quelque tendresse,
N'a point appris de vous à montrer de foiblesse.

JOCASTE.

De pareils sentimens n'apppartenoient qu'à nous,
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous;

Si

Si Jocaste avec vous n'a pu se voir unie,
Il est juste avant tout que je m'en justifie.
Je vous aimois, Seigneur: une suprême loi
Toujours malgré moi-même a disposé de moi;
Et du Sphinx & des Dieux la fureur trop connue,
Sans doute à votre oreille est déja parvenue.
Vous savez quels fleaux ont éclatté sur nous,
Et qu'Oedipe...

PHILOCTETE.

Je sai qu'Oedipe est votre époux;
Je sai qu'il en est digne; &, malgré sa jeunesse,
L'Empire des Thébains sauvé par sa sagesse,
Ses exploits, ses vertus, & sur-tout votre choix,
Ont mis cet heureux Prince au rang des plus grands Rois.
Ah! pourquoi la fortune à me nuire constante,
Emportoit-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le Vainqueur du Sphinx devoit vous conquérir.
Falloit-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurois point percé les ténèbres frivoles
D'un vain sens déguisé sous d'obscures paroles.
Ce bras que votre aspect eût encore animé,
A vaincre avec le fer étoit accoutumé.

Du Monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête...
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête:
Un autre a pu jouïr de cet excès d'honneur!....

JOCASTE.

Vous ne connoiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous, qu'aurai-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes dans des lieux qu'un Dieu vangeur abhore.
Un feu contagieux annonce ſon courroux,
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous:
Du Ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Vange ainſi de ce Roi la cendre négligée;
On doit ſur nos Autels immoler l'Aſſaſſin,
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais; une pareille offenſe
Etonne mon courage, & me force au ſilence.
Qui moi de tels forfaits! moi des aſſaſſinats!

Et que de votre époux ... vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le croi point, & c'eſt vous faire injure,
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les Dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous ſoupçonnent;
Fuyez-moi, c'en eſt fait, nous nous aimions en vain,
Les Dieux vous réſervoient un plus noble deſtin.
Vous étiez né pour eux, leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au Monde,
Ni ſouffrir que l'amour rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre & timide
Ne dut point occuper le ſucceſſeur d'Alcide;
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins.
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins,
Déja de tous côtés les Tyrans reparoiſſent,

Hercule est sous la tombe, & les Monstres renaissent.

Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,

Partez, rendez Hercule à l'Univers surpris.

Seigneur, mon époux vient, souffrez que je vous laisse:

Non que mon cœur troublé redoute sa foiblesse;

Mais j'aurois trop peut-être à rougir devant vous,

Puisque je vous aimois, & qu'il est mon époux.

SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE, HIDASPE.

OEDIPE.

Hidaspe, c'est donc là le Prince Philoctete?

PHILOCTETE.

Oui, c'est lui qu'en ces murs un sort aveugle jette,

Et

Et que le Ciel encore à sa perte animé
A souffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je sai de quels forfaits on veut noircir ma vie,
Seigneur, n'attendez pas que je m'en justifie;
J'ai pour vous trop d'estime, & je ne pense pas
Que vous puissiez descendre à des soupçons si bas.
Si sur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'assez près est unie à la vôtre.
Thesée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré:
Ne deshonorez point par une calomnie
La splendeur de ces noms où votre nom s'allie;
Et soutenez sur-tout par un trait généreux
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

OEDIPE.

Etre utile aux Mortels, & sauver cet Empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur seul où j'aspire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les Héros que j'admire, & que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime;
Si le Ciel m'eût laissé le choix de la victime,
Je n'aurois immolé de victime que moi.
Mourir pour son Pays, c'est le devoir d'un Roi:

C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres;
J'aurois tranché mes jours, & défendu les vôtres;
J'aurois ſauvé mon Peuple une ſeconde fois.
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix;
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre;
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre;
Paroiſſez innocent, il me ſera bien doux
D'honorer dans ma Cour un Héros tel que vous;
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite,
Non comme un accuſé, mais comme Philoctete.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer, ſur la foi de mon nom
J'avois oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infâmes Aſſaſſins a délivré la Terre;
Hercule à les dompter avoit inſtruit mon bras,
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPE.

Ah! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient deshonorées,
Seigneur, & ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous.

Vous

Vous ne l'avez vaincu qu'en Guerrier magnanime,
Je vous rends trop juſtice.

PHILOCTETE.

Eh! quel ſeroit mon crime?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un Roi pour ſes Sujets eſt un Dieu qu'on révére;
Pour Hercule & pour moi c'eſt un homme ordinaire.
J'ai défendu des Rois, & vous devez ſonger
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les vanger.

OEDIPE.

Je connois Philoctete à ces illuſtres marques;
Des Guerriers comme vous ſont égaux aux Monarques.
Je le ſai: cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le Vainqueur de Laïus eſt digne du trépas;
Sa tête répondra des malheurs de l'Empire,
Et vous . . .

PHILOCTETE.

Ce n'eſt point moi, ce mot doit vous ſuffire:
Seigneur, ſi c'étoit moi, j'en ferois vanité;
En vous parlant ainſi, je dois être écouté.

C'eſt aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires;
Mais un Prince, un Guerrier tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en eſt cru ſur ſa foi.
Du meurtre de Laïus Oedipe me ſoupçonne!
Ah! ce n'eſt point à vous d'en accuſer perſonne.
Son Sceptre & ſon Epouſe ont paſſé dans vos bras;
C'eſt vous qui recueillez le fruit de ſon trépas.
Et je n'ai point, Seigneur, au tems de ſa diſgrace
Diſputé ſa dépouille & demandé ſa place.
Le Trône eſt un objet qui ne peut me tenter.
Hercule à ce haut rang dédaignoit de monter.
Toujours libre avec lui ſans Sujets & ſans Maître,
J'ai fait des Souverains & n'ai point voulu l'être.
Mais enfin à vos yeux c'eſt trop m'humilier,
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

OEDIPE.

Ceſſons un entretien qui tous deux nous offenſe.
On vous jugera, Prince, & ſi votre innocence
De l'équité des Loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous . . . .

PHI-

PHILOCTETE.

J'y refterai fans doute,
Il y va de ma gloire, & ce Ciel qui m'écoute
Ne me verra partir que vangé de l'affront,
Dont vos foupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

OEDIPE, HIDASPE.

OEDIPE.

JE l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le fien l'audace inébranlable
Ne fait point s'abaiffer à des déguifemens:
Le menfonge n'a point de fi hauts fentimens.
Je ne puis voir en lui cette baffeffe infâme.
Je te dirai bien plus, je rougiffois dans l'ame
De me voir obligé d'accufer ce grand cœur;
Je me plaignois à moi de mon trop de rigueur.
Néceffité cruelle, attachée à l'Empire!
Dans le cœur des humains les Rois ne peuvent lire;
Souvent fur l'innocence ils font tomber leurs coups.

Et

Et nous sommes, Hidaspe, injustes malgré nous.

Mais que Phorbas est lent pour mon impatience!
C'est sur lui seul enfin que j'ai quelque espérance;
Car les Dieux irrités ne nous répondent plus,
Ils ont par leur silence expliqué leur refus.

HIDASPE.

Tandis que par vos soins vous pouvez tout apprendre,
Quel besoin que le Ciel ici se fasse entendre?
Ces Dieux dont le Pontife a promis le secours,
Dans leurs Temples, Seigneur, n'habitent point toujours;
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles,
Ces Antres, ces Trépieds qui rendent leurs Oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un soufle pur ne sont point animés.
Ne nous endormons point sur la foi de leurs Prêtres,
Au pied du Sanctuaire il est souvent des Traîtres,
Qui nous asservissant sous un pouvoir sacré,
Font parler les Destins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un soin extrême
Philoctete, Phorbas, & Jocaste elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,

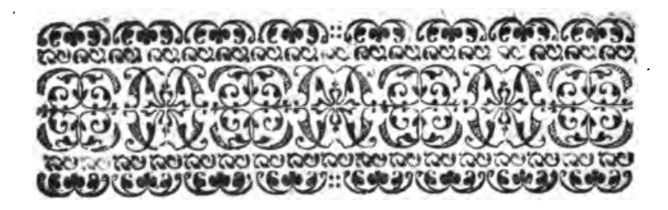
Ce font-là nos Trépieds, nos Oracles, nos Dieux.

OEDIPE.

Seroit-il dans le Temple un cœur affez perfide?
Non, fi le Ciel enfin de nos deftins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du falut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accufant leur filence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, fi pour me fervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous fommes,
Je veux interroger & les Dieux & les Hommes.

Fin du fecond Acte.



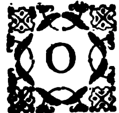


ACTE III.

SCENE I.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.


Ui, j'attends Philoctete, & je veux qu'en ces lieux
Pour la derniere fois il paroisse à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous savez jusqu'à quelle insolence
Le Peuple a de ses cris fait monter la licence.
Ces Thébains que la mort assiége à tout moment,
N'attendent leur salut que de son châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous sont interessez à le trouver coupable:

Vous

Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Il demandent ſon ſang de la part de nos Dieux.
Pourrez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourrez-vous le ſervir & prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? dûſſent tous les Thébains
Porter juſques ſur moi leurs parricides mains;
Sous ces murs tout fumans dûſſai-je être écraſée,
Je ne trahirai point l'innocence accuſée.

Mais une juſte crainte occupe mes eſprits.
Mon cœur de ce Héros fut autrefois épris;
On le ſait, on dira que je lui ſacrifie
Ma gloire, mes Epoux, mes Dieux & ma Patrie,
Que mon cœur brûle encore . . .

EGINE.

Ah! calmez cet effroi;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais . . .

JOCASTE.

Que dis-tu? crois-tu qu'une Princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe?
Des Courtiſans ſur nous les inquiets regards

Avec

Avec avidité tombent de toutes parts:
A travers les respects leurs trompeuses souplesses
Pénétrent dans nos cœurs, & cherchent nos foiblesses:
A leur malignité rien n'échape & ne fuit,
Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous jusqu'à notre silence,
Et quand leur artifice & leur persévérance
Ont enfin malgré nous arraché nos secrets,
Alors avec éclat leurs discours indiscrets
Portant sur notre vie une triste lumiere,
Vont de nos passions remplir la Terre entiere.

EGINE.

Eh! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups?
Quels regards si perçans sont dangereux pour vous?
Quel secret pénétré peut flétrir votre gloire?
Si l'on sait votre amour, on sait votre victoire,
On sait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être à m'accuser toujours promte & sévère,

Je porte fur moi-même un regard trop auftère:
Peut-être je me juge avec trop de rigueur;
Mais enfin Philoctete a régné fur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux fon image eft tracée;
Ma vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je? je ne fai, quand je fauve fes jours,
Si la feule équité m'appelle à fon fecours.
Ma pitié me paroît trop fenfible & trop tendre;
Je fens trembler mon bras tout prêt à le défendre.
Je me reproche enfin mes bontés & mes foins;
Je le fervirois mieux fi je l'euffe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte?

JOCASTE.

Oui, je le veux fans doute:
C'eft ma feule efpérance, & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma priere ait fur lui de pouvoir,
Il faut qu'il fe prépare à ne me plus revoir:
De ces funeftes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuye,
Qu'il fauve en s'éloignant & ma gloire & fa vie;
Mais qui peut l'arrêter? il devroit être ici.
Chere Egine, va, cours.

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

AH! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eſt émue,
Je ne m'excuſe point de chercher votre vûe;
Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous aprête.

PHILOCTETE.

Un vain Peuple en tumulte a demandé ma tête;
Du jour qui m'importune il veut me délivrer.

JOCASTE.

Ah de ce coup affreux ſongeons à nous parer!
Partez: de votre ſort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, Seigneur, eſt le dernier peut-être
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,

Pour

Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion, & plus de fermeté;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuïe,
Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéïſſant.
Des biens que m'a ravis la colere céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien, dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre Epoux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſai point encore comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des Dieux, au nom de cette flâme
Dont la triſte Jocaſte avoit touché votre ame,
Si d'une ſi parfaite & ſi tendre amitié
Vous conſervez encore un reſte de pitié;
Enfin s'il vous ſouvient que promis l'un à l'autre

Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai, je veux que leur carriére,
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entiére;
J'ai vêcu loin de vous, mais mon ſort eſt trop beau,
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait ſi d'un regard propice,
Le Ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice?
Qui ſait ſi ſa clémence au ſein de vos Etats
Pour m'immoler à vous n'a point conduit mes pas?
Sans doute il me devoit cette grace infinie
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie.
Peut-être d'un ſang pur il peut ſe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, HIDASPE, Suite.

OEDIPE.

PRince, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un Peuple dont la voix presse votre supplice,
J'ai calmé son tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, présenter mon appui.
On vous a soupçonné, le Peuple a du le faire.
Moi qui ne juge point ainsi que le Vulgaire,
Je voudrois que perçant un nuage odieux,
Déja votre innocence éclatât à leurs yeux:
Mon esprit incertain, que rien n'a pu résoudre,
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre.
C'est au Ciel que j'implore à me déterminer.
Ce Ciel enfin s'appaise, il veut nous pardonner,
Et bien-tôt retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du Grand Prêtre il nomme la victime;
Et je laisse à nos Dieux plus éclairés que nous,
Le soin de décider entre mon Peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, eſt infléxible & pure;
Mais l'extrême juſtice, eſt une extrême injure,
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des Loix que nous ſuivons la premiere eſt l'Honneur.
Je me ſuis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils Délateurs que j'ai trop ſu confondre.
Ah! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſoit de moi ſeul pour témoin:
C'étoit, c'étoit aſſez d'examiner ma vie;
Hercule appui des Dieux, & Vainqueur de l'Aſie,
Les Monſtres, les Tyrans qu'il m'apprit à domter,
Ce ſont-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos Dieux cependant interrogez l'organe;
Nous apprendrons de lui ſi leur voix me condamne
Je n'ai pas beſoin d'eux, & j'attends leur Arrêt,
Par pitié pour ce Peuple, & non par interêt.

SCE-

SCÈNE IV.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND PRETRE, HIDASPE, PHILOCTETE, EGINE, Suite; LE CHOEUR.

OEDIPE.

EH bien, les Dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vangereſſe?
Quelle main parricide a pu les offenſer?

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer?

LE GRAND PRETRE.

Fatal préſent du Ciel! ſcience malheureuſe!
Qu'aux Mortels curieux vous êtes dangereuſe!
Plût aux cruels Deſtins qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts!

PHILOCTETE.

Eh bien, que venez-vous annoncer de ſiniſtre?

OEDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le Miniſtre?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

OEDIPE.

Les Dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND PRETRE

à Oedipe.

Ah! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

OEDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le Ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'Oedipe. . .

LE GRAND PRETRE.

Oedipe eſt plus à plaindre qu'eux.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Oedipe a pour ſon Peuple une amour paternelle;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle;
Vous à qui le Ciel parle, entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs,
Nommez cet Aſſaſſin, ce Monſtre, ce perfide.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND PRETRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND PRETRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le Dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'éxil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais bien-tôt éprouvant un deſeſpoir funeſte,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleſte.

De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payez à ce prix.

OEDIPE.

Obéïſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance

LE GRAND PRETRE

à Oedipe.

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

OEDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND PRETRE.

Vous le voulez... eh bien... c'eſt...

OEDIPE.

Acheve; qui?

LE GRAND PRETRE

à Oedipe.

Vous.

OEDI-

OEDIPE.

Moi?

LE GRAND PRETRE.

Vous, malheureux Prince.

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Ah! que viens-je d'entendre?

JOCASTE.

Interprête des Dieux, qu'ofez-vous nous apprendre?

A Oedipe.

Quoi vous de mon époux vous feriez l'affaffin?
Vous à qui j'ai donné fa couronne & ma main?
Non, Seigneur, non, des Dieux l'Oracle nous abufe,
Votre vertu dément la voix qui vous accufe.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Ciel, dont le pouvoir préfide à notre fort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage,
Je ne tirerai point un indigne avantage;
Du revers inouï qui vous preffe à mes yeux,
Je vous crois innocent malgré la voix des Dieux.
Je vous rends la juftice enfin qui vous eft due,

Et

Et que ce Peuple & vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras,
Entre un Peuple & vous je ne balance pas.
Un Prêtre quel qu'il ſoit, quelque Dieu qui l'inſpire,
Doit prier pour ſes Rois, & non pas les maudire.

OEDIPE.

Quel excès de vertu, mais quel comble d'horreur!
L'un parle en Demi-Dieu, l'autre en Prêtre impoſteur.

Au Grand Prêtre.

Voilà donc des Autels quel eſt le privilège,
Impoſteur, ainſi donc ta bouche ſacrilège,
Pour accuſer ton Roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des Dieux!
Tu crois que mon courroux doit reſpecter encore
Le Miniſtère ſaint que ta main deshonore.
Traître, aux pieds des Autels il faudroit t'immoler
A l'aſpect de tes Dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND PRETRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître:
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre Arrêt vous ſera prononcé,
Tremblez, malheureux Roi, votre régne eſt paſſé;
Une inviſible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance aprête.

Bien

Bien-tôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce Trône où vous êtes monté,
Privé des feux sacrés & des eaux salutaires,
Remplissant de vos cris les Antres solitaires,
Par-tout d'un Dieu vangeur vous sentirez les coups,
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le Ciel, ce Ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous destiné,
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

OEDIPE.

J'ai forcé jusqu'ici ma colere à t'entendre;
Si ton sang méritoit qu'on daignât le répandre,
De ton juste trépas mes regards satisfaits
De ta prédiction préviendroient les effets.
Va, fui, n'excite plus le transport qui m'agite,
Et respecte un courroux que ta présence irrite;
Fui, d'un mensonge indigne abominable Auteur.

LE GRAND PRETRE.

Vous me traitez toujours de Traître & d'Imposteur;
Votre pere autrefois me croyoit plus sincère.

OEDIPE.

Arrête... que dis-tu? quoi Polibe... mon pere?

LE GRAND PRETRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort,
Ce jour va vous donner la naissance & la mort.
Vos destins sont comblés, vous allez vous connoître.
Malheureux, savez-vous quel sang vous donna l'être?
Entouré de forfaits à vous seul réservés,
Savez-vous seulement avec qui vous vivez?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hymenée!
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de sa naissance, & de qui la fureur
Remplira l'Univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCENE V.

OEDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

OEDIPE.

CEs derniers mots me rendent immobile.
Je ne ſai où je ſuis, ma fureur eſt tranquile:
Il ſemble qu'un Dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports enchaîne mon courroux;
Et prêtant au Pontife une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruïne.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des Rois,
Philoctete avec vous combattroit ſous vos loix;
Mais un Prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des Oracles vains,
Un Pontife eſt ſouvent terrible aux Souverains,
Et dans ſon zèle aveugle un Peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécile idolâtre,
Foulant par pieté les plus ſaintes des loix,

Croit

Croit honorer les Dieux, en trahiſant ſes Rois;
Sur-tout quand l'interêt pere de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

OEDIPE.

Ah! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs,
La grandeur de votre ame égale mes malheurs,
Accablé ſous le poids du ſoin qui me devore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur!
Quel crime j'ai commis! eſt-il vrai, Dieu vangeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime:
A ce Peuple expirant il faut une victime,
Il faut ſauver l'Etat, & c'eſt trop différer:
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux Epoux l'ombre errante & plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'appaiſerai les cris;
J'irai... puiſſent les Dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre.

OEDIPE.

Vous mourir, vous Madame! ah! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible.
Le ſort de votre époux eſt déja trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez...

OEDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper, ou combler mon effroi.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

NON, quoique vous disiez, mon ame inquietée
De soupçons importuns n'est pas moins agitée.
Le grand Prêtre me gêne, & prêt à l'excuser,
Je commence en secret moi-même à m'accuser.
Sur tout ce qu'il m'a dit plein d'une horreur extrême,
Je me suis en secret interrogé moi-même;
Et mille événemens de mon ame effacés
Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.
Le passé m'interdit, & le présent m'accable;
Je lis dans l'avenir un sort épouvantable,

Et

Et le crime par-tout semble suivre mes pas.

JOCASTE.

Eh quoi, votre vertu ne vous rassûre pas?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

OEDIPE.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

JOCASTE.

Ah! d'un Prêtre indiscret dédaignant les fureurs,
Cessez de l'excuser par ces lâches terreurs.

OEDIPE.

Madame, au nom des Dieux, sans vous parler du reste,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,
Avoit-il près de lui des Gardes, des Soldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déja dit, un seul suivoit ses pas.

OEDIPE.

Un seul homme?

JOCASTE.

Ce Roi, plus grand que sa fortune
Dédaignoit comme vous une pompe importune:

On ne voyoit jamais marcher devant son Char
D'un Bataillon nombreux le fastueux rempart:
Au milieu des Sujets soumis à sa puissance,
Comme il étoit sans crainte, il marchoit sans défense;
Par l'amour de son Peuple il se croyoit gardé.

OEDIPE.

O Héros! par le Ciel aux mortels accordé,
Des véritables Rois exemple auguste & rare,
Oedipe a-t-il sur toi porté sa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce Prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rappellez un souvenir fâcheux,
Malgré le froid des ans dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brilloient encor du feu de sa jeunesse:
Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis,
Imprimoit le respect aux mortels interdits;
Et si j'ose, Seigneur, dire ce que j'en pense,
Laïus eut avec vous assez de ressemblance,
Et je m'applaudissois de retrouver en vous,
Ainsi que les vertus, les traits de mon Epoux.
Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre?

OEDI-

OEDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre ;
Je crains que par les Dieux le Pontife inſpiré
Sur mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurois maſſacré ! Dieux ! ſeroit-il poſſible ?

JOCASTE.

Cet organe des Dieux eſt-il donc infaillible ?
Un Miniſtère ſaint les attache aux Autels :
Ils approchent des Dieux ; mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous qu'en effet au gré de leur demande
Du vol de leurs Oiſeaux la vérité dépende ?
Que ſous un fer ſacré des Taureaux gémiſſans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces Victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées ?
Non, non ; chercher ainſi l'obſcure vérité,
C'eſt uſurper les droits de la Divinité.
Nos Prêtres ne ſont point ce qu'un vain Peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

OEDIPE.

Ah Dieux ! s'il étoit vrai, quel ſeroit mon bonheur ?

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur.
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas ! pour mon malheur je fus bien détrompée,
Et le Ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un Oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils : Oracles, que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivroit encore.

OEDIPE.

Votre fils ! par quels coups l'avez-vous donc perdu ?
Quel Oracle ſur vous les Dieux ont-ils rendu ?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez dans ce péril extrême,
Ce que j'aurois voulu me cacher à moi-même ;
Et d'un Oracle faux ne vous allarmez plus.

Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiete

Con-

Conſulta de nos Dieux la fameuſe Interprête.
Quelle fureur hélas ! de vouloir arracher
Des ſecrets que le ſort a voulu nous cacher !
Mais enfin j'étois mere, & pleine de foibleſſe,
Je me jettai craintive aux pieds de la Prêtreſſe.
Voici ſes propres mots ; j'ai du les retenir ;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
„ Ton fils tuera ſon pere, & ce fils ſacrilège,
„ Inceſte & parricide... ô Dieux ! acheverai-je ?

OEDIPE.

Eh bien, Madame ?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce Monſtre entreroit dans mon lit ;
Que je le recevrois, moi, Seigneur, moi ſa mere,
Degoutant dans mes bras du meurtre de ſon pere ;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerois des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce recit funeſte,
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reſte.

OEDIPE.

Ah Madame! achevez.... dites... que fîtes-vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux?

JOCASTE.

Je crus les Dieux, Seigneur, & saintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle,
En vain de cette amour l'impérieuse voix
S'opposoit à nos Dieux & condamnoit leurs loix,
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal ascendant qui l'entraînoit au crime,
Et pensant triompher des horreurs de son sort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuse!
O d'un Oracle faux obscurité trompeuse!
Quel fruit me revient-il de mes barbares soins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ses destins prospéres
Il fut assassiné par des mains étrangéres.
Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux.
Que cet exemple affreux puisse au moins vous instruire;

Ban-

Banniſſez cet effroi qu'un Prêtre vous inſpire,
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

OEDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnoiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſu par ce triſte entretien
Le rapport effrayant de votre ſort au mien,
Peut-être ainſi que moi frémirez-vous de crainte.

Le deſtin m'a fait naître au Trône de Corinthe;
Cependant de Corinthe & du Trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux préſent à ma penſée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée:
Pour la premiere fois par un don ſolemnel
Mes mains jeunes encore enrichiſſoient l'Autel:
Du Temple tout à coup les combles s'entr'ouvrirent,
De traits affreux de ſang les Marbres ſe couvrirent,
De l'Autel ébranlé par de longs tremblemens
Une inviſible main repouſſoit mes preſens;
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,

Porterent jusqu'à moi cette voix effrayante :
„ Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté,
„ Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejetté ;
„ Ils ne reçoivent point tes Offrandes impies,
„ Va porter tes presens aux Autels des Furies :
„ Conjure leurs Serpens prêts à te déchirer ;
„ Va, ce sont-là les Dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnois mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame,
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouïs,
Dont le Ciel autrefois menaça votre fils ;
Me dit que je serois l'assassin de mon pere.

JOCASTE.

Ah Dieux!

OEDIPE.

Que je serois le mari de ma mere.

JOCASTE.

Où suis-je? quel Démon en unissant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous rassembler tant d'horreurs?

OEDIPE.

Il n'est pas encor tems de répandre les larmes ;

Vous

Vous apprendrez bien-tôt d'autres ſujets d'allarmes.
Ecoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.
Du ſein de ma Patrie il falut m'exiler.
Je craignis que ma main malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidelle;
Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les Dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mere éplorée;
Je partis, je courus de Contrée en Contrée,
Je déguiſai par-tout ma naiſſance & mon nom,
Un ami de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une avanture en ce fatal voyage,
Le Dieu qui me guidoit ſeconda mon courage:
Heureux ſi j'avois pu dans l'un de ces combats
Prévenir mon deſtin par un noble-trépas!
Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin je me ſouviens qu'aux Champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliois juſqu'ici ce grand événement;
La main des Dieux ſur moi ſi long-tems ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettoient ſur ma vûe,)
Dans un chemin étroit je trouvai deux Guerriers,
Sur un Char éclatant que traînoient deux Courſiers.

Il

Il falut difputer dans cet étroit paffage
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étois jeune & fuperbe, & nourri dans un rang
Où l'on puifa toujours l'orgueil avec le fang:
Inconnu, dans le fein d'une Terre étrangére,
Je me croyois encor au Trône de mon pere,
Et tous ceux qu'à mes yeux le fort venoit offrir,
Me fembloient mes Sujets, & faits pour m'obéïr.
Je marche donc vers eux, & ma main furieufe
Arrête des Courfiers la fougue impétueufe.
Loin du Char à l'inftant ces Guerriers élancés
Avec fureur fur moi fondent à coups preffés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puiffans! je ne fai fi c'eft faveur ou haine;
Mais fans doute pour moi contr'eux vous combattiez,
Et l'un & l'autre enfin tomberent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en fouvient, déja glacé par l'âge,
Couché par la pouffiére obfervoit mon vifage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler,
De fes yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant je fentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étois... vous frémiffez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

OEDIPE.

Helas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

OEDIPE.

Viens, malheureux Vieillard, viens, approche... à sa vûe
D'un trouble renaissant je sens mon ame émue;
Un confus souvenir vient encor m'affliger;
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien, est-ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon supplice?
Vous ne futes jamais injuste que pour moi.

JOCASTE.

Rassûrez-vous, Phorbas, & répondez au Roi.

PHOR-

PHORBAS.

Au Roi!

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraitre.

PHORBAS.

O Dieux! Laïus eſt mort, & vous êtes mon Maître,
Vous, Seigneur?

OEDIPE.

Epargnons les diſcours ſuperflus:
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre;
N'inſultez point du moins au malheureux deſtin
D'un fidèle Sujet bleſſé de votre main.

OEDIPE.

Je t'ai bleſſé? qui? moi?

PHORBAS.

Contentez votre envie,
Achevez de m'ôter une importune vie.

Sei-

Seigneur, que votre bras, que les Dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échapé;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte
Où mon Roi...

OEDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reſte.
J'ai tout fait, je le voi, c'en eſt aſſez... ô Dieux!
Enfin après quatre ans vous déſſillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas! il eſt donc vrai!

OEDIPE.

Quoi! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage?
Oui, c'eſt toi, vainement je cherche à m'abuſer;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer,
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vû tomber mon Maſtre;
Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné;
J'ai vêcu dans les fers, & vous avez régné.

OEDI-

OEDIPE.

Va, bien-tôt à mon tour je te rendrai justice.
Va, laisse-moi du moins le soin de mon supplice;
Laisse-moi, sauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

JOcaste... car enfin la fortune jalouse
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouse,
Vous voyez mes forfaits, libre de votre foi,
Frapez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

OEDIPE.

Prenez ce fer, instrument de ma rage,
Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage,
Plongez-le dans mon sein.

JO-

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

OEDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intereſſe?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe,
Ecoutez ma priere.

OEDIPE.

Ah! je n'écoute rien;
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſére !

OEDIPE.

O trop funeſte hymen ! ô feux jadis ſi doux !

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints, vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le ſuis plus, & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.
Je remplis ces Climats du malheur qui me ſuit :
Redoutez-moi, craignez le Dieu qui me pourſuit ;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi deſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce Dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendra juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frapez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel,
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel ſang vos mains alloient répandre;
Et ſans trop rappeller cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez . . .

OEDIPE.

Moi que je vive! il faut que je vous fuie.
Hélas! où traînerai-je une mourante vie?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes Climats
Enſévelir l'horreur qui s'attache à mes pas?
Irai-je errant encore, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau Diadême?
Irai-je dans Corinthe, où mon triſte deſtin
A des crimes plus grands réſerve encor ma main?
Corinthe, que jamais ta déteſtable rive...

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEigneur, en ce moment un Etranger arrive ;
Il ſe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

OEDIPE.

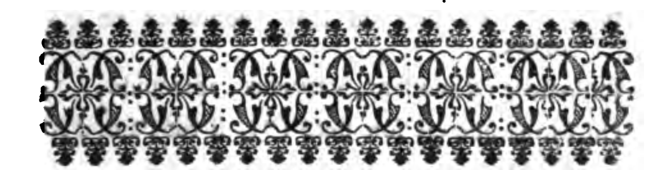
Allons, dans un moment je vais le recevoir.

A Jocaſte.

Adieu ; que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe.
Vous ne reverrez plus le malheureux Oedipe :
C'en eſt fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux,
En ceſſant d'être Roi, je ceſſe d'être à vous.
Je pars : je vais chercher dans ma douleur mortelle
Des Païs où ma main ne ſoit point criminelle ;
Et vivant loin de vous ſans Etats, mais en Roi,
Juſtifier les pleurs que vous verſez pour moi.

Fin du quatrième Acte.

ACTE



ACTE V.

SCENE I.

OEDIPE, HIDASPE, DIMAS, LE CHOEUR, Suite.

OEDIPE.

FINISSEZ vos regrets, & retenez vos larmes,
Vous plaignez mon éxil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs assûre un prompt secours,
En perdant votre Roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce Peuple il est tems que j'ordonne.
J'ai sauvé cet Empire en arrivant au Trône;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté,
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie.
Je quitte mes Enfans, mon Trône, ma Patrie,
Ecoutez-moi du moins pour la derniere fois,

Puis-

Puiſqu'il vous faut un Roi, conſultez en mon choix;
Philoctete eſt puiſſant, vertueux, intrépide,
Un Monarque eſt ſon pere (*), il fut l'ami d'Alcide,
Que je parte & qu'il régne; allez chercher Phorbas,
Qu'il paroiſſe à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laiſſer quelque marque
Et deſcendre du moins de mon Trône en Monarque.
Que l'on faſſe approcher l'Etranger devant moi.
Vous, demeurez.

SCENE II.

OEDIPE, HIDASPE, ICARE, Suite.

OEDIPE.

Icare, eſt-ce vous que je vois?
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous digne favori de Polibe mon pere.

Quel

(*) Il étoit fils du Roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polibe eſt mort.

OEDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous?

Mon pere. . .

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.

Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre;

Ses jours étoient remplis, il eſt mort à mes yeux.

OEDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, Oracles de nos Dieux?
Vous qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous qui me prépariez l'horreur d'un parricide,
Mon pere eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé:
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnois ma vie à des malheurs certains;
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins.

O Ciel! & quel eſt donc l'excès de ma miſére?
Si le trépas des miens me devient néceſſaire;
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un pere eſt un bienfait des Dieux.
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons: vous vous taiſez, je voi vos pleurs couler;
Que ce ſilence! . . .

ICARE.

O Ciel! oſerai-je parler?

OEDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment ſans témoins daignerez-vous m'entendre?

OEDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous. . . Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paroiſſez, votre mort eſt jurée.

OEDI-

OEDIPE.

Eh! qui de mes Etats me défendroit l'entrée?

ICARE.

Du Sceptre de Polibe un autre eſt l'héritier.

OEDIPE.

Eſt-ce aſſez? & ce trait ſera-t-il le dernier?
Pourſuis, Deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien j'allois régner, Icare, allons combattre.
A mes lâches Sujets courrons me préſenter.
Parmi ces malheureux promts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains je mourrois en coupable,
Je dois périr en Roi. Quels ſont mes ennemis?
Parle, quel Etranger ſur mon Trône eſt aſſis?

ICARE.

Le gendre de Polibe; & Polibe lui-même
Sur ſon front en mourant a mis de Diadême.
A ſon Maître nouveau tout le Peuple obéït.

OEDIPE.

Eh quoi! mon pere auſſi, mon pere me trahit?

De la rebellion mon pere est le complice?
Il me chasse du Trône?

ICARE.

Il vous a fait justice;
Vous n'étiez point son fils.

OEDIPE.

Icare. . .

ICARE.

Avec regret
Je revele en tremblant ce terrible secret:
Mais il le faut, Seigneur, & toute la Province...

OEDIPE.

Je ne suis point son fils!

ICARE.

Non, Seigneur, & ce Prince
A tout dit en mourant; de ses remords pressé
Pour le sang de nos Rois il vous a renoncé,
Et moi de son secret confident & complice,
Craignant du nouveau Roi la sévère justice,
Je venois implorer votre appui dans ces lieux.

OEDI-

OEDIPE.

Je n'étois point son fils ! & qui suis-je, grands Dieux ?

ICARE.

Le Ciel qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naissance ;
Et je sai seulement qu'en naissant condamné,
Et sur un Mont desert à périr destiné,
La lumiere sans moi vous eût été ravie.

OEDIPE.

Ainsi donc mon malheur commence avec ma vie ;
J'étois dès le berceau l'horreur de ma Maison.
Où tombai-je en vos mains ?

ICARE.

Sur le Mont Cithéron.

OEDIPE.

Près de Thèbe ?

ICARE.

Un Thébain qui se dit votre pere,
Exposa votre enfance en ce lieu solitaire.
Quelque Dieu bienfaisant guida vers vous mes pas ;

La

La pitié me saisit, je vous prens dans mes bras,
Je ranime dans vous la chaleur presque éteinte:
Vous vivez, & bien-tôt je vous porte à Corinthe.
Je vous présente au Prince: admirez votre sort,
Le Prince vous adopte au lieu de son fils mort;
Et par ce coup adroit, sa politique heureuse
Affermit pour jamais sa puissance douteuse.
Sous le nom de son fils vous futes élevé
Par cette même main qui vous avoit sauvé.
Mais le Trône en effet n'étoit point votre place,
L'interêt vous y mit, le remords vous en chasse.

OEDIPE.

O vous qui présidez aux fortunes des Rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs Oracles,
Contre un foible mortel épuiser les miracles?
Mais ce Vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vu?

ICARE.

Jamais: & le trépas vous a ravi peut-être
Le seul qui vous eût dit le sang qui vous fit naître;
Mais long-tems de ses traits mon esprit occupé

De

De ſon image encore eſt tellement frappé,
Que je le connoîtrois, s'il venoit à paroître.

OEDIPE.

Malheureux ! eh pourquoi chercher à le connoître?
Je devrois bien plutôt d'accord avec les Dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin, ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le ſai; mais malgré les maux que je prévoi,
Un deſir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connoître, & ne puis m'ignorer.



SCÈNE III.

OEDIPE, ICARE, PHORBAS.

OEDIPE.

Ah! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême,
Plus je le vois, & plus . . . Ah! Seigneur, c'eſt lui-même,
C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus . . .

ICARE.

Quoi, du Mont Cithéron ne vous ſouvient-il plus?

PHORBAS.

Comment?

ICARE.

Quoi, cet enfant qu'en mes mains vous remîtes?
Cet enfant qu'au trépas . . .

PHOR-

PHORBAS.

Ah! qu'est-ce que vous dites,
Et de quel souvenir venez-vous m'accabler?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, cessez de vous troubler.
Vous n'avez en ces lieux que des sujets de joye;
Oedipe est cet enfant.

PHORBAS.

Que le Ciel te foudroye.
Malheureux, qu'as-tu dit?

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas,
Quoi que ce Thébain dise, il vous mit dans mes bras.
Vos destins sont connus, & voilà votre pere.

OEDIPE.

O sort qui me confond! ô comble de misére!

A Phorbas.

Je serois né de vous. . . . le Ciel auroit permis
Que votre sang versé . . .

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OEDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas exposé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos Enfans & la Reine.

OEDIPE.

Répons-moi seulement, la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,

En montrant Icare.

Le mis-tu dans ses bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fût-il le dernier de ma vie!

OEDIPE.

Quel étoit ſon Païs ?

PHORBAS.

Thèbe étoit ſa Patrie.

OEDIPE.

Tu n'étois point ſon pere ?

PHORBAS.

Hélas! il étoit né
D'un ſang plus glorieux & plus infortuné.

OEDIPE.

Quel étoit-il enfin ?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du Roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

OEDIPE.

Acheve, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte étoit ſa mere.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux ſoins !

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux?

OEDIPE.

Je n'attendois pas moins.

ICARE.

Seigneur . . . .

OEDIPE.

Sortez, cruels, ſortez de ma préſence,
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe;
Fuyez, à tant d'horreurs par vous ſeuls réſervé,
Je vous punirois trop de m'avoir conſervé.

SCENE IV.

OEDIPE.

LE voilà donc rempli cet Oracle exécrable,
Dont ma crainte a preſſé l'effet inévitable;
Et je me vois enfin par un mélange affreux
Inceſte, & parricide, & pourtant vertueux.
Miſérable vertu, nom ſtérile & funeſte,

Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste ;
A mon noir ascendant tu n'as pu résister,
Je tombois dans le piége en voulant l'éviter.
Un Dieu plus fort que moi m'entraînoit vers le crime,
Sous mes pas fugitifs il creusoit un abîme ;
Et j'étois malgré moi dans mon aveuglement ;
D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.
Voilà tous mes forfaits, je n'en connois point d'autres ;
Impitoyables Dieux, mes crimes sont les vôtres ;
Et vous m'en punissez... où suis-je ! quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit ?
Ces murs sont teints de sang ; je vois les Eumenides
Secouer leurs flambeaux vangeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi ;
L'Enfer s'ouvre . . . ô Laïus, ô mon pere ! est-ce toi ?
Je vois, je reconnois la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, vange-toi d'un Monstre détesté,
D'un Monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté ;
Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres ;
J'irai de mon supplice épouvanter les Ombres.
Viens, je te suis.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

Seigneur, diſſipez mon effroi,
Vos redoutables cris ont été juſqu'à moi.

OEDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable?

OEDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

OEDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah trop cruel époux!

OEDIPE.

Malheureuse! arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entens-je?

OEDIPE.

C'en est fait, nos destins sont remplis.
Laïus étoit mon pere, & je suis votre fils.

Il sort.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime!

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce Palais horrible.

EGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher;
Si ta main sans frémir peut encor m'approcher,
Aide-moi, soutiens-moi, prens pitié de ta Reine.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux, est-ce donc ainsi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funestes bienfaits,
Cruels, il valoit mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, LE GRAND PRETRE, LE CHOEUR.

LE GRAND PRETRE

PEuples, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un soleil plus serain se leve sur vos têtes;
Les feux contagieux ne sont plus allumez,
Vos tombeaux qui s'ouvroient sont déja refermés,
La Mort fuit, & le Dieu du Ciel & de la Terre
Annonce ses bontez par la voix du tonnerre.

Ici on entend gronder la foudre, & on voit briller les éclairs.

JO-

JOCASTE.

Quels éclats! Ciel! où ſuis-je? & qu'eſt-ce que j'entends?
Barbares! . . .

LE GRAND PRETRE.

C'en eſt fait, & les Dieux ſont contens.
Laïus du ſein des morts ceſſe de vous pourſuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre;
Le ſang d'Oedipe enfin ſuffit à ſon courroux.

LE CHOEUR.

Dieux!

JOCASTE.

O mon fils! helas, dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers aſſemblage effroyable!
Il eſt donc mort?

LE GRAND PRETRE.

Il vit, & le ſort qui l'accable
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer;
Il s'eſt privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ſes yeux enfoncer cette épée
Qui du ſang de ſon pere avoit été trempée;
Il a rempli ſon ſort, & ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.

Tel eſt l'ordre du Ciel, dont la fureur ſe laſſe:
Comme il veut aux mortels il fait juſtice ou grace;
Ses traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.

Elle ſe frappe.

Par un pouvoir affreux réſervée à l'inceſte,
La mort eſt le ſeul bien, le ſeul Dieu qui me reſte.
Laïus, reçois mon ſang, je te ſuis chez les morts:
J'ai vêcu vertueuſe, & je meurs ſans remords.

LE CHOEUR.

O malheureuſe Reine! ô deſtin que j'abhorre!

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puiſqu'il reſpire encore,
Prêtres, & vous Thébains, qui futes mes Sujets,
Honorez mon bucher, & ſongez à jamais,
Qu'au milieu des horreurs du deſtin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LA

LA
MARIAMNE,
TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT.

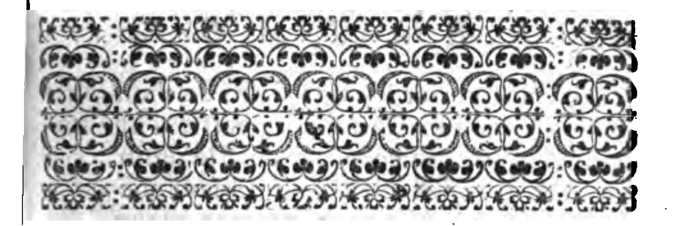
LA Mariamne fut jouée en 1723. pour la premiere fois. Baron, qu'on a surnommé l'Æsopus des Français, joua le rôle d'Hérode; mais il étoit trop vieux pour soutenir ce caractère violent. Adrienne le Couvreur, la meilleure Comédienne qui ait jamais été, représenta Mariamne. L'Auteur faisoit mourir cette Princesse par le poison, & on le lui donnoit sur le Théâtre. C'étoit vers le tems des Rois que la Pièce fut jouée, un Petit-Maître dans le Parterre, voyant donner la coupe empoisonnée à Mariamne, s'avisa de crier la Reine boit. Tous les Français se mirent à rire, & la Pièce ne fut point achevée. On la redonna l'an-

l'année suivante. On fit pour Mariamne d'un autre genre de mort. La Piéce eut 40. Représentations.

Le Sr. Rousseau, qui commençoit à être un peu jaloux de l'Auteur, fit alors une Mariamne d'après l'ancienne Piéce de Tristan; il l'envoya aux Comédiens qui n'ont jamais pu la jouer, & au Libraire Didot qui n'a jamais pu la vendre. Ce fut-là l'origine de la longue querelle entre notre Auteur & Rousseau.



PRE-



PRÉFACE.

JE ne donne cette Edition qu'en tremblant. Tant d'Ouvrages que j'ai vus applaudis au Théâtre, & méprisez à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des Acteurs, la docilité que j'ai fait paroître, ont pu m'attirer des suffrages aux Représentations ; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'Impression. C'est peu d'une conduite réguliére. Ce seroit peu même d'interesser. Tout Ouvrage en Vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairement ennuieux, si tous les Vers ne sont pas pleins de force & d'harmonie, si on n'y trouve pas une élégance continue, si la Pièce n'a point ce charme inexprimable de la Poësie, que le génie seul peut donner, où l'esprit ne sauroit jamais atteindre, & sur lequel on raisonne si mal, & si inutilement depuis la mort de Monsieur Despreaux.

C'est

C'est une erreur bien grossiére de s'imaginer que les Vers soient la derniere partie d'une Piéce de Théâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. Racine, c'est-à-dire, l'Homme de la terre, qui après Virgile a le mieux connu l'Art des Vers, ne pensoit pas ainsi. Deux années entiéres lui suffirent à peine pour écrire sa PHEDRE. Pradon se vante d'avoir composé la sienne en moins de trois mois. Comme le succès passager des Représentations d'une Tragédie ne dépend point du stile, mais des Acteurs & des situations, il arriva que les deux Phèdres semblerent d'abord avoir une égale destinée; mais l'impression régla bien-tôt le rang de l'une & de l'autre. Pradon selon la coutume des mauvais Auteurs, eut beau faire une Préface insolente, dans laquelle il traitoit ses Critiques de malhonnêtes gens: sa Pièce tant vantée par sa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; & sans la Phèdre de Monsieur Racine, on ignoreroit aujourd'hui que Pradon en a composé une.

Mais d'où vient enfin cette distance si prodigieuse entre ces deux Ouvrages? la conduite en est à peu près la même: Phèdre est mourante dans l'une & dans l'autre. Thesée est absent dans les premiers Actes: il passe pour avoir été aux Enfers avec Pirithous: Hippolite son fils veut quitter Trezène; il veut fuïr Aricie qu'il aime. Il déclare sa passion à Aricie, & reçoit avec horreur celle de Phèdre, il meurt du même genre de mort, & son

ſon Gouverneur fait le recit de ſa mort.

Il y a plus. Les Perſonnages des deux Pièces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes; mais c'eſt-là qu'on diſtingue le grand Homme, & le mauvais Poëte. C'eſt lorsque Racine & Pradon penſent de même, qu'ils ſont les plus différens. En voici un exemple bien ſenſible, dans la déclaration d'Hippolite à Aricie. Monſieur Racine fait ainſi parler Hippolite.

Moi qui contre l'amour fiérement révolté,
Aux fers de ſes Captifs ai long-tems inſulté;
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Penſois toujours du bord contempler les orages,
Aſſervi maintenant ſous la commune Loi,
Par quel trouble me voi-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente.
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois honteux, deſeſpéré,
Portant par-tout le trait, dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve,
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des Forêts votre image me ſuit,
La lumiere du jour, les ombres de la nuit:

Tout

Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
Moi-même pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon Arc, mes Javelots, mon Char, tout m'importune,
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les Bois,
Et mes Courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comment Hippolite s'exprime dans Pradon.

Aſſez & trop long-tems, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour, & j'adorai Diane;
Solitaire, farouche, on me voyoit toujours
Chaſſer dans nos Forêts, les Lions & les Ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe & m'embarraſſe.
Depuis que je vous vois, j'abandonne la chaſſe.
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſauroit lire ces deux Pièces de comparaiſon, ſans admirer l'une, & ſans rire de l'au-

l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fond de ſentimens, & de penſées. Car quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont presque les mêmes idées. Mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point: l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit; & le Poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. Racine, il faudroit avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes Ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi foibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes Ouvrages. Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette Pièce, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurois corrigé quelques-unes, ſi j'avois pu retarder cette Edition; mais j'en aurois encore laiſſé beaucoup. Dans tous les Arts il y a un terme par delà lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent; on voit la perfection au-delà de ſoi, & on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une Critique détaillée de cette Pièce: les Lecteurs la feront aſſez ſans moi. Mais je crois qu'il eſt néceſſaire que je parle ici d'une Critique générale qu'on a faite ſur le choix du ſujet de Mariamne. Comme le génie des Français eſt de ſaiſir vivement le côté ridicule des choſes les plus ſérieuſes: on

disoit que le sujet de Mariamne n'étoit autre chose qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal.* Et on ajoutoit qu'une querelle de ménage ne pouvoit jamais faire une Tragédie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelque réflexions sur ce préjugé.

Les Pièces tragiques sont fondées ou sur les interets de toute une Nation, ou sur les interêts particuliers de quelques Princes. De ce premier genre sont l'*Iphigénie en Aulide*, où la Gréce assemblée, demande le sang du fils d'Agamemnon: *les Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome: l'*Oedipe*, où le Salut des Thébains dépend de la découverte du meurtre de Laïus. Du second genre sont *Britannicus*, *Phèdre*, *Mithridate*, &c.

Dans ces trois dernieres tout l'interêt est renfermé dans la Famille du Héros de la Pièce: Tout roule sur des passions que des Bourgeois ressentent comme les Princes. Et l'intrigue de ces Ouvrages est aussi propre à la Comédie, qu'à la Tragédie. Otez les noms, *Mithridate n'est qu'un Vieillard amoureux d'une jeune fille: ses deux fils en sont amoureux aussi; & il se sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est aimé.*

Phèdre est un belle-mere, qui enbardie par une Intriguante, fait des propositions à son beau-fils, lequel est occupé ailleurs.

Néron est un jeune homme impétueux qui devient amoureux tout d'un coup: qui dans le moment veut

se séparer d'avec sa femme, & se cache derriere une Tapisserie pour écouter les discours de sa Maîtresse. Voilà des sujets que Moliére a pû traiter comme Racine. Aussi l'intrigue de l'Avare est-elle précisément la même que celle de Mithridate. Harpagon & le Roi de Pont sont deux Vieillards amoureux; l'un & l'autre ont leur fils pour rival; l'un & l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils & leur Maîtresse: & les deux Pièces finissent par le mariage du jeune homme.

Moliére & Racine ont également réussi, en traitant ces deux intrigues: l'un a amusé, a réjouï, a fait rire les honnêtes gens; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. Moliére a joué l'amour ridicule d'un vieil Avare: Racine a representé les foiblesses d'un grand Roi, & les a rendues respectables.

Que l'on donne une Nôce à peindre, à Vato, & à le Brun. L'un representera sous une treille des Païsans pleins d'une joïe naïve, grossiere, & effrenée, autour d'une Table rustique, où l'yvresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront. L'autre peindra les Nôces de Pelée & de Thétis, le Festin des Dieux, leur joïe majestueuse. Et tous deux seront arrivez à la perfection de leur Art, par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne.* La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les *tracasseries* d'une

belle-sœur, sont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un Roi à qui la terre a donné le nom de *Grand* éperdûment amoureux de la plus belle femme de l'Univers : la passion furieuse de ce Roi si fameux par ses vertus & par ses crimes, ses cruautez passées, ses remords présens : ce passage si continuel & si rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour : l'ambition de sa sœur, les intrigues de ses Ministres, la situation cruelle d'une Princesse dont la vertu & la beauté sont célèbres encore dans le monde : qui avoit vu son pere & son frere livrez à la mort par son mari, & qui pour comble de douleur se voyoit aimée du Meurtrier de sa Famille ; quel champ ! quelle carriere pour un autre génie que le mien ! Peut-on dire qu'un tel sujet soit indigne de la Tragédie ?

Je souhaite sincérement que le même Auteur, qui va donner une nouvelle Tragédie d'Oedipe, retouche aussi le sujet de Mariamne. Il fera voir au Public quelles ressources un génie fécond peut trouver dans ces deux grands sujets. Ce qu'il fera, m'apprendra ce que j'aurois du faire : ses succès me seront chers, parce qu'ils seront pour moi des leçons, & parce que je préfere la perfection de mon art à ma réputation.

Je profite de l'occasion de cette Préface, pour avertir que le Poëme de la Ligue que j'ai promis, n'est point celui dont on a plusieurs Editions, & qu'on debite sous mon nom. Sur-

tout

tout je desavoue celui qui eſt imprimé à Amſterdam chez *Jean-Fréderic Bernard* en 1724. On y a ajouté beaucoup de Pièces fugitives, dont la plûpart ne ſont point de moi. Et le petit nombre de celles qui m'appartiennent, y eſt entiérement défiguré.





ACTEURS.

VARUS, Préteur Romain, Gouverneur de Syrie.

HE'RODE, Roi de Paleſtine.

MARIAMNE, Femme d'Hérode.

SALOME', Sœur d'Hérode.

ALBIN, Confident de Varus.

MAZAEL, } Miniſtres d'Hérode.
IDAMAS,

NABAL, ancien Officier des Rois Aſmonéens.

ELIZE, Confidente de Mariamne.

Un Garde d'Hérode, parlant.

Suite de Varus.

Suite d'Hérode.

Une Suivante de Mariamne, muette.

La Scène eſt à Jéruſalem.


MARIAMNE TRAGEDIE.
L. F. D. B. inv.



MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SALOME', MAZAEL.

MAZAEL.

OUI, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Eſt par-tout reconnue, & par-tout affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain,
Des champs de Samarie aux Sources du Jourdain.
Madame, il étoit tems que du moins ma préſence,

Des Hébreux inquiets confondît l'espérance.
Hérode votre frere à Rome retenu,
Déja dans ses Etats n'étoit plus reconnu.
Le Peuple pour ses Rois toujours plein d'injustices,
Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices,
Publioit hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'esclavage étoit abandonné ;
Et que la Reine assise au rang de ses Ancêtres,
Feroit régner sur nous, le sang de nos Grands Prêtres.
Je l'avoue à regret, j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, & son nom précieux.
Israël aime encore avec idolâtrie,
Le sang de ces Héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, sa naissance, & sur-tout ses malheurs,
D'un Peuple qui nous hait ont séduit tous les cœurs.
Et leurs vœux indiscrets la nommant Souveraine,
Sembloient vous annonçer une chûte certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un Peuple ébranlé.
Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puissançe,
Rentrant dans ses Etats suivi de la vengeance ;
Son nom seul a par-tout répandu la terreur,
Et les Juifs en silençe ont pleuré leur erreur.

SALOME'.

Vous ne vous trompiez point. Hérode va paraître;
L'indocile Sion va trembler sous son Maître.
Il enchaîne à jamais la Fortune à son Char;
Le Favori d'Antoine est l'ami de César;
Sa politique habile, égale à son courage,
De sa chûte imprévue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

Eh! que deviendrez-vous,
Quand la Reine en ces lieux reverra son Epoux?
De votre autorité cette fiére Rivale,
Madame, auprès du Roi, vous fut toujours fatale:
Son esprit orgueilleux qui n'a jamais plié,
Conserve encor pour vous la même inimitié.
Elle vous outragea, vous l'avez offensée;
A votre abaissement elle est interessée.
Eh ne craignez-vous plus ces charmes tout-puissans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans!
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hymenée,
D'Hérode & de la Reine unit la destinée,
L'amour prodigieux dont ce Prince est épris,
Se nourrit par la haine & croît par le mépris.

Vous avez vu cent fois ce Monarque infléxible,
Dépoſer à ſes pieds ſa Majeſté terrible ;
Et chercher dans ſes yeux irritez ou diſtraits,
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvoit jamais.
Vous l'avez vu frémir, ſoupirer & ſe plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre ;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs,
Eſclave en ſon Palais, Héros par-tout ailleurs.
Que dis-je ! en puniſſant une ingrate Famille,
Fumant du ſang du Pere, il adoroit la Fille:
Le fer encor ſanglant & que vous excitiez,
Etoit levé ſur elle, & tomboit à ſes pieds.
Il eſt vrai que dans Rome éloigné de ſa vûe,
Sa chaîne de ſi loin ſembloit s'être rompue ;
Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes Etats,
Il l'aimoit, il verra ſes dangereux appas ;
Ces yeux toujours puiſſans, toujours ſûrs de lui plaire,
Reprendront malgré-vous leur empire ordinaire,
Et tous ſes ennemis bien-tôt humiliez,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiez.
Otons lui, croïez-moi, l'interêt de nous nuire.
Songeons à la gagner, n'aïant pu la détruire ;
Et par de vains reſpects, par des ſoins aſſidus, ...

S A-

SALOMÉ.

Il eſt d'autres moïens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel eſt donc ce deſſein? que pretendez-vous dire?

SALOMÉ.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup ſi dangereux, oſez-vous vous charger,
Sans que le Roi . . .

SALOMÉ.

Le Roi conſent à me venger.
Zarès eſt arrivé, Zarès eſt dans Solime,
Miniſtre de ma haine, il attend ſa victime;
Le lieu, le tems, le bras, tout eſt choiſi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire?
Quoi! malgré ſon amour, Hérode a pu vous croire?
Il vous la ſacrifie! Il prend de vous des loix!

SALOMÉ.

Je puis encor ſur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a falu choiſir le tems de ſon abſence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeuroit expoſé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyranniſé:
Mazaël, tu m'as vue avec inquiétude,
Traîner de mon deſtin la triſte incertitude.
Quand par mille détours aſſûrant mes ſuccès,
De ſon cœur ſoupçonneux j'avois trouvé l'accès:
Quand je croïois ſon ame à moi ſeule rendue;
Il voïoit Mariamne, & j'étois confondue.
Un coup d'œil renverſoit ma brigue & mes deſſeins,
La Reine a vu cent fois mon ſort entre ſes mains:
Et ſi ſa politique avoit avec adreſſe
D'un Epoux amoureux ménagé la tendreſſe;
Cet ordre, cet Arrêt prononcé par ſon Roi,
Ce coup que je lui porte auroit tombé ſur moi.
Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance:
J'ai ſu mettre à profit ſa fatale imprudence.
Elle a voulu ſe perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparez ſa main.

Tu

Tu te ſouviens aſſez de ce tems plein d'allarmes,
Lorſqu'un bruit ſi funeſte à l'eſpoir de nos armes,
Apprit à l'Orient, étonné de ſon ſort,
Qu'Auguſte étoit vainqueur, & qu'Antoine étoit mort.
Tu ſais comme à ce bruit nos Peuples ſe troublerent.
De l'Orient vaincu les Monarques tremblerent.
Mon Frere enveloppé dans ce commun malheur,
Crût perdre ſa Couronne avec ſon Protecteur.
Il fallut, ſans s'armer d'une inutile audace,
Au Vainqueur de la Terre aller demander grace.
Rapelle en ton eſprit ce jour infortuné;
Songe à quel deſeſpoir Hérode abandonné,
Vit ſon Epouſe altiére abhorrant ſes approches,
Déteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor en ce moment cruel,
Et le ſang de ſon Frere, & le ſang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer ſa peine:
Je ſaiſis cet inſtant précieux à ma haine:
Dans ſon cœur déchiré je repris mon pouvoir,
J'enflâmai ſon courroux, j'aigris ſon deſeſpoir,
J'empoiſonnai le trait dont il ſentoit l'atteinte;
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte,

Jurer

Jurer d'exterminer les restes dangereux
D'un Sang toujours trop cher aux perfides Hébreux;
Et dès ce même instant sa facile colere,
Deshérita les Fils, & condamna la Mere.

Mais sa fureur encor flattoit peu mes souhaits.
L'amour qui la causoit en repoussoit les traits;
De ce fatal objet telle étoit la puissance;
Un regard de l'ingrate arrêtoit sa vengeance.
Je pressai son départ, il partit. Et depuis
Mes Lettres chaque jour ont nourri ses ennuis.
Ne voïant plus la Reine, il vit mieux son outrage;
Il eut honte en secret de son peu de courage:
De moment en moment ses yeux se sont ouverts;
J'ai levé le bandeau qui les avoit couverts:
Zarès étudiant le moment favorable,
A peint à son esprit cette Reine implacable,
Son crédit, ses amis, ces Juifs séditieux,
Du sang Asmonéen partisans factieux.
J'ai fait plus, j'ai moi-même armé sa jalousie.
Il a craint pour sa gloire, il a craint pour sa vie.
Tu sais que dès long-tems en butte aux trahisons,
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.

Il

Il croit ce qu'il redoute, & dans ſa défiance
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai ſu fixer ſon courroux incertain,
Il a ſigné l'Arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire.
Mais avez-vous prévu ſi ce Préteur auſtère,
Qui, ſous les Loix d'Auguſte, a remis cet Etat,
Verroit d'un œil tranquille un pareil attentat?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre Maître.
En vain le Peuple Hébreu prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce Trône ébranlé:
Votre pouvoir n'eſt rien ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce Palais, des mains de Varus même,
Votre Frere ait repris l'Autorité ſuprême,
Il ne peut ſans bleſſer l'orgueil du nom Romain,
Dans ſes Etats encor agir en Souverain.
Varus ſouffrira-t-il que l'on oſe à ſa vûe,
Immoler une Reine en ſa garde reçue?
Je connois les Romains; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête;

Dans

Dans leurs ſuperbes mains, la foudre eſt toujours
prête.
Ces Vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs
droits,
Et ſur-tout leur orgueil aime à punir les Rois.

SALOME'.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſu plaire;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidere.
Croïez-moi, ce Romain voudra le ménager;
Mais, quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace,
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de
face.
Qui ſait même, qui ſait, ſi paſſé ce moment,
Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment?
Qui vous a répondu qu'Hérode en ſa colére,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſevére?
Je connois ſa tendreſſe, il la faut prévenir,
Et ne lui point laiſſer le tems du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroie,
Leur courroux paſſager troublera peu ma joie.
Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains.
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.

Il faut que je périsse, ou que je la prévienne,
Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous; il le faut éviter.
Zarès à mes regards devoit se présenter.
Je vais l'attendre, allez, & qu'aux moindres allarmes
Mes Soldats en secret puissent prendre les Armes.

SCÈNE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, *Suite de Varus.*

VARUS.

SAlome & Mazaël semblent fuir devant moi.
Dans leurs yeux étonnez, je lis leur juste effroi:
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez: mandez à votre Maître,
Que ses cruels desseins sont déja découverts:
Que son Ministre infâme est ici dans les fers;
Et que Varus peut-être au milieu des supplices,
Eût du faire expirer ce Monstre . . . & ses complices.
Mais je respecte Hérode assez pour me flater,

Qu'il connoîtra le piége où l'on veut l'arrêter,
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent,
Et vengera sur eux la Vertu qu'ils accusent.
Vous, si vous m'en croïez, pour lui, pour son honneur,
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur:
Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes:
Songez que les Romains sont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connoît, qu'il commande en ces lieux;
Et que sur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez, que Mariamne en Reine soit servie;
Et respectez ses loix si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur . . .

VARUS.

Vous entendez mes ordres absolus,
Obéïssez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCE'NE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

AInſi donc ſans tes ſoins, ſans ton avis fidèle
Mariamne expiroit ſous cette main cruelle ?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'étoit que trop ſuſpect,
Le ſoin myſtérieux d'éviter votre aſpect,
Son trouble, ſon effroi fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice !
C'eſt par toi qu'elle vit : c'eſt par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce ſolide bonheur,
Ce bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu ſecourir la Vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnois Varus à ces ſoins généreux.
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux.

Quand de Rome en vos mains vous portiez le Tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la Terre.
Puiſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour,
Votre noble pitié plûtôt que votre amour!

VARUS.

Ah! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe?
Qui n'auroit comme moi chéri ſon innocence?
Quel cœur indifférent n'iroit à ſon ſecours?
Et qui pour la ſauver n'eût prodigué ſes jours?

ALBIN.

Ainſi l'amour trompeur dont vous ſentez la flâme,
Se déguiſe en vertu pour mieux vaincre votre ame;
Et ce feu malheureux . . .

VARUS.

Je ne m'en défends pas.
L'infortuné Varus adore ſes appas.
Je l'aime, il eſt trop vrai, mon ame toute nue,
Ne craint point, cher Albin, de paroître à ta vûe:
Juge ſi ſon péril a du troubler mon cœur!
Moi qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur,
Moi qui rechercherois la mort la plus affreuſe,

Si ma mort un moment pouvoit la rendre heureuse.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avoit outragé!
Je ne reconnois plus ce Romain ſi ſevère,
Qui parmi tant d'objets empreſſez à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards,
Sur ces Beautez que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point; tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu reſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables Beautez,
Offroient de vains attraits à mes yeux révoltez.
Je fuïois leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voïois leur orgueil accru du deshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur.
L'altiére ambition, l'interêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,

Chez les Romains séduits prenans le nom d'amour,
Gouverner Rome entiére, & regner tour à tour.
J'abhorrois, il eſt vrai, leur indigne conquête,
A leur joug odieux je dérobois ma tête;
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi Gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la Guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la Terre;
Et qu'Hérode à ſes pieds au milieu de cent Rois,
De ſon ſort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeſte à mon cœur! malheureuſe Contrée!
C'eſt-là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée:
L'Univers étoit plein du bruit de ſes malheurs.
Son parricide Epoux faiſoit couler ſes pleurs.
Ce Roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,
Fameux par ſes Exploits & par ſa jalouſie,
Prudent, mais ſoupçonneux, vaillant, mais inhumain,
Au ſang de ſon beau-pere avoit trempé ſa main.
Sur ce Trône ſanglant il laiſſoit en partage
A la fille des Rois la honte & l'eſclavage.
Du ſort qui la pourſuit tu connois la rigueur:
Sa vertu, cher Albin, ſurpaſſe ſon malheur.
Loin de la Cour des Rois la Vérité proſcrite,

L'ai-

L'aimable Vérité ſur ſes lèvres habite.
Son unique artifice eſt le ſoin généreux,
D'aſſûrer des ſecours aux jours des malheureux.
Son devoir eſt ſa loi, ſa tranquille innocence
Pardonne à ſon Tyran, mépriſe ſa vengeance,
Et près d'Auguſte encore implore mon appui,
Pour ce barbare Epoux qui l'immole aujourd'hui.

Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes
Contre ma liberté ſont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour,
Que le caprice enfante & détruit en un jour:
Non d'une paſſion que mon ame troublée
Reçoive avidement par l'amour aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu ſans l'avoir amoli,
Par un amour honteux ne s'eſt point avili.
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
Je prétends la venger & non pas la ſéduire.

ALBIN.

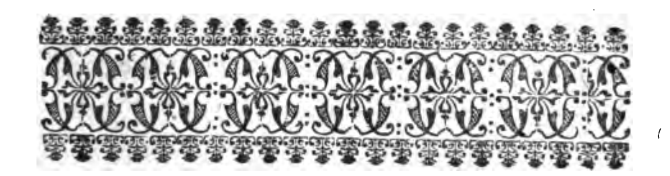
Mais ſi le Roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ſes Etats . . .

VARUS.

Et c'eſt ce que je crains.
Hélas! près du Sénat je l'ai ſervi moi-même.
Sans doute il a déja reçu ſon Diadême!
Et cet indigne Arrêt que ſa bouche a dicté
Eſt le premier eſſaï de ſon autorité.
Ah! ſon retour ici lui peut être funeſte.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'Univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

SALOME', MAZAEL.

SALOME'.

ENfin vous le voyez, ma haine eſt confondue.
Mariamne triomphe, & Salome eſt perdue.
Zarès fut ſur les eaux trop long-tems arrêté,
La Mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour ſon nouvel Empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire.
Et les Mers & l'Amour, & Varus & le Roi,
Le Ciel, les Elémens, ſont armez contre moi.
Fatale ambition que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée!
Je vous l'avois bien dit, que dans le fond du cœur

Le Roi ſe repentoit de ſa juſte rigueur.
De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire,
A révoqué l'Arrêt dicté dans ſe colére.
J'en ai déja reçu les funeſtes avis.
Et Zarès à ſon Roi renvoïé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Qu'un opprobre éternel, & qu'un crime inutile.
Déja de ma Rivale adorant la faveur,
Le Peuple à ma diſgrace inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes foibles honneurs éclipſez devant elle.
Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit;
Ma mort va ſignaler ma chûte & ſon crédit.
Je ne me flatte point: je ſais comme en ſa place
De tous mes ennemis je confondrois l'audace.
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant! ô contrainte! ô comble d'infamie!
Il faut donc qu'à ſes yeux mà fierté s'humilie!
Je viens avec reſpect eſſuïer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reſte des armes.

J'ai

J'ai toujours redouté le pouvoir de ſes charmes:
J'ai toujours craint du Roi les ſentimens ſecrets,
Mais ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colére d'Hérode autrefois peu durable,
Eſt enfin devenue une haine implacable.
Il déteſte la Reine, il a juré ſa mort:
Et s'il ſuſpend le coup qui terminoit ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance;
Et lui-même en ces lieux aſſûrer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête.
Mariamne aiſément groſſira la tempête:
La foudre gronde encor: un Arrêt ſi cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine;
Irriter ſon Epoux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains,
De ſa perte en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME'.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle.
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper:

Dans

Dans un piége plus sûr, il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon interêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colére;
Ce tranſport violent de ſon cœur agité,
N'eſt point un ſimple effet de générosité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La Reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit:
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flateur encens qu'on prodigue à ſes charmes.
Qu'elle goûte à loiſir ce dangereux bonheur.
Moi, je veux de mon Roi partager la grandeur,
Je veux qu'à mon parti la Cour ſe réuniſſe,
Que ſous mes volontez tout tremble, tout fléchiſſe;
Voilà mes interêts & mes vœux aſſidus.

Vous, obſervez la Reine, éxaminez Varus,
Faites veiller ſur eux les regards mercenaires,
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs Concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais, la voici. Pourquoi faut-il que je la voie!

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOMÉ, MAZAEL, NABAL.

SALOMÉ.

JE viens auprès de vous partager votre joie;
Rome me rend un Frere, & vous rend un Epoux,
Couronné, tout-puissant, & digne enfin de vous.
Son amour méprisé, son trop de défiance,
Avoit contre vos jours allumé sa vengeance.
Mais ce feu violent s'est bien-tôt consumé.
L'amour arma son bras, l'amour l'a desarmé.
Ses triomphes passez, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *Grand*, dont l'Univers l'honore,
Les droits du Sénat même à ses soins confiez,
Sont autant de presens qu'il va mettre à vos pieds.
Possédez désormais son ame & son Empire:
C'est ce qu'à vos vertus mon amitié desire.
Et je vais par mes soins serrer l'heureux lien,
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le sien.

MA-

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice.
Je vous connois, Madame, & je vous rends juſtice.
Je ſai par quels complots, je ſai par quels détours,
Votre haine impuiſſante à pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être ;
Mais vous deviez du moins apprendre à me connoître.
Ne me redoutez point; je ſais également
Dédaigner votre crime, & votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, & je vous les pardonne.
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne:
Si toutefois après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME'.

Je n'ai point mérité cette injuſte colere.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon Frere,
Contre tous vos ſoupçons vont me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déja dit, je veux tout oublier,
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire:
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MA-

MAZAEL.

J'ose ici, grande Reine, attester l'Eternel,
Que mes soins à regret...

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël.
Vos excuses pour moi sont un nouvel outrage.
Obéïssez au Roi, voilà votre partage.
A mes Tyrans vendu, servez bien leur courroux,
Je ne m'abaisse pas à me plaindre de vous.

A Salomé.

Je ne vous retiens point ; & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au Roi les secrets de mon ame.
Dans son cœur aisément vous pouvez ranimer,
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie ;
J'ai laissé jusqu'ici leur audace impunie :
Et je n'oppose encor à mes vils ennemis,
Qu'une vertu sans tache, & qu'un juste mépris.

MAZAEL.

Quel orgueil !

SALOME'.

Mazaël, on pourra le confondre,
Et c'eſt en me vengeant que je dois lui répondre.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

AH! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des Ennemis ardens à vous perſécuter!
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encor eſt peut-être étendue.
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appellez la mort qui s'éloignoit de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuïe.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Varus, aux Nations qui bornent cet Etat,
Ira porter bien-tôt les Ordres du Sénat.
Hélas! grace à ſes ſoins, grace à vos bontez même,
Rome à votre Tyran donne un pouvoir ſuprême:
Il revient plus terrible & plus fier que jamais,

Vous

Vous le verrez armé de vos propres bienfaits:
Vous dépendrez ici de ce ſuperbe Maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être;
Et que cet amour même aigri par vos refus...

MARIAMNE.

Chere Eliſe, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raiſons; j'en demeure frapée:
Mais d'un autre interêt mon ame eſt occupée;
Par de plus grands objets mes vœux ſont attirez.
Que Varus vienne ici; vous Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

VOs vertus, votre zèle, & votre expérience,
Ont acquis dès long-tems toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vu ma Mere au deſeſpoir réduite
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit agité d'une juſte terreur,

Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout degoutant du ſang de ſa Famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa Fille.
Elle veut que mes Fils portez entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux Climats.
Les Vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguſte, des Romains,
Je ſai qu'il m'eſt permis de fuir mes Aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit foibleſſe,
Prête à fuir un Epoux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NABAL.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire.
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces allarmes ſecretes.
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt-là que répandu par les mains d'un Epoux,
Le ſang de votre Pere a rejailli ſur vous.
Votre Frere en ces lieux a vu trancher ſa vie.

En vain

En vain de ſon trépas le Roi ſe juſtifie,
En vain Céſar trompé l'en abſoût aujourd'hui,
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre Mere,
L'affront fait à vos Fils, le ſang de votre Pere,
La cruauté du Roi, la haine de ſa Sœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée,)
La mort en ce jour même à vos yeux préſentée.

Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſûré vous marchez au trépas:
Du moins de vos Enfans embraſſez la défenſe.
Le Roi leur a du Trône arraché l'eſpérance,
Et vous connoiſſez trop ces Oracles affreux,
Qui depuis ſi long-tems vous font trembler pour eux.
Le Ciel vous a prédit qu'une main étrangere,
Devoit un jour unir vos Fils à votre Pere.
Un Arabe implacable a déja ſans pitié,
De cet Oracle obſcur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,
Sa cruauté, ſans doute, accompliroit le reſte.
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui.

Eh ! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui,
Ne vienne exécuter ſa ſanglante menace,
Et des Aſmonéens anéantir la race ?
Il eſt tems déſormais de prévenir ſes coups,
Il eſt tems d'épargner un meurtre à votre Epoux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes,
Le fer de vos Tyrans, & l'exemple des crimes.

Nourri dans ce Palais près des Rois vos Ayeux,
Je ſuis prêt à vous ſuivre en tout tems, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même,
Implorer du Sénat la juſtice ſuprême,
Remettre de vos Fils la fortune en ſa main,
Et les faire adopter par le Peuple Romain.
Qu'une vertu ſi pure aille étonner Auguſte.
Si l'on vante à bon droit ſon régne heureux & juſte,
Si la Terre avec joye embraſſe ſes genoux,
S'il mérite ſa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus tems que mon cœur délibere ;
Je cede à vos conſeils, aux larmes de ma Mere :
Au danger de mes Fils, au ſort, dont les rigueurs

Vont

Vont m'entraîner, peut-être, en de plus grands malheurs.

Retournez chez ma Mere, allez; quand la nuit sombre

Dans ces lieux criminels aura porté son ombre;

Qu'au fond de mon Palais, on me vienne avertir.

On le veut, il le faut; je suis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

VARUS.

JE viens m'offrir, Madame, à vos ordres suprêmes.

Vos volontez, pour moi, sont les loix des Dieux mêmes.

Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?

Commandez, j'entreprens; parlez & j'obéïs.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, & dans mon infortune,

Ma douleur ne craint point de vous être importune,

Ni de solliciter par d'inutiles vœux,

Les bontez d'un Héros, l'appui des malheureux.

Lorſqu'Hérode attendoit le Trône ou l'eſclavage,
J'oſai long-tems pour lui briguer votre ſuffrage,
Malgré ſes cruautez, malgré mon deſeſpoir,
Malgré mes interêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon Epoux; je le ferois encore.
Souffrez que pour moi-même enfin je vous implore.
Souffrez que je dérobe à d'inhumaines loix,
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos Rois.
J'aurois du dès long-tems, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au Sénat un azyle honorable.
Mais, Seigneur, je n'ai pu dans les troubles divers,
Dont vos diviſions ont rempli l'Univers,
Chercher parmi l'effroi, la Guerre & les ravages,
Un Port aux mêmes lieux d'où partoient les Orages.

Auguſte, au Monde entier donne aujourd'hui la paix.
Sur toute la Nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une Guerre odieuſe,
Aïant vaincu la Terre, il veut la rendre heureuſe.

Du

Du haut du Capitole il juge tous les Rois :
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ſes bontez plus juſtement prétendre,
Que mes foibles Enfans que rien ne peut défendre,
Et qu'une Mere en pleurs amene auprès de lui,
Du bout de l'Univers implorer ſon appui ?
Loin de ces lieux ſanglants que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon Trône.
Ses généreuſes mains pourront ſecher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes Ennemis ſon bras s'appeſantiſſe.
C'eſt aſſez que mes Fils, témoins de ſa juſtice,
Formez par ſon éxemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des Maîtres des Humains.
Pour conſerver les Fils, pour conſoler la Mere,
Pour finir tous mes maux, c'eſt en vous que j'eſpere.
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,
De la ſimple vertu, généreux Protecteur ;
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal Empire.
Donnez-moi dans la nuit des guides aſſûrez,
Juſques ſur vos Vaiſſeaux dans Sidon préparez.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je penſe

De ces ſombres regards, & de ce long ſilence?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

VARUS.

Non, . . . je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes Gardes vous ſuivront juſque dans l'Italie.
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuïez le Roi. Rompez vos nœuds infortunez.
Il eſt aſſez puni ſi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à ſon injuſtice:
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice ...
Pardonnez-moi ce mot: il m'échape à regret;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
Tout mon crime eſt connu. Mais malgré ma foibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Le malheureux Varus ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattois, Seigneur, & j'avois lieu de croire,
Qu'avec mes interêts vous chériſſiez ma gloire.
Et quand le grand Varus a conſervé mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devois ſon ſecours.
Je ne m'attendois pas que vous duſſiez vous-même,

Mettre

Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême:

Ni que dans mes périls, il me falût jamais,

Rougir de vos bontez, & craindre vos bienfaits.

Ne penſez pas pourtant, qu'un diſcours qui m'offenſe,

Vous ait rien dérobé de ma reconnoiſſance.

Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus.

J'oublîrai votre flâme, & non pas vos vertus.

Je ne veux voir en vous qu'un Héros magnanime,

Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime.

Un plus long entretien pourroit vous en priver,

Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

SCE'NE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

VOus vous troublez, Seigneur, & changez de viſage.

VARUS.

J'ai ſenti, je l'avoue, ébranler mon courage.

Ami, pardonne au feu, dont je ſuis conſumé,

Ces foibleſſes d'un cœur, qui n'avoit point aimé.
Je ne connoiſſois pas tout le poids de ma chaîne.
Je la ſens à regret; je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle impoſoit ſilence à ma témérité!
Sans trouble & ſans courroux, ſa tranquille ſageſſe
M'apprenoit mon devoir, & plaignoit ma foibleſſe.
J'adorois, cher Albin, juſques à ſes refus.
J'ai perdu l'eſpérance; & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma conſtance eſt réduite!

ALBIN.

Etes-vous réſolu de préparer ſa fuite?

VARUS.

Quel emploi!

ALBIN.

Pourrez-vous reſpecter ſes rigueurs,
Juſques à vous charger du ſoin de vos malheurs?
Quel eſt votre deſſein?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne!
Que je deſobéïſſe aux loix qu'elle me donne!

Non

Non, non, mon cœur encor eſt trop digne du ſien.
Mariamne a parlé, je n'éxamine rien.
Que loin de ſes Tyrans, elle aille auprès d'Auguſte,
Sa fuite eſt raiſonnable & ma douleur injuſte.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je ſervirai la Reine, & même ſans la voir.
Elle me laiſſe, au moins, la douceur éternelle,
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je briſe ſes liens; je lui ſauve le jour.
Je fais plus. Je lui veux immoler mon amour,
Et fuïant ſa beauté, qui me ſéduit encore,
Egaler, s'il ſe peut, ſa vertu que j'adore.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE I.

VARUS, NABAL, ALBIN, *Suite de Varus.*

NABAL.

OUI, Seigneur, en ces lieux l'heureux Hérode arrive.
Les Hébreux pour le voir ont volé ſur la Rive.
Salomé qui craignoit de perdre ſon crédit,
Par ſes conſeils flateurs aſſiége ſon eſprit.
Ses Courtiſans en foule autour de lui ſe rendent:
Les palmes dans les mains, nos Pontifes l'attendent.
Idamas le devance, & député vers vous,
Il vient au nom d'Hérode embraſſer vos genoux.
C'eſt ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,

Qui

Qui toujours à la Reine est demeuré fidèle:
Qui sage Courtisan d'un Roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur:
Bien-tôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, se condamne;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son austère vertu craint de l'exécuter.
Sa Mere est à ses pieds, & le cœur plein d'allarmes,
Lui présente ses Fils, la baigne de ses larmes:
La conjure en tremblant de presser son départ
La Reine flotte, hésite, & partira trop tard.
C'est vous dont la bonté peut hâter sa sortie,
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare, & le plus précieux,
Que jamais à la Terre aïent accordé les Cieux.
Protegez, conservez une auguste Famille;
Sauvez de tant de Rois la déplorable Fille.
Vos Gardes sont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

VARUS.

Oui, j'ai tout ordonné; la Reine peut partir.

NABAL.

Souffrez donc qu'à l'instant un Serviteur fidèle

Se

Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

VARUS.

Allez; ſur mes Vaiſſeaux accompagnez ſes pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritoit pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des Ondes;
Que le Ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un Soleil plus ſerein.
Et vous, Vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des Serviteurs des Rois, ſage & parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau; vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

VARUS, ALBIN,
Suite de Varus.

VARUS.

Mais déja le Roi vient. Déja dans ce ſéjour,
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.
Quel retour, juſtes Dieux! Que je crains ſa préſence!
Le cruel peut d'un coup aſſûrer ſa vengeance.
Plût au Ciel que la Reine eût déjà pour jamais

Aban-

Abandonné ces lieux consacrez aux forfaits!
Hélas! je ne puis même accompagner sa fuite,
Plus je l'adore, (& plus il faut que je l'évite.)
C'est un crime pour moi d'oser suivre ses pas.
Et tout ce que je puis...mais je vois Idamas.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN,
Suite de Varus.

IDAMAS.

AVant que dans ces lieux mon Roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré Diadême,
Et vous soumettre un rang, qu'il doit à vos bontez;
Seigneur, souffrirez-vous? . . .

VARUS.

Idamas, arrêtez.
Le Roi peut s'épargner ces frivoles hommages,
De l'amitié des Grands, importuns témoignages;
D'un Peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.

Mais

Mais parlez; Rome, enfin, vient de vous rendre un Maître,
Hérode eſt Souverain, eſt-il digne de l'être?
La Reine en ce moment, eſt-elle en ſûreté?
Et le ſang innocent ſera-t-il reſpecté?

IDAMAS.

Veuille le juſte Ciel, formidable au parjure,
Ouvrir les yeux du Roi, qu'aveugle l'impoſture.
Mais qui peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens?
Il obſerve avec nous un ſilence farouche.
Le nom de Mariamne échape de ſa bouche.
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant,
Quelques ordres ſecrets, qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtoit, Mariamne eſt formée;
Il la hait d'autant plus qu'il l'avoit trop aimée.
Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude, & de la calomnie,
De Salome, avec ſoin, ſervira la furie.
Mazaël en ſecret leur prête ſon ſecours.
Le ſoupçonneux Hérode écoute leurs diſcours;
Ils l'aſſiégent ſans ceſſe; & leur haine attentive

Tient

Tient toujours loin de lui la Vérité captive.
Ainſi ce Conquérant, qui fit trembler les Rois,
Ce Roi, dont Rome même admira les Exploits,
De qui la Renommée allarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre Maiſon voit ſa gloire avilie:
Haï de ſon Epouſe, abuſé par ſa Sœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
Mais je le plains, Seigneur, & crains tout pour la Reine;
Daignez la protéger. . .

VARUS.

Il ſuffit, Idamas,
La Reine eſt en danger: Albin, ſuivez mes pas,
Venez; c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi, du Roi vous fuirez la préſence?

VARUS.

Je ſai qu'en ce Palais je dois le recevoir,
Le Sénat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir:
Mais un autre interêt, un autre ſoin m'anime;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.

Il sort.

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévoi!
Puissant Dieu des Hébreux, changez le cœur du Roi.

SCENE IV.

HE'RODE, MAZAEL, IDAMAS, *Suite d'Hérode.*

HE'RODE.

Eh quoi! Varus aussi semble éviter ma vûe!
Quelle horreur devant moi s'est par-tout répandue!
Ciel! ne puis-je inspirer que la haine, ou l'effroi?
Tous les cœurs des Humains sont-ils fermez pour moi?
En horreur à la Reine, à mon Peuple, à moi-même,
A regret sur mon front je vois le Diadême.
Hérode en arrivant, recueille avec terreur,
Les chagrins dévorans qu'a semez sa fureur.
Ah Dieu!

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes allarmes.

HÉRODE.

Malheureux, qu'ai-je fait?

MAZAEL.

Quoi! vous verſez des larmes?
Vous, ce Roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins,
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains?
Songez, Seigneur, ſongez, à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnoient jadis Antoine & la Victoire.
Songez que près d'Auguſte, appellé par ſon choix,
Vous marchiez, diſtingué de la foule des Rois.
Revoyez à vos loix Jéruſalem rendue
Jadis par vous conquiſe, & par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui ſa premiere ſplendeur,
Et contemplant ſon Prince, au faîte du bonheur.
Jamais Roi plus heureux dans la Paix, dans la Guerre...

HÉRODE.

Non, il n'eſt plus pour moi de bonheur ſur la Terre:
Le deſtin m'a frappé de ſes plus rudes coups;
Et pour comble d'horreurs, je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler ſans contrainte?
Ce Thrône auguſte & ſaint qu'environne la crainte,
Seroit mieux affermi s'il l'étoit par l'amour.
En faiſant des heureux, un Roi l'eſt à ſon tour,
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourroit tarir d'un mot leur ſource empoiſonnée.
Seigneur, ne ſouffrez plus que d'indignes diſcours
Oſent troubler la paix, & l'honneur de vos jours;
Ni que de vils flateurs écartent de leur Maître,
Des cœurs infortunez qui vous cherchoient peut-être.
Bien-tôt de vos vertus, tout Iſraël charmé...

HE'RODE.

Eh! croyez-vous encor que je puiſſe être aimé?

MAZAEL.

Seigneur, à vos deſſeins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein du même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HE'RODE.

Quoi! tous deux ſans relâche, ils veulent m'accabler!

Que

Que jamais devant moi ce Monſtre ne paroiſſe.
Je l'ai trop écouté .... Sortez tous; qu'on me laiſſe.
Ciel! qui pourra calmer un trouble ſi cruel? ...
Demeurez Idamas, demeurez Mazaël.

SCENE IV.

HE'RODE, MAZAEL, IDAMAS.

HE'RODE.

EH bien! voilà ce Roi ſi fier & ſi terrible!
Ce Roi dont on craignoit le courage infléxible,
Qui ſut vaincre & régner: qui ſut briſer ſes fers;
Et dont la politique étonna l'Univers.
Qu'Hérode eſt aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HE'RODE.

Non: je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne...

HE'RODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas! qui me condamne!
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité,
L'excès de ma foibleſſe, & de ma cruauté.

MAZAEL.

Seigneur, votre clémence augmente encor ſa haine.
Elle fuit votre vûe.

HE'RODE.

Ah! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui? vous, Seigneur?

HE'RODE.

Eh quoi! mes tranſports furieux,
Ces pleurs, que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune Cour.

Quelle

Quelle entrevûe, ô Cieux ! quels combats ! quel
ſupplice!
Dans ſes yeux indignez, j'ai lu mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſoient tomber ſur moi;
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentoit ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez, ſa haine envenimée,
Jamais par vos bontez ne ſera deſarmée.
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HE'RODE.

Elle me hait! ah Dieu! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un Epoux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable? eh Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la Reine a fait, pour vous juſtifier?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colere,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon Pere?
Le ſang qui la forma, fut un ſang ennemi.
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi:
Et des Aſmonéens la brigue étoit ſi forte,
Que ſans un coup d'Etat vous n'auriez pu...

HE'RODE.

N'importe.
Hircan étoit ſon pere; il falloit l'épargner.
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa Famille.
J'ai fait périr le Pere, & j'ai proſcrit la Fille:
J'ai voulu la haïr; j'ai trop ſu l'opprimer.
Le Ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire; une juſte tendreſſe
Devient une vertu, loin d'être une foibleſſe:
Digne de tant de biens que le Ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HE'RODE.

Hircan, Mânes ſacrez, fureurs que je déteſte!

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le ſouvenir funeſte.

MAZAEL.

Puiſſe la Reine auſſi l'oublier comme vous.

HE'RODE.

O Pere infortuné! plus malheureux Epoux!
Tant d'horreurs, tant de ſang, le meurtre de ſon pere,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chere.
Si ſon cœur, . . . ſi ſa foi, . . . mais c'eſt trop différer,
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis-lui que mon ame aſſervie,
Met à ſes pieds mon Trône, & ma gloire & ma vie.
Je veux dans ſes Enfans choiſir un Succeſſeur.
Des maux qu'elle a ſoufferts, elle accuſe ma Sœur:
C'en eſt aſſez. Ma Sœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher interêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez . . .

HE'RODE.

Oui, je l'ai réſolu.
Oui, mon cœur déſormais la voit, la conſidere,
Comme un préſent des Cieux, qu'il faut que je révére.
Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu!

A Mariamne, enfin, je devrai ma vertu.
Il le faut avouer: on m'a vu dans l'Asie,
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, respecté du Peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma Sœur, que trop long-tems mon cœur a daigné croire,
Ma Sœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ses sanglants projets,
Sa main faisoit couler le sang de mes Sujets,
Les accabloit du poids de mon Sceptre terrible:
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne sensible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portoit à son Epoux les pleurs des malheureux.
C'en est fait. Je prétens, plus juste & moins sévère,
Par le bonheur public, essaïer de lui plaire.
Sion va respirer sous un Régne plus doux.
Mariamne a changé le cœur de son Epoux.
Mes mains loin de mon Trône écartant les allarmes,
Des Peuples opprimez vont essuïer les larmes.
Je veux sur mes Sujets régner en Citoïen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le sien.
Va la trouver, te dis-je, & sur-tout à sa vûe,

Peins

Peins bien le repentir de mon ame éperdue.

Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.

Va, cours, vole, & reviens. Que vois-je ! c'est ma Sœur.

A Mazaël.

Sortez... Termine ô Ciel les chagrins de ma vie.

SCE'NE VI.

HE'RODE, SALOME'.

SALOME'.

HE' bien, vous avez vu votre chere Ennemie?

Avez-vous essuïé des outrages nouveaux?

HE'RODE.

Madame, il n'est plus tems d'appesantir mes maux.

Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,

En me rendant plus craint, m'a fait plus misérable.

Assez & trop long-tems sur ma triste Maison,

La vengeance & la haine ont versé leur poison.

De la Reine & de vous, les discordes cruelles

Seroient de mes tourmens les sources éternelles.

Ma Sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,

Eloi-

Eloignez-vous; partez; fuïez ces triſtes lieux;
Il le faut.

SALOME'.

Ciel, qu'entens-je! ah fatale Ennemie!

HE'RODE.

Un Roi vous le commande, un Frere vous en prie.
Que puiſſe déſormais ce Frere malheureux,
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus ſur les miens de vengeances à prendre,
De ſoupçons à former, ni de ſang à répandre!
Ne perſécutez plus mes jours trop agitez.
Murmurez: plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOME'.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon éxil & juſte & néceſſaire;
A vos moindres deſirs inſtruite à conſentir,
Lorſque vous commandez, je ne ſai qu'obéïr.
Vous ne me verrez point, ſenſible à mon injure,
Atteſter devant vous le Sang & la Nature.
Sa voix trop rarement ſe fait entendre aux Rois,

Et

Et près des passions le sang n'a point de droits;
Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire;
Je rappelle encor moins mes services passez,
Je vois trop qu'un regard les a tous effacez.
Mais avez vous pensé que Mariamne oublie,
Qu'Hérode en ce jour même attenta sur sa vie?
Vous, qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ses sentimens, vous sont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De son cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux interessez à veiller sur vos jours,
Pourront de ses complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et pensez-vous enfin, que lorsque votre tête
Sera par vos soins même exposée à ses coups,
L'amour qui vous séduit, lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HE'RODE.

Ah! laissez-moi douter un moment de sa haine.
Laissez-moi me flatter de regagner son cœur.

Ne

Ne me détrompez point, refpectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois que votre haine altiére,
Entre la Reine & moi mettoit une barriére;
Que vous feule excitiez fon courroux endurci,
Et que fans vous, enfin, j'euffe été moins haï.

SALOME'.

Si vous pouviez favoir, fi vous pouviez comprendre
A quel point . . .

HE'RODE.

Non, ma Sœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne, à fon gré peut menacer mes jours:
Ils me font odieux; qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'eft chere.

SALOME'.

Ah! c'eft trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expofe à me perdre, & cherche à vous fervir;
Et je vais vous parler, dûffiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné! qu'un vil amour furmonte,
Connoiffez Mariamne, & voyez votre honte.
C'eft peu des fiers dédains dont fon cœur eft armé.
C'eft peu de vous haïr; ... un autre en eft aimé.

HE'-

HÉRODE.

Un autre en eſt aimé! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?
Ma Sœur, c'eſt donc ainſi que vous m'aſſaſſinez?
Laiſſez-vous pour adieux ces traits empoiſonnez?
Ces flambeaux de diſcorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux ſont l'horrible partage?
Mariamne... mais non, je ne veux rien ſavoir,
Vos conſeils ſur mon ame ont eu trop de pouvoir;
Je vous ai long-tems crue, & les Cieux m'en puniſſent;
Mon ſort étoit d'aimer des cœurs qui me haïſſent;
Oui, c'eſt moi ſeul ici que vous perſécutez.

SALOMÉ.

Hé bien donc, loin de vous...

HÉRODE.

Non, Madame, arrêtez...
Un autre en eſt aimé! nommez-moi donc, cruelle,
Le ſang que doit verſer ma vengeance nouvelle;
Pourſuivez votre ouvrage; achevez mon malheur.

SALOMÉ.

Puiſque vous le voulez...

HÉ-

HE'RODE.

Frappe, voilà mon cœur.

Dis-moi qui m'a trahi ; mais quoi qu'il en puiſſe être,

Songe que cette main t'en punira peut-être :

Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.

Parle, à ce prix . . .

SALOME'.

N'importe.

HE'RODE.

Eh bien . . .

SALOME'.

C'eſt . . .

SCENE VII.

HE'RODE, SALOME', MAZAEL.

MAZAEL.

AH ! Seigneur,

Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève :

Votre Epouſe vous fuït ; & Varus vous l'enleve.

HE'-

HÉRODE.

Mariamne! Varus! où ſuis-je? juſtes Cieux!

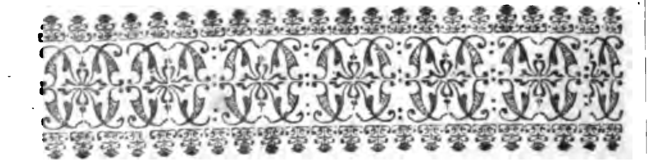
MAZAEL.

Varus & ſes Soldats ſont ſortis de ces lieux.
Il prépare à l'inſtant cette indigne retraite;
Il place auprès des murs une eſcorte ſecrette.
Mariamne l'attend pour ſortir du Palais,
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HÉRODE.

Ah! le charme eſt rompu, le jour, enfin, m'éclaire.
Venez, à ſon courroux, connoiſſez votre Frere.
Surprenons l'infidelle: & vous allez juger
S'il eſt encor Hérode, & s'il ſait ſe venger

Fin du troiſième Acte.

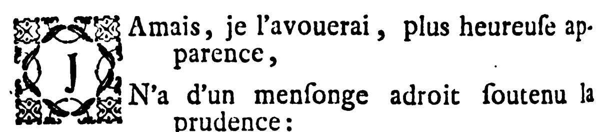


ACTE IV.

SCENE I.

SALOME', MAZAEL.

MAZAEL.



Jamais, je l'avouerai, plus heureuſe apparence,
N'a d'un menſonge adroit ſoutenu la prudence:
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité
Confondoit l'artifice, avec la vérité.
Mais lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue,
Dans ces ſombres chagrins, qui peut donc vous plonger?
Madame, en ſe vengeant, le Roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble; & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain?

Ces Esclaves tremblans, égorgez de sa main:
Près de leurs corps sanglans, la Reine évanouïe;
Le Roi, le bras levé, prêt à trancher sa vie.
Ses Fils baignez de pleurs, embrassant ses genoux,
Et présentant leur tête au-devant de ses coups.
Que vouliez-vous de plus? que craignez-vous encore?

SALOMÉ.

Je crains le Roi: je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à se desarmer,
Cette colére, enfin, facile à s'enflâmer;
Mais qui toujours douteuse, & toujours aveuglée,
En ces transports soudains s'est peut-être exhalée.
Mazaël, mon triomphe est encore incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon destin;
Deux fois j'ai vu l'amour succeder à la haine;
Et nous sommes perdus, s'il voit encor la Reine.

SCENE II.

HE'RODE, SALOME', MAZAEL, *Gardes.*

MAZAEL.

IL vient: de quelle horreur il paroît agité!

SALOME'.

Seigneur, votre vengeance est-elle en sûreté?

MAZAEL.

Me préserve le Ciel que ma voix téméraire,
D'un Roi clément & sage irritant la colére,
Ose se faire entendre entre la Reine & lui.
Mais, Seigneur, contre vous, Varus est son appui.
Non, ne vous vengez point, mais sauvez votre vie,
Prévenez de Varus l'indiscrette furie:
Ce superbe Préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous persécuter.

HE'RODE.

Ah! ma Sœur, à quel point ma flâme étoit trahie!
Venez, contre une ingrate animer ma furie.

De

De ma douleur mortelle, aïez quelque pitié.
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas! plein d'une erreur, trop fatale & trop chere,
Je vous ſacrifiois au ſeul ſoin de lui plaire:
Je vous comptois déja parmi mes ennemis;
Je puniſſois ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux, ſur-tout, je veux, dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avoit ſur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle.
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Reſpecte ici ton crime, & le ſang d'un Romain?
Non, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet qui m'abhorre & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur, jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens, expirant à tes yeux.
Que ſur toi, s'il ſe peut, tout ſon ſang rejailliſſe.
Tu l'aimes, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſupplice....
Mais... croyez-vous qu'Auguſte approuve ma rigueur?

SALOME'.

Il la conseilleroit; n'en doutez point, Seigneur.
Auguste a des Autels où le Romain l'adore;
Mais de ses Ennemis le sang y fume encore.
Auguste à tous les Rois a pris soin d'enseigner,
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner.
Imitez son exemple, assûrez votre vie,
Tout condamne la Reine, & tout vous justifie.

MAZAEL.

Ménagez cependant des momens précieux:
Et tandis que Varus est absent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, sa garde est disposée,
Saisissez, achevez une vengeance aisée.

SALOME'.

Mais, sur-tout, aux Hébreux, cachez votre douleur.
D'un spectacle funeste épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces tristes lieux, témoins de votre outrage,
Fuïez de tant d'objets la douloureuse image.
Venez, Seigneur, venez au fond de mon Palais,
A vos esprits troublez, daignez rendre la paix.

HE'-

HÉRODE.

Non, ma Sœur, laiſſez-moi la voir & la confondre.
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre:
Jouïr du deſeſpoir de ſon cœur accablé,
Et qu'au moins elle meure, après avoir tremblé.

SALOMÉ.

Quoi! Seigneur, vous voulez vous montrer à ſa vûe?

HÉRODE.

Ah! ne redoutez rien. Sa perte eſt réſolue:
Vainement l'infidelle eſpére en mon amour;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.
Loin de craindre ces yeux, qui m'avoient trop ſu plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colere.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir.
Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.
Ma Sœur, pour un moment, ſouffrez que je reſpire.
Qu'on appelle la Reine. Et vous, qu'on ſe retire.

SCENE III.

HÉRODE *seul.*

TU veux la voir, Hérode! à quoi te résous-tu?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu?
Quoi! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste?
N'ès-tu pas outragé? que t'importe le reste?
Quel fruit espéres-tu de ce triste entretien?
Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien?
Hélas! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétens te venger! Pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! ah! lâche, indigne de régner,
Va soupirer près d'elle, & cours lui pardonner...
Va voir cette beauté, si long-tems adorée...
Non, elle périra; non, sa mort est jurée.
Vous serez répandu, sang de mes Ennemis,
Sang des Asmonéens, dans ses véines transmis,
Sang, qui me haïssez, & que mon cœur déteste.
Mais la voici. Grand Dieu! quel spectacle funeste!

SCE-

SCENE IV.

MARIAMNE, HE'RODE, ELISE. *Gardes.*

ELISE.

REprenez vos esprits, Madame, c'est le Roi.

MARIAMNE.

Où suis-je? où vais-je? ô Dieu! je me meurs... je le voi.

HE'RODE.

D'où vient qu'à son aspect mes entrailles frémissent?

MARIAMNE.

Elise, soutien-moi, mes forces s'affoiblissent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HE'RODE.

Que lui dirai-je? ô Cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paroître à vos yeux?
Voulez-vous, de vos mains m'ôter ce foible reste
D'une vie, à tous deux également funeste?
Vous le pouvez: frappez, le coup m'en sera doux;
Et c'est l'unique bien, que je tiendrai de vous.

HE'RODE.

Oui, je me vengerai, vous serez satisfaite.
Mais parlez; défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorsque mon cœur, si long-tems offensé,
Indulgent pour vous seule, oublioit le passé:
Lorsque vous partagiez mon Empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite si noire?
Quel dessein! quelle haine a pu vous posséder?

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, est-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile.
Mais si loin de ces lieux j'ai cherché quelque azyle,
Si Mariamne, enfin, pour la premiere fois,
Du pouvoir d'un Epoux méconnoissant les droits,
A voulu se soustraire à son obéïssance;
Songez à tous ces Rois, dont je tiens la naissance,
A mes périls présens, à mes malheurs passez,

Et

Et condamnez ma fuite après, si vous l'osez.

HE'RODE.

Quoi! lorsqu'avec un traître un fol amour vous lie;
Quand Varus . . . .

MARIAMNE.

Arrêtez; il suffit de ma vie.
D'un si cruel affront cessez de me couvrir.
Laissez-moi chez les Morts descendre sans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachez l'un à l'autre,
L'hymen, qui nous unit, joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur. Frappez. Mais en portant vos coups,
Respectez Mariamne, & même son Epoux.

HE'RODE.

Perfide! il vous sied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne, & qui me deshonore!
Vos coupables dédains vous accusent assez;
Et je crois tout de vous, si vous me haïssez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort est certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendresse, ou ma haine?

Et

Et quel droit déformais avez-vous fur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur;
Vous, qui depuis cinq ans infultez à mes larmes,
Qui marquez fans pitié mes jours par mes allarmes;
Vous, de tous mes Parens deftructeur odieux;
Vous, teint du fang d'un Pere expirant à mes yeux?
Cruel! ah! fi du moins votre fureur jaloufe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre Epoufe:
Les Cieux me font témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chériroit encor, en mourant par vos coups;
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie.
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie;
Prenez foin de mes Fils, refpectez votre fang;
Ne les puniffez pas d'être nez dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de Pere,
Peut-être un jour, hélas! vous connoîtrez leur Mere.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que feul dans l'Univers, vous avez foupçonné:
Ce cœur qui n'a point fu, trop fuperbe, peut-être,
Déguifer fes douleurs, & ménager un Maître;
Mais qui jufqu'au tombeau conferva fa vertu,
Et qui vous eût aimé, fi vous l'aviez voulu.

HE-

HÉRODE.

Qu'ai-je entendu ? quel charme, & quel pouvoir suprême,
Commande à ma colere, & m'arrache à moi-même ?
Mariamne. . .

MARIAMNE.

Cruel !

HÉRODE.

. . . O foiblesse ! ô fureur !

MARIAMNE.

De l'état où je suis voyez du moins l'horreur,
Otez-moi par pitié cette odieuse vie.

HÉRODE.

Ah ! la miénne à la vôtre est pour jamais unie.
C'en est fait : je me rends ; bannissez votre effroi.
Puisque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus besoin d'excuse & de défense,
Ma tendresse pour vous, vous tient lieu d'innocence.
En est-ce assez, ô Ciel ! en est-ce assez, Amour ?
C'est moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la seule inéxorable ?

Quand

Quand j'ai tout pardonné, ferai-je encor coupable?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter.
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-même à régner en ce jour.
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main! Juſte Ciel, que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HE'RODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton Pere & mon Roi.
J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime:
Je n'en murmure point, je connois tout mon crime.
Que dis-je? ſon trépas, l'affront fait à tes Fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie;
Durant quelques momens je t'ai même haïe:
J'ai fait plus, ma fureur a pu te ſoupçonner;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux, ton cœur ſeul eſt capable.

Plus

Plus Hérode à tes yeux doit paroître coupable,
Plus ta grandeur éclate à respecter en moi,
Ces nœuds infortunez qui m'unissent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle est ma foiblesse.
Garde toi d'abuser du trouble qui me presse.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux desordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux. . . Mariamne. . .

MARIAMNE.

Ah! barbare,
Un juste repentir produit-il vos transports?
Et pourrai-je en effet, compter sur vos remords?

HE'RODE.

Oui, tu peux tout sur moi, si j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'est toi qui dans mon cœur as su la rallumer.
Tu m'as rendu barbare, en cessant de m'aimer.
Que ton crime & le mien soient noïez dans mes larmes;
Je te jure. . .

SCE-

SCENE V.

HE'RODE, MARIAMNE, ELISE.

Un Garde.

SEigneur, tout le Peuple eſt en armes.
Dans le ſang des Bourreaux il vient de renverſer
L'Echaffaut que Salome a déja fait dreſſer.
Au Peuple, à vos Soldats, Varus commande en Maître:
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HE'RODE.

Quoi! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pu! perfide!...

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, vous croiriez?...

HE'RODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vais remplir ta haine;
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
En qu'unis malgré toi... Qu'on la garde, Soldats.

SCE-

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, *Gardes.*

SALOME.

AH! mon Frere, aux Hébreux ne vous présentez pas.
Le Peuple soulevé demande votre vie.
Le nom de Mariamne excite leur furie;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je suis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas; ma Sœur, veillez sur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort, mais j'atteste les Cieux...

MAZAEL.

Eh, Seigneur, les Romains sont déja sous vos yeux.

HE'RODE.

Courons... Mais quoi! laisser la coupable impunie!
Ah je veux dans son sang laver sa perfidie;
Je veux, j'ordonne, helas! dans mon funeste sort,
Je ne puis rien résoudre, & vais chercher la mort.

Fin du quatrième Acte.



A C.



ACTE V.

SCE'NE I.

MARIAMNE, ELISE,

Gardes.

MARIAMNE.

Eloignez-vous, Soldats; daignez laisser du moins,
Votre Reine, un moment, respirer sans témoins.

Les Gardes se retirent au coin du Théâtre.

Voilà donc, juste Dieu, quelle est ma destinée!
La splendeur de mon sang, la pourpre où je suis née,
Enfin ce qui sembloit promettre à mes beaux jours,
D'un bonheur assûré, l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie

Le funeste poison, dont elle fut remplie.

O naissance! ô jeunesse! Et toi, triste beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flateuse illusion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce Trône coupable, un éternel ennui,
M'a creusé le tombeau, que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les profondes eaux j'ai vu périr mon Frere,
Mon Epoux à mes yeux a massacré mon Pere:
Par ce cruel Epoux, condamnée à périr,
Ma vertu me restoit; on ose la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'appris de mes Aïeux, que je sais imiter,
A voir la mort sans crainte, & sans la mériter.
Je t'offre tout mon sang. Défens au moins ma gloire.
Commande à mes Tyrans d'épargner ma mémoire.
Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager.
Que mon païs m'honore, au lieu de me venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles allarmes!
Ce Palais retentit du bruit confus des armes.

Hé-

Hélas! j'en ſuis la cauſe, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'eſt-ce que je voi?

SCE'NE II.

MARIAMNE, VARUS, ELISE, ALBIN.

Soldats d'Hérode.

Soldats de Varus.

VARUS.

FUïez, vils Ennemis qui gardez votre Reine,
Hébreux, diſparoiſſez. Romains, qu'on les enchaîne.

Les Gardes & les Soldats d'Hérode s'en vont.

Venez, Reine, venez: ſecondez nos efforts:
Suivez mes pas; marchons dans la foule des Morts.
A vos Perſécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans ſon perfide ſang Mazaël eſt plongé;
Et du moins à demi, mon bras vous a vengé.
D'un inſtant précieux ſaiſiſſez l'avantage.
Mettez ce front auguſte à l'abri de l'orage.
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Seigneur; il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontez contre mes Ennemis.
Après l'affront cruel, & la tache trop noire,
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire;
Je les mériterois, ſi je pouvois ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie;
L'honneur m'en fait un crime. Il le faut expier,
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

VARUS.

Que faites-vous, hélas! malheureuſe Princeſſe!
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems preſſe.
Craignez encor Hérode, armé du deſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſai mon devoir.

VARUS.

Quoi! faudra-t-il toujours que Varus vous offenſe?
Je vais donc, malgré-vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce Tyran, qu'en vain vous reſpectez,

Je

Je revole au combat, & mon bras. . .

MARIAMNE.

Arrêtez

Je déteste un triomphe, à mes yeux si coupable,

Seigneur, le sang d'Hérode est pour moi respectable.

C'est lui de qui les droits . . .

VARUS.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus saints . . .

VARUS.

Tous vos nœuds sont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

VARUS.

Le crime vous sépare.

N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un Barbare.

Sauvez tant de vertus . . .

MARIAMNE.

Vous les deshonorez.

VARUS.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrez.

VARUS.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre Pere.

MARIAMNE.

Je ſai ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

VARUS.

O courage! ô conſtance! ô cœur inébranlable!
Dieux! que tant de vertus rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous desobéïr.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête; il n'eſt rien qui m'étonne.
Et je cours réparer, en cherchant votre Epoux,
Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur....

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, *Gardes.*

MARIAMNE.

MAis il m'échappe ; il ne veut point m'entendre.
Ciel ! ô Ciel ! épargnez le sang qu'on va répandre :
Epargnez mes Sujets ; épuisez tout sur moi.
Sauvez le Roi lui-même.

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NABAL, *Gardes.*

MARIAMNE.

AH! Nabal, est-ce toi ?
Qu'as-tu fait de mes Fils ? & que devient ma Mere ?

NABAL.

Le Roi n'a point sur eux étendu sa colere.

Unique, & trifte objet de fes tranfports jaloux,
Dans ces extrémitez ne craignez que pour vous.
Le feul nom de Varus augmente fa furie.
Si Varus eft vaincu, c'eft fait de votre vie.
Déja même, déja le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres fecrets.
Ofez paroître, ofez vous fecourir vous-même.
Jettez-vous dans les bras d'un Peuple qui vous aime.
Faites voir Mariamne à ce Peuple abattu.
Vos regards lui rendront fon antique vertu.
Appellons à grands cris nos Hébreux & nos Prêtres.
Tout Juda défendra le pur fang de fes Maîtres.
Madame, avec courage, il faut vaincre, ou périr.
Daignez . . .

MARIAMNE.

Le vrai courage eft de favoir fouffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle,
A lever fur fon Prince une main criminelle.
Je rougirois de moi, fi craignant mon malheur,
Quelques vœux pour fa mort avoient furpris mon cœur,
Si j'avois un moment fouhaité ma vengeance,
Et fondé fur fa perte un refte d'efpérance.

Nabal,

Nabal, en ce moment, le Ciel met dans mon ſein
Un deſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le Roi qui me ſoupçonne, enfin, va me connoître,
Au milieu du Combat on me verra paroître.
De Varus & du Roi j'arrêterai les coups,
Je remettrai ma tête aux mains de mon Epoux.
Je fuïois ce matin ſa vengeance cruelle;
Ses crimes m'éxiloient; ſon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne; & prompte à l'écouter,
Je vais ſauver au Roi le jour qu'il veut m'ôter.

NABAL.

Hélas où courez-vous! dans quel deſordre extrême? . . .

MARIAMNE.

Je ſuis perdue, hélas! c'eſt Hérode lui-même.

SCENE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ELISE, NABAL, IDAMAS, *Gardes.*

HÉRODE.

ILs se sont vus! ah Dieu . . . perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la derniere fois, Seigneur, ne souffrez pas . . .

HÉRODE.

Sortez... Vous, qu'on la suive.

NABAL.

O justice éternelle!

SCE-

SCÈNE VI.

HÉRODE, IDAMAS, *Gardes.*

HÉRODE.

QUe je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien, braves Soldats, n'ai-je plus d'Ennemis?

IDAMAS.

Les Romains ſont défaits ; les Hébreux ſont ſoumis:
Varus, percé de coups, vous céde la Victoire.
Ce jour vous à comblé d'une éternelle gloire.
Mais le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur; & qu'une telle offenſe....

HÉRODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étois trop aveuglé; ma fatale tendreſſe
Etoit ma ſeule tache, & ma ſeule foibleſſe.

Laiſſons

Laissons mourir l'ingrate : oublions ses attraits :
Que son Nom dans ces lieux s'efface pour jamais ;
Que dans mon cœur, sur-tout, sa mémoire périsse.
Enfin tout est-il prêt pour ce juste supplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HE'RODE.

Quoi! si-tôt on a pu m'obéïr?
Infortuné Monarque! elle va donc périr ?
Tout est prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos Gardes l'ont saisie,
Votre vengeance, hélas ! sera trop bien servie.

HE'RODE.

Elle a voulu sa perte; elle a su m'y forcer,
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penser.
Hélas! j'aurois voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, Epouse criminelle ?

SCÈNE DERNIERE.

HÉRODE, IDAMAS, NABAL.

HÉRODE.

NAbal, où courez-vous ? Juste Ciel ! vous pleurez !
De crainte, en le voïant, mes sens sont pénétrez.

NABAL.

Seigneur . . .

HÉRODE.

Ah ! malheureux, que venez-vous me dire ?

NABAL.

Ma voix en vous parlant, sur mes lèvres expire.

HÉRODE.

Mariamne . . .

NABAL.

O douleur ! ô regrets superflus !

HÉRODE.

Quoi ! c'en est fait ?

NABAL.

Seigneur, Mariamne n'est plus.

HÉRODE.

Elle n'est plus ? grand Dieu !

NA-

NABAL.

Je dois à sa mémoire,
A sa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce sang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, son cœur n'étoit point infidelle:
Hélas! lorsque Varus a combattu pour elle,
Votre Epouse à mes yeux détestant son secours,
Voloit pour vous défendre au péril de ses jours.

HE'RODE.

Qu'entens-je! ah malheureux! ah desespoir extrême!
Nabal, que m'as-tu dit?

NABAL.

C'est dans ce moment même,
Où son cœur se faisoit ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avoit pressé l'instant de son supplice.

HE'RODE.

O Monstre, qu'à regret épargna ma justice!
Monstre, quels châtimens sont pour toi réservez!
Que ton sang, que le mien... Ah! Nabal achevez.
Achevez mon trépas par ce récit funeste.

NABAL.

Comment pourrai-je hélas! vous apprendre le reste?

Vos

Vos Gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas, ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & ſans montrer de crainte.
La douce Majeſté ſur ſon front étoit peinte.
La modeſte innocence & l'aimable pudeur
Régnoient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur.
Son malheur ajoutoit à l'éclat de ſes charmes.
Nos Prêtres, nos Hébreux dans les cris, dans les larmes,
Conjuroient vos Soldats, levoient les mains vers eux,
Et demandoient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtez, dans ce deſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignoit vous-même.
L'on diſoit hautement qu'un Arrêt ſi cruel
Accableroit vos jours d'un remords éternel.

HÉRODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NABAL.

Aux larmes des Hébreux Mariamne ſenſible,
Conſoloit tout ce Peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échaffaut on a conduit ſes pas.
C'eſt-là qu'en ſoulevant ſes mains appeſanties
Du poids affreux des fers indignement flétries,

„ Cruel, a-t-elle dit, & malheureux Epoux!
„ Mariamne, en mourant, ne pleure que ſur vous.
„ Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices.
„ Vivez, regnez heureux ſous de meilleurs auſpices;
„ Voyez d'un œil plus doux mes Peuples & mes Fils;
„ Aimez-les: je mourrai trop contente à ce prix.
En achevant ces mots, votre Epouſe innocente
Tend au fer des Bourreaux cette tête charmante;
Dont la Terre admiroit les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras;
J'ai vu tomber . . .

HE'RODE.

Tu meurs, & je reſpire encore?
Mânes ſacrez, chere Ombre, Epouſe que j'adore;
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? Quoi! Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides!
Ma chere Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur, qui brûle encor pour toi.
Je me meurs. *Il tombe dans un fauteuil.*

NABAL.

De ſes ſens, il a perdu l'uſage;
Il ſuccombe à ſes maux.

HE'-

HÉRODE.

Quel funeste nuage!
S'est répandu soudain sur mes esprits troublez!
D'un sombre & noir chagrin mes sens sont accablez.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne?
Je ne vois point ma Sœur, je ne vois point la Reine.
Vous pleurez, vous n'osez vous approcher de moi!
Triste Jérusalem, tu fuis devant ton Roi?
Qu'ai-je donc fait? Pourquoi suis-je en horreur au monde?
Qui me délivrera de ma douleur profonde?
Par qui ce long tourment sera-t-il adouci?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amene ici.

NABAL.

Mariamne, Seigneur?

HÉRODE.

Oui: je sens que sa vûe,
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue;
Toujours devant ses yeux que j'aime & que je crains,
Mon cœur est moins troublé; mes jours sont plus serains.
Déja même à son nom mes douleurs s'affoiblissent.
Déja de mon chagrin les ombres s'éclaircissent.
Qu'elle vienne.

NABAL.

Seigneur . . .

HERODE.

Je veux la voir.

NABAL.

Hélas!

Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas!

HERODE.

Cruel! que dites-vous?

NABAL.

La douleur le tranſporte:

Il ne ſe connoît plus.

HERODE.

Quoi! Mariamne eſt morte!

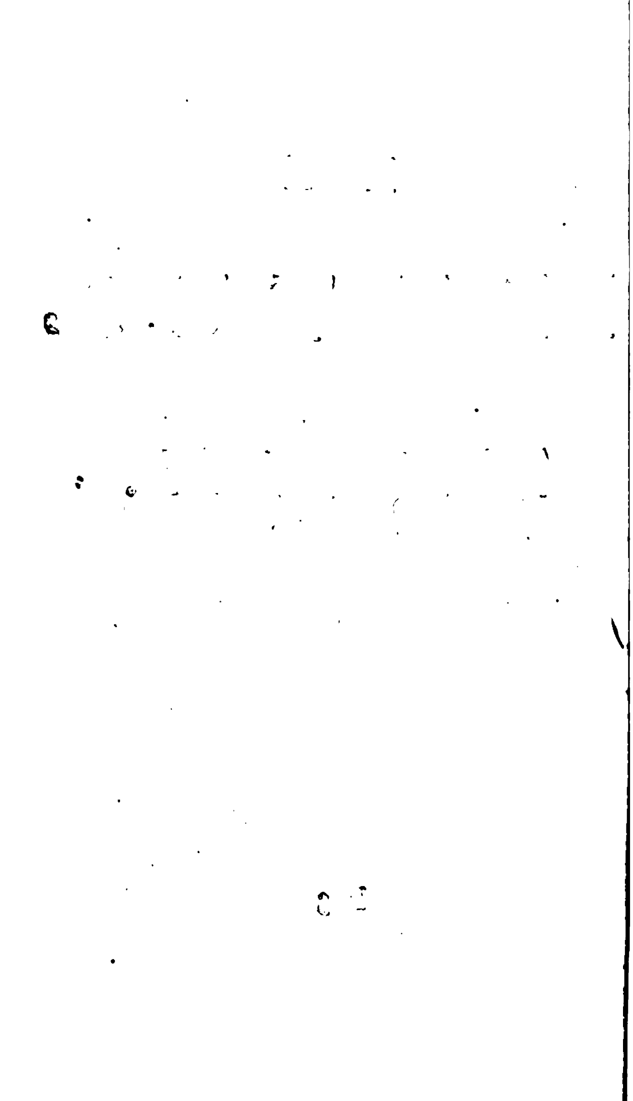
Ah funeſte Raiſon, pourquoi m'éclaires-tu!
Jour triſte, Jour affreux, pourquoi m'ès-tu rendu?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre.
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre,
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes Tours,
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Quoi Mariamne eſt morte! & j'en ſuis l'homicide!
Puniſſez, déchirez ce Monſtre parricide,
Armez-vous contre moi, Sujets qui la perdez,
Tonnez, écraſez-moi, Cieux qui la poſſédez.

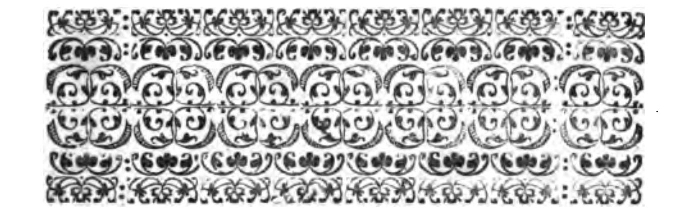
Fin du cinquième & dernier Acte.

LE

BRUTUS,

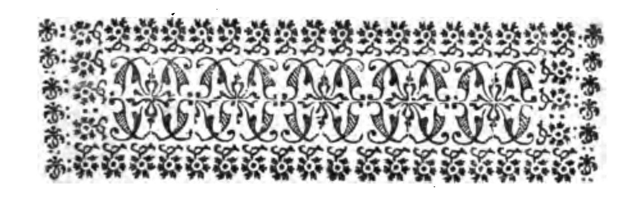
TRAGÉDIE.





AVERTISSEMENT.

CEtte Tragédie fut jouée pour la premiere fois en 1730. *C'est de toutes les Pièces de notre Auteur celle qui eut en France le moins de succez aux Représentations; elle ne fut jouée que seize fois, & c'est celle qui a été traduite en plus de Langues, & que les Nations Etrangéres aiment le mieux. Elle est ici fort différente des premieres Editions de Paris.*



DISCOURS

SUR LA

TRAGÉDIE.

A MYLORD

BOLINGBROOKE.

SI je dédie à un Anglais un Ouvrage représenté à Paris, ce n'est pas, MYLORD, qu'il n'y ait aussi dans ma Patrie des Juges très-éclairez, & d'excellens Esprits auxquels j'eusse pu rendre cet hommage. Mais vous savez que la Tragédie de Brutus est née en Angleterre : Vous vous souvenez que lorsque j'étois retiré à Wandsworth, chez mon ami M. Faukener, ce digne & vertueux Citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en Prose Anglaise le premier Acte de

P 5 cette

cette Pièce, à peu près tel qu'il est aujourd'hui en Vers Français. Je vous en parlois quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce sujet, qui de tous est peut-être le plus convenable à votre Théâtre. Vous m'encouragiez à continuer un Ouvrage susceptible de si grands sentimens.

Souffrez donc que je vous présente BRUTUS, quoiqu'écrit dans une autre Langue, *doctæ sermones utriusque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de Français aussi-bien que d'Anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma Langue cette force & cette énergie qu'inspire la noble liberté de penser; car les sentimens vigoureux de l'ame passent toujours dans le langage, & qui pense fortement, parle de même.

Je vous avoue, MYLORD, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avois passé deux années dans une étude continuelle de votre Langue, je me trouvai embarassé lorsque je voulus composer une Tragédie Française. Je m'étois presque accoutumé à penser en Anglais: je sentois que les termes de ma Langue ne venoient plus se présenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'étoit comme un Ruisseau dont la source avoit été détournée; il me fallut du tems & de la peine pour le faire couler dans son premier lit. Je compris bien alors

que

que pour réussir dans un Art, il le faut cultiver toute sa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carriere, ce fut la sévérité de notre Poësie, & l'esclavage de la rime. Je regrettois cette heureuse liberté que vous avez d'écrire vos Tragédies en vers non rimez, d'allonger, & sur-tout d'accourcir presque tous vos mots, de faire enjamber les vers les uns sur les autres, & de créer dans le besoin des termes nouveaux, qui sont toujours adoptez chez vous, lorsqu'ils sont sonores, intelligibles & nécessaires. Un Poëte Anglais, disois-je, est un homme libre qui asservit sa Langue à son génie; le Français est un esclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une pensée qu'un Anglais peut rendre en une seule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carriere vaste, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin glissant & étroit.

De la rime & de la difficulté de la Versification Françaife.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais secouer le joug de la rime, elle est essentielle à la Poësie Française. Notre Langue ne comporte point d'inversions, nos Vers ne souffrent point d'enjambement: nos syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures longues ou bréves: nos césures & un certain nombre de pieds ne

suffi-

ſuffiroient pas pour diſtinguer la Proſe d'avec la Verſification ; la rime eſt donc néceſſaire aux Vers Français.

De plus, tant de Grands Maîtres qui ont fait des vers rimez, tels que les Corneilles, les Racines, les Deſpreaux, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas ſupporter d'autre ; & je le répète encore, quiconque voudroit ſe délivrer d'un fardeau qu'a porté le Grand Corneille, ſeroit regardé avec raiſon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-foible qui ne peut pas ſe ſoutenir dans l'ancienne carriere.

Tragédies en Proſe.

On a tenté de nous donner des Tragédies en Proſe ; mais je ne crois pas que cette entrepriſe puiſſe deſormais réüſſir ; qui a le plus ne ſauroit ſe contenter du moins. On ſera toujours mal venu à dire au Public, je viens diminuer votre plaiſir. Si au milieu des Tableaux de Rubens ou de Paul Veroneſe, quelqu'un venoit placer ſes deſſeins au crayon, n'auroit-il pas tort de s'égaler à ces Peintres ? On eſt accoutumé dans les Fêtes, à des Danſes & à des Chants ; ſeroit-ce aſſez de marcher & de parler, ſous prétexte qu'on marcheroit & qu'on parleroit bien, & que cela ſeroit plus aiſé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des Vers ſur tous les Théâtres Tragiques,

giques, & de plus toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sévérité extrême de notre versification que nous devons ces excellens Ouvrages que nous avons dans notre Langue.

Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureusement dans un Vers la même pureté, la même exactitude que dans la Prose. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un Auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paroisse toujours libre, & nous ne reconnoissons pour Poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Exemples de la difficulté des Vers Français.

Voilà pourquoi il est plus aisé de faire cent vers en toute autre Langue, que quatre vers en Français. L'exemple de notre Abbé Regnier Desmarais de l'Académie Française & de cellle *de la Crusca*, en est une preuve bien évidente. Il traduisit Anacréon en Italien avec succès, & ses vers Français sont, à l'exception de deux ou trois Quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* étoit dans le même cas, & combien de nos beaux Esprits ont fait de très-beaux vers Latins, & n'ont pu être supportables en leur Langue?

Je sai combien de disputes j'ai essuyées sur notre Versification en Angleterre, & quels

quels reproches me fait souvent le savant Evêque de Rochester sur cette contrainte puérile qu'il prétend que nous nous imposons de gayeté de cœur. Mais soyez persuadé, MYLORD, que plus un Etranger connoîtra notre Langue, & plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraye d'abord. Non-seulement elle est nécessaire à notre Tragédie, mais elle embellit nos Comédies même. Un bon mot en vers en est retenu plus aisément; les portraits de la Vie humaine seront toujours plus frappans en vers qu'en prose, & qui dit *Vers* en Français, dit nécessairement des vers rimez; en un mot, nous avons des Comédies en Prose du célèbre Moliere, que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort, & qui ne sont plus jouées que de cette maniere nouvelle.

La rime plait aux Français même dans les Comédies.

Ne pouvant, MYLORD, hazarder sur le Théâtre Français des vers non rimés, tels qu'ils sont en usage en Italie & en Angleterre, j'aurois du moins voulu transporter sur notre Scène certaines beautez de la vôtre. Il est vrai, & je l'avoue, que le Théâtre Anglais est bien défectueux: J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne Tragédie; mais en récompense dans ces Pièces si monstrueuses, vous avez des Scènes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les Auteurs Tragiques de vo-

Caractère du Théâtre Anglais.

tre Nation, cette pureté, cette conduite réguliére, ces bienséances de l'action & du stile, cette élégance, & toutes ces finesses de l'Art, qui ont établi la réputation du Théâtre Français depuis le Grand Corneille. Mais vos Piéces les plus irréguliéres ont un grand mérite, c'est celui de l'action.

Nous avons en France des Tragédies estimées, qui sont plutôt des conversations qu'elles ne sont la représentation d'un événement. Un Auteur Italien m'écrivoit dans une Lettre sur les Théâtres. „ Un
„ Critico del nostro Pastor fido disse che
„ quel componimento era un riassunto di
„ bellissimi Madrigali, credo, se vivesse,
„ che direbbe delle Tragédie Francesi che
„ sono un riassunto di belle Elegie & son-
„ tuosi Epitalami.

J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raison. Notre délicatesse excessive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions exposer aux yeux. Nous craignons de hazarder sur la Scène des Spectacles nouveaux devant une Nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'est pas d'*usage*.

Défauts du Théâtre Français.

L'endroit où l'on joue la Comédie, & les abus qui s'y sont glissez, sont encore une cause de cette sécheresse qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos Piéces. Les bancs qui sont sur le Théâtre destinez aux Spec-

Spectateurs, rétrecissent la Scène, & rendent toute action presque impraticable. Ce défaut est cause que les Décorations tant recommandées par les Anciens, sont rarement convenables à la Pièce. Il empêche sur-tout que les Acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des Spectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquoient sagement, pour conserver à la fois l'unité de lieu & la vraisemblance.

Exemple du Caton Anglais.

Comment oserions-nous sur nos Théâtres faire paroître, par exemple, l'ombre de Pompée, ou le génie de Brutus, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choses les plus sérieuses que comme l'occasion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux sur la Scène, le corps de Marcus, devant Caton son pere, qui s'écrie: „ Heureux jeune homme,
„ tu ès mort pour ton pays! O mes amis,
„ laissez-moi compter ses glorieuses blessu-
„ res! Qui ne voudroit mourir ainsi pour
„ la patrie? Pourquoi n'a-t-on qu'une vie
„ à lui sacrifier! . . . . Mes amis ne pleu-
„ rez point ma perte, ne regrettez point
„ mon fils, pleurez Rome, la Maîtresse
„ du Monde n'est plus, ô liberté! ô ma
„ patrie! . . . ô vertu! &c.

Voilà ce que feu M. Addisson ne craignit point de faire représenter à Londres, voilà ce qui fut joué, traduit en Italien, dans

plus

plus d'une Ville d'Italie. Mais si nous hazardions à Paris un tel spectacle, n'entendez-vous pas déja le Parterre qui se récrie? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicatesse. L'Auteur de notre Tragédie de Manlius prit son sujet de la Pièce Anglaise de M. Otway, intitulée, *Venise sauvée*. Le sujet est tiré de l'Histoire de la conjuration du Marquis de Bedemar, écrite par l'Abbé de S. Réal; & permettez-moi de dire en passant que ce morceau d'Histoire, égal peut-être à Saluste, est fort au-dessus & de la Pièce d'Otway & de notre Manlius.

Comparaison du Manlius de M. de la Fosse, avec la Venise de M. Otway.

Premiérement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'Auteur Français à déguiser sous des noms Romains une avanture connue, que l'Anglais a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au Théâtre de Londres, qu'un Ambassadeur Espagnol s'appellât Bedemar; & que des Conjurez eussent le nom de Jaffier, de Jacques-Pierre, d'Eliot; cela seul en France eût pu faire tomber la Piè-ce.

Mais voyez qu'Otway ne craint point d'assembler tous les Conjurez. Renaud prend leurs sermens, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards inquiets & soup-

çonneux ſur Jaffier dont il ſe défie. Il leur fait à tous ce diſcours pathétique, traduit mot pour mot de l'Abbé de S. Réal.

Jamais repos ſi profond ne précéda un trouble ſi grand. Notre bonne deſtinée a aveuglé les plus clairvoyans de tous les hommes, raſſûré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſubtils : nous vivons encore, mes chers amis.... nous vivons, & notre vie ſera bien-tôt funeſte aux Tyrans de ces lieux, &c.

Qu'a fait l'Auteur Français ? Il a craint de hazarder tant de perſonnages ſur la Scène; il ſe contente de faire réciter par *Renaud* ſous le nom de *Rutile*, une foible partie de ce même diſcours qu'il vient, dit-il, de tenir aux Conjurez. Ne ſentez-vous pas par ce ſeul expoſé combien cette Scène Anglaiſe eſt au-deſſus de la Françaiſe, la Pièce d'Otway fût-elle d'ailleurs monſtrueuſe.

Avec quel plaiſir n'ai-je point vu à Londres votre Tragédie du Jules Céſar, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre Nation? Je ne prétens pas aſſûrément approuver les irrégularitez barbares dont elle eſt remplie. Il eſt ſeulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un Ouvrage compoſé dans un Siècle d'ignorance, par un homme qui même ne ſavoit pas le Latin, & qui n'eut de Maître que ſon génie; mais au milieu de tant de

Examen du Jules Céſar de Shakeſpear.

fautes

fautes grossiéres, avec quel ravissement je voyois Brutus tenant encore un poignard teint du sang de César, assembler le Peuple Romain, & lui parler ainsi du haut de la Tribune aux Harangues.

Romains, Compatriotes, Amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, qu'il sache que Brutus ne l'étoit pas moins: Oui, je l'aimois, Romains, & si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimois Rome davantage. Voudriez-vous voir César vivant, & mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort? César étoit mon ami, je le pleure; il étoit heureux, j'applaudis à ses triomphes; il étoit vaillant, je l'honore; mais il étoit ambitieux, je l'ai tué.

Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regretter la servitude? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se montre; c'est lui que j'ai offensé: Y a-t-il quelqu'un assez infâme pour oublier qu'il est Romain? Qu'il parle, c'est lui seul qui est mon ennemi.

CHOEUR DES ROMAINS.

Personne, Non, Brutus, personne.

BRUTUS.

Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le corps du Dictateur qu'on vous apporte; les der-

niers devoirs lui seront rendus par Antoine, par cet Antoine, qui n'ayant point eu de part au châtiment de César, en retirera le même avantage que moi & que chacun de vous, le bonheur inestimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire: J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le salut de Rome; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHOEUR.

Vivez, Brutus, vivez à jamais.

Après cette Scène, Antoine vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui Brutus avoit inspiré sa rigueur & sa barbarie. Antoine par un discours artificieux ramene insensiblement ces esprits superbes, & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de César, & se servant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance.

Peut-être les Français ne souffriroient pas que l'on fît paroître sur leur Théâtre un Chœur composé d'Artisans & de Plébeïens Romains: que le corps sanglant de César y fût exposé aux yeux du Peuple, & qu'on excitât ce Peuple à la vengeance du haut de la Tribune aux Harangues; c'est à la Coutume, qui est la Reine de ce Monde, à changer le goût des Nations, & à tour-

à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Spectacles horribles chez les Grecs.

Les Grecs ont hazardé des Spectacles non moins révoltans pour nous. Hippolite briſé par ſa chûte, vient compter ſes bleſſures & pouſſer des cris douloureux. Philoctète tombe dans ſes accès de ſouffrance, un ſang noir coule de ſa playe. Oedipe couvert du ſang qui dégoute encore des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des Dieux & des hommes. On entend les cris de Clitemneſtre que ſon propre fils égorge; & Electre crie ſur le Théâtre: *Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre pere.* Promethée eſt attaché ſur un Rocher avec des cloux qu'on lui enfonce dans l'eſtomac & dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre ſanglante de Clitemneſtre par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de Tragédies Grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.



Je ſai bien que les Tragiques Grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux Anglais, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'Art étoit dans ſon enfance à Athènes du tems d'Æſchyle, comme à Londres du tems de Shakeſpear; mais parmi les grandes fautes des Poëtes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de ſinguliéres

 beau-

beautez ; & ſi quelques Français qui ne connoiſſent les Tragédies & les mœurs étrangéres que par des Traductions & ſur des ouï dire, les condamnent ſans aucune reſtriction, ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles, qui aſſûreroient qu'une Roſe ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteroient les épines à tâtons.

Mais ſi les Grecs & vous, vous paſſez les bornes de la bienſéance, & ſi ſur-tout les Anglais ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles ; nous autres Français auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer que la Scène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans Shakeſpear, & dans ſes ſucceſſeurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que ſes défauts ; mais j'oſe croire qu'il y a des ſituations qui ne paroiſſent encore que dégoûtantes & horribles aux Français, & qui bien ménagées, repréſentées avec art, & ſur-tout adoucies par le charme des beaux vers, pourroient nous faire une ſorte de plaiſir, dont nous ne nous doutons pas.

Il n'eſt point de Serpent ni de Monſtre odieux,
Qui par l'Art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Du

Du moins que l'on me dise pourquoi il est permis à nos Héros & à nos Héroïnes de Théâtre de se tuer, & qu'il leur est défendu de tuer personne ? La Scène est-elle moins ensanglantée par la mort d'Atalide qui se poignarde pour son Amant, qu'elle ne le seroit par le meurtre de César ? Et si le spectacle du fils de Caton qui paroît mort aux yeux de son pere, est l'occasion d'un discours admirable de ce vieux Romain, si ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui sont les plus grands partisans de la bienséance Française, si les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoutumeroient-ils pas ? La Nature n'est-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces loix de ne point ensanglanter la Scène, de ne point faire parler plus de trois Interlocuteurs, &c. sont des loix qui, ce me semble, pourroient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs ; ils n'en est pas des règles de la bienséance toujours un peu arbitraire, comme des règles fondamentales du Théâtre qui sont les trois unitez. Il y auroit de la foiblesse & de la stérilité à étendre une action au-delà de l'espace du tems & du lieu convenables. Demandez à quiconque aura inséré dans une Pièce trop d'événemens, la raison de cette faute : s'il est de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas

Bienséances & unitez.

eu assez de génie pour remplir sa Pièce d'un seul fait ; & s'il prend deux jours & deux Villes pour son action, croyez que c'est parce qu'il n'auroit pas eu l'adresse de la resserrer dans l'espace de trois heures, & dans l'enceinte d'un Palais, comme l'éxige la vraisemblance.

Il en est tout autrement de celui qui hazarderoit un spectacle horrible sur le Théâtre ; il ne choqueroit point la vraisemblance, & cette hardiesse loin de supposer de la foiblesse dans l'Auteur, demanderoit au contraire un grand génie, pour mettre par ses vers de la véritable grandeur dans une action qui, sans un stile sublime, ne seroit qu'atroce & dégoûtante.

Cinquiéme Acte de Rodogune.

Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre Grand Corneille dans sa Rodogune. Il fait paroître une mere qui en présence de sa Cour & d'un Ambassadeur, veut empoisonner son fils & sa belle-fille après avoir tué son autre fils de sa propre main ; elle leur présente la coupe empoisonnée, & sur leur refus & leurs soupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poison qu'elle leur destinoit.

Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodiguez, & il n'appartient pas à tout le monde d'oser les frapper. Ces nouveautez demandent une grande circonspection, & une exécution de Maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que Shakespear,

par exemple, a été le ſeul parmi eux qui ait pu faire évoquer & parler des ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move but he.

Plus une action théâtrale eſt majeſtueuſe ou effrayante, plus elle deviendroit inſipide, ſi elle étoit ſouvent répetée; à peu près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparoître ſouvent dans les Hiſtoires.

Pompe & dignité du ſpectacle dans la Tragédie.

La ſeule Pièce où M. Racine ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon Chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant ſur un Trône, ſa Nourrice & des Prêtres qui l'environnent; une Reine qui commande à ſes Soldats de le maſſacrer, des Lévites armez qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt pathétique; mais ſi le ſtile ne l'étoit pas auſſi, elle n'étoit que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes; autrement on ne ſeroit qu'un Décorateur, & non un Poëte Tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la Tragédie de Monteſume à Paris, la Scène ouvroit par un ſpectacle nouveau; c'étoit un Palais d'un goût magnifique & barbare; Monteſume

paroissoit avec un habit singulier ; des Esclaves armez de fléches étoient dans le fond ; autour de lui étoient huit Grands de sa Cour, prosternez le visage contre terre ; Montesume commençoit la Pièce en leur disant :

Levez-vous, votre Roi vous permet aujourd'hui
Et de l'envisager, & de parler à lui.

Ce spectacle charma, mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette Tragédie.

Pour moi j'avoue que ce n'a pas été sans quelque crainte que j'ai introduit sur la Scène Française le Sénat de Rome en robbes rouges, allant aux Opinions. Je me souvenois que lorsque j'introduisis autrefois dans Oedipe un Chœur de Thébains qui disoit :

O Mort, nous implorons ton funeste secours.
O Mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours.

Le Parterre au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvoit être en cet endroit, ne sentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'Acteurs peu accoutumez, & il fit un éclat de rire. C'est ce qui m'a empêché dans Brutus de faire parler les Sénateurs, quand Titus est accusé

accusé devant eux, & d'augmenter la terreur de la situation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces Peres de Rome, qui sans doute devroient marquer leur surprise autrement que par un jeu muet qui même n'a pas été exécuté.

Au reste, MYLORD, s'il y a quelques endroits passables dans cet Ouvrage, il faut que j'avoue que j'en ai l'obligation à des Amis qui pensent comme vous. Ils m'encourageoient à tempérer l'austérité de Brutus par l'amour paternel, afin qu'on admirât & qu'on plaignît l'effort qu'il se fait en condamnant son fils. Ils m'exhortoient à donner à la jeune Tullie un caractère de tendresse & d'innocence, parce que si j'en avois fait une Héroïne altiére, qui n'eût parlé à Titus que comme à un Sujet qui devoit servir son Prince; alors Titus auroit été avili, & l'Ambassadeur eût été inutile. Ils vouloient que Titus fût un jeune homme furieux dans ses passions, aimant Rome & son Pere, adorant Tullie, se faisant un devoir d'être fidèle au Sénat même dont il se plaignoit, & emporté loin de son devoir par une passion dont il avoit cru être le maître.

Conseils d'un excellent Critique.

En effet, si Titus avoit été de l'avis de sa Maîtresse, & s'étoit dit à lui-même de bonnes raisons en faveur des Rois, Brutus alors n'eût été regardé que comme un Chef de Rebelles, Titus n'auroit plus eu de remords,

mords, ſon Pere n'eût plus excité la pitié.

Gardez, me diſoient-ils, que les deux enfans de Brutus paroiſſent ſur la Scène; vous ſavez que l'intérêt eſt perdu quand il ſe partage; mais ſur-tout que votre Pièce ſoit ſimple; imitez cette beauté des Grecs, croyez que la multiplicité des événemens & des intérêts compliqués, n'eſt que la reſſource des génies ſtériles, qui ne ſavent pas tirer d'une ſeule paſſion de quoi faire cinq Actes. Tâchez de travailler chaque Scène comme ſi c'étoit la ſeule que vous euſſiez à écrire. Ce ſont les beautez de détail qui ſoutiennent les Ouvrages en vers, & qui les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la maniere ſinguliére de dire des choſes communes, c'eſt cet Art d'embellir par la diction ce que penſent, & ce que ſentent tous les hommes, qui fait les Grands Poëtes. Il n'y a ni ſentimens recherchez, ni avanture Romaneſque dans le quatrième Livre de Virgile; il eſt tout naturel, & c'eſt l'effort de l'eſprit humain. M. Racine n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux dites. Corneille n'eſt véritablement Grand, que quand il s'exprime auſſi-bien qu'il penſe. Souvenez-vous de ce précepte de M. Deſpreaux,

Et

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De son Ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'Ouvrages Dramatiques, que l'Art d'un Acteur, & la figure & la voix d'une Actrice ont fait valoir sur nos Théâtres. Combien de Pièces mal écrites ont eu plus de représentations que Cinna & Britannicus; mais on n'a jamais retenu deux vers de ces foibles Poëmes, au lieu qu'on sait Britannicus & Cinna par cœur. En vain le Regulus de Pradon a fait verser des larmes par quelques situations touchantes, l'Ouvrage & tous ceux qui lui ressemblent sont méprisez, tandis que leurs Auteurs s'applaudissent dans leurs Préfaces.

De l'amour.

Il me semble, MYLORD, que vous m'allez demander comment des Critiques si judicieux ont pu me permettre de parler d'amour dans une Tragédie dont le titre est JUNIUS BRUTUS, & de mêler cette passion avec l'austère vertu du Sénat Romain, & la politique d'un Ambassadeur?

On reproche à notre Nation d'avoir amolli le Théâtre par trop de tendresse, & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un siècle; car vous avez toujours un peu pris nos modes &

nos

nos vices. Mais me permettrez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matiere?

Vouloir de l'amour dans toutes les Tragédies me paroît un goût efféminé ; l'en proſcrire toujours eſt une mauvaiſe humeur bien déraiſonnable.

Le Théâtre ſoit Tragique, ſoit Comique, eſt la peinture vivante des paſſions humaines ; l'ambition d'un Prince eſt repréſentée dans la Tragédie ; la Comédie tourne en ridicule la vanité d'un Bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une Citoyenne ; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de Phèdre ; de même l'amour vous amuſe dans un Roman, & il vous tranſporte dans la Didon de Virgile.

L'amour dans une Tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel, que dans l'Enéïde ; il n'eſt à reprendre que quand il eſt amené mal à propos, ou traité ſans art.

Les Grecs ont rarement hazardé cette paſſion ſur le Théâtre d'Athènes. Premiérement, parce que leurs Tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des Spectateurs étoit plié à ce genre de ſpectacles ; ſecondement, parce que les femmes menoient une vie infiniment plus retirée que les nôtres, & qu'ainſi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſa-

tions,

tions, les Poëtes en étoient moins invitez à traiter cette passion, qui de toutes est la plus difficile à représenter, par les ménagemens infinis qu'elle demande.

Une troisième raison qui me paroît assez forte, c'est que l'on n'avoit point de Comédiennes; les rolles de femmes étoient jouez par des hommes masquez. Il semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'est tout le contraire à Londres & à Paris, & il faut avouer que les Auteurs n'auroient guères entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avoient jamais fait parler les Oldfields, ou les Duclos & les Lecouvreur; que d'ambition & de politique!

Le mal est que l'amour n'est souvent chez nos Héros de Théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénére quelquefois en débauche.

Dans notre Alcibiade, Piéce très-suivie, mais foiblement écrite, & ainsi peu estimée, on a admiré long-tems ces mauvais vers que récitoit d'un ton séduisant l'Esopus du dernier siècle.

Ah! lorsque pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits

Que

Que mes ſoins de ſon cœur ont pu troubler la paix,
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle
La mienne a pris encore une force nouvelle;
Dans ces momens ſi doux j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Veniſe ſauvée, le vieux Renaud veut violer la femme de Jaffier, & elle s'en plaint en termes aſſez indécens, jusqu'à dire qu'il eſt venu à elle *un button'd.*, déboutonné.

Pour que l'amour ſoit digne du Théâtre Tragique, il faut qu'il ſoit le nœud néceſſaire de la Pièce, & non qu'il ſoit amené par force pour remplir le vuide de vos Tragédies & des nôtres qui ſont toutes trop longues; il faut que ce ſoit une paſſion véritablement Tragique, regardée comme une foibleſſe, & combattue par des remords: Il faut ou que l'amour conduiſe aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il eſt dangereux, ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'elle n'eſt pas invincible; ſans cela ce n'eſt plus qu'un amour d'Eglogue ou de Comédie.

C'eſt à vous, MYLORD, à décider ſi j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos Amis daignent ſurtout ne point juger du génie & du goût de

de notre Nation par ce Diſcours, & par cette Tragédie que je vous envoye. Je ſuis peut-être un de ceux qui cultivent les Lettres en France avec moins de ſuccès; & ſi les ſentimens que je ſoumets ici à votre cenſure, ſont deſapprouvez, c'eſt à moi ſeul qu'en appartient le blâme.





ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS, } Consuls.
VALERIUS PUBLICOLA, }

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALCINE, Confidente de Tullie.

ARONS, Ambaſſadeur de Porſenna.

MESSALA, Ami de Titus.

PROCULUS, Tribun Militaire.

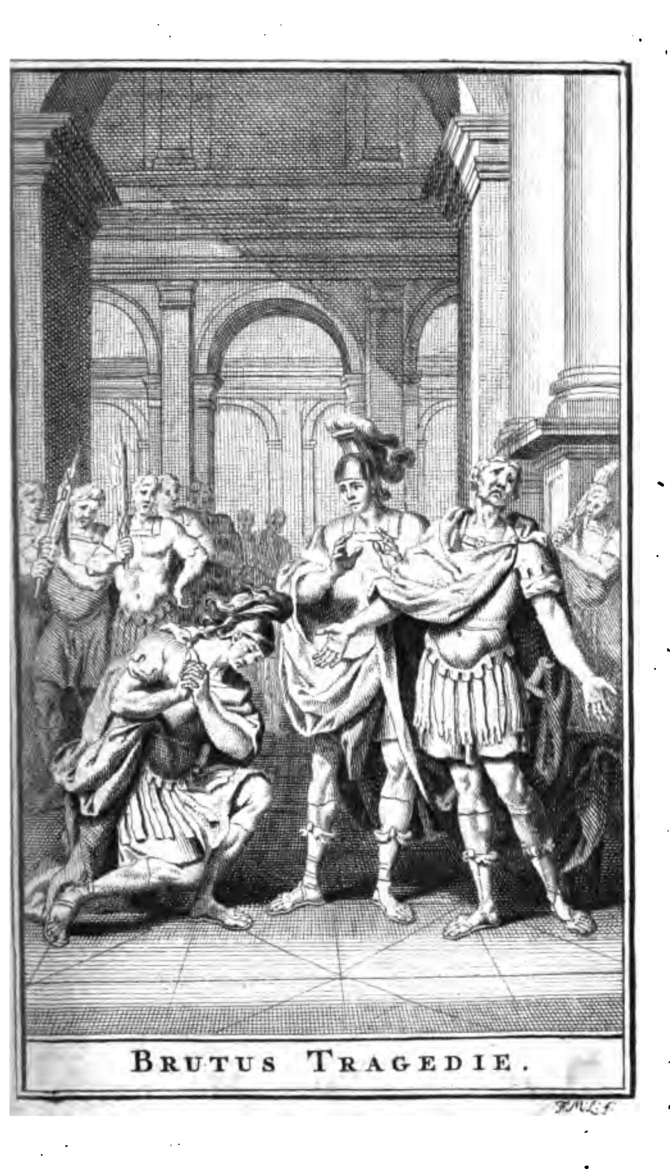
ALBIN, Confident d'Arons.

SE'NATEURS.

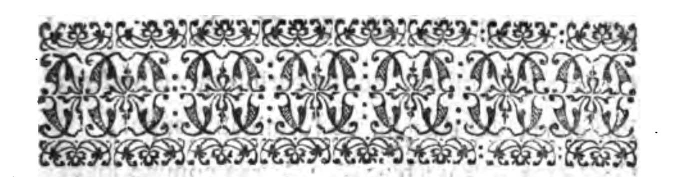
LICTEURS.

La Scène eſt à Rome.

BRU-



BRUTUS TRAGEDIE.



BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

Le Théâtre représente une partie de la Maison des Consuls sur le Mont Tarpeïen ; le Temple du Capitole se voit dans le fond. Les Sénateurs sont assemblés entre le Temple & la Maison, devant l'Autel de Mars. Brutus & Valerius Publicola, Consuls, président à cette Assemblée ; les Sénateurs sont rangés en demi cercle. Des Licteurs avec leurs faisceaux sont debout derriere les Sénateurs.

BRUTUS.

DEstructeurs des Tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos Vertus, & nos Loix ;
Enfin notre Ennemi commence à nous connaître.

Ce ſuperbe Toſcan, qui ne parloit qu'en Maître,
Porſenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce Tyran, Protecteur d'un Tyran comme lui,
Qui couvre, de ſon camp, les rivages du Tibre;
Reſpecte le Sénat, & craint un Peuple libre.
Aujourd'hui devant vous, abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un Ambaſſadeur;
Arons qu'il nous député, en ce moment s'avance;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience;
Il attend dans ce Temple: & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre;
Il le faut à ſon Roi renvoyer, ſans l'entendre;
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes Ennemis, que quand ils ſont vaincus.
Votre Fils, il eſt vrai, vangeur de ſa Patrie,
A deux fois repouſſé le Tyran d'Etrurie;
Je ſai tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſai qu'à votre exemple il ſauva les Romains;
Mais ce n'eſt point aſſez. Rome, aſſiégée encore,
Voit dans les Champs voiſins ces Tyrans qu'elle abhorre.

Que

Que Tarquin satisfasse aux ordres du Sénat,
Exilé par nos Loix, qu'il sorte de l'Etat,
De son coupable aspect qu'il purge nos Frontiéres:
Et nous pourrons ensuite écouter ses priéres.
Ce nom d'Ambassadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'Ambassadeur d'un Roi m'est toujours redoutable,
Ce n'est qu'un ennemi, sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil, ou de dextérité,
Insulter ou trahir, avec impunité.
Rome! n'écoute point leur séduisant langage;
Tout art t'est étranger, combattre est ton partage;
Confonds tes ennemis, de ta gloire irrités;
Tombe, ou puni les Rois; ce sont-là tes Traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chére,
Mais, plein du même esprit, mon sentiment différe;
Je vois cette Ambassade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux Citoyens Romains;
Accoutumons des Rois la fierté despotique,

A traiter en égale avec la République,
Attendant que du Ciel rempliſſant les Decrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en Sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les reſſorts de ſa grandeur naiſſante.
Epier ſon génie, obſerver ſon pouvoir;
Romains, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connoîtra qui nous ſommes;
Et l'eſclave d'un Roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loiſir il porte ſes regards;
Il la verra dans vous, vous êtes ſes remparts.
Qu'il révére en ces lieux le Dieu qui nous raſſemble,
Qu'il paroiſſe au Sénat, qu'il l'écoute, & qu'il tremble.

Les Sénateurs ſe levent, & s'approchent un moment, pour donner leurs voix.

VALERIUS PUBLICOLA.

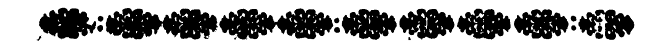
Je vois tout le Sénat paſſer à votre avis.
Rome & vous, l'ordonnez. A regret j'y ſouſcris;
Licteurs, qu'on l'introduiſe; & puiſſe ſa préſence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenſe.

A Brutus.

C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts

C'eſt

C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers :
De notre liberté ſoutenez la querelle ;
Brutus en eſt le pere, & doît parler pour elle.



SCÈNE II.

LE SÉNAT, ARONS, ALBIN, SUITE.

Arons entre par le côté du Théâtre, précédé de deux Licteurs, & d'Albin ſon Confident, il paſſe devant les Conſuls & le Sénat, qu'il ſalue, & il va s'aſſeoir ſur un ſiège préparé pour lui ſur le devant du Théâtre.

ARONS.

Conſuls, & vous Sénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce Conſeil ſacré de ſages Ennemis!
De voir tous ces Héros, dont l'équité ſévère
N'eut juſques aujourd'hui qu'un réproche à ſe faire ;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus,
D'écouter Rome enfin, par la voix de Brutus ;
Loin des cris de ce Peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & ſépare,
Aveugle dans ſa haine, aveugle en ſon amour,

 Qui

Qui menace & qui craint, regne & ſert en un jour;
Dont l'audace..............

BRUTUS.

Arrêtez, ſachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de reſpect les Citoyens de Rome;
La gloire du Sénat eſt de repréſenter
Ce Peuple vertueux, que l'on oſe inſulter.
Quittez l'art avec nous, quittez la flatterie;
Ce poiſon qu'on prépare à la Cour d'Etrurie,
N'eſt point encor connu dans le Sénat Romain.
Pourſuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un diſcours ſi hautain,
Que touché des malheurs où cet Etat s'expoſe,
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret, ſa valeur & ſon zèle
N'aſſûrer aux Romains qu'une chûte plus belle;
Sa victoire affoiblit vos remparts déſolés.
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah! ne refuſez plus une paix néceſſaire.

Si

Si du Peuple Romain le Sénat eſt le pere,
Porſenna l'eſt des Rois que vous perſécutez.

Mais vous, du nom Romain vangeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprêtes,
Vous qui jugez les Rois, regardez où vous êtes;
Voici ce Capitole, & ces mêmes Autels,
Où jadis, atteſtant tous les Dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre Roi, jurer d'être fidèle,
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?
Qui du front de Tarquin ravit le Diadême?
Qui peut de vos ſermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime à rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus;
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéïſſance, & non point d'eſclavage.
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vu dans ces lieux

Le Sénat à ses pieds, faisant pour lui des voeux;
Songez qu'en ce lieu même, à cet Autel auguste,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juste,
De son Peuple & de lui tel étoit le lien;
Il nous rend nos sermens, lorsqu'il trahit le sien,
Et dès qu'aux Loix de Rome il ose être infidèle.
Rome n'est plus sujette, & lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse:
Quel homme est sans erreur? & quel Roi sans foiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous nez tous ses Sujets, vous faits pour obéïr!
Un fils ne s'arme point contre un coupable pere;
Il détourne les yeux, le plaint, & le révére.
Les droits des Souverains, sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs enfans, leurs Juges sont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en sa colére,
N'allez pas mériter un present plus sévère,
Trahir toutes les Loix, en voulant les vanger,
Et renverser l'Etat, au lieu de le changer.

Instruit

Instruit par le malheur (ce grand Maître de l'homme)
Tarquin sera plus juste, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir par un accord heureux,
Des Peuples & des Rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique,
Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'est plus tems; chaque Etat a ses Loix,
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix;
Esclaves de leurs Rois, & même de leurs Prêtres,
Les Toscans semblent nez pour servir sous des Maîtres;
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudroient que l'Univers fût esclave comme eux.
La Gréce entiére est libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses Souverains, mais jamais absolus.
Son premier Citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême;
Numa, qui fit nos Loix, y fut soumis lui-même;
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix:
Chez les Toscans, chez vous, elle a choisi ses Rois;

Ils

Ils nous ont apporté du fond de l'Etrurie
Les vices de leur Cour, avec la tyrannie.

Il se leve;

Pardonnez-nous, grands Dieux! si le Peuple Romain
A tardé si long-tems à condamner Tarquin.
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtriéres,
De notre obéïssance a rompu les barriéres.
Sous un Sceptre de fer tout ce Peuple abattu,
A force de malheurs a repris sa vertu;
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public est né de l'excès de ses crimes;
Et nous donnons l'éxemple à ces mêmes Toscans,
S'ils pouvoient, à leur tour, être las des Tyrans.

Les Consuls descendent vers l'Autel, & le Sénat se leve.

O Mars! Dieu des Héros, de Rome, & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!
Sur ton Autel sacré, Mars, reçoi nos sermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans!
Si dans le sein de Rome il se trouvoit un traître,
Qui regrettât les Rois, & qui voulût un Maître,

Que

Que le perfide meure au milieu des tourments:
Que ſa çendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des Tyrans, que Rome entiére abhorre.

ARONS,

avançant vers l'Autel.

Et moi, ſur cet Autel qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du Roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vangeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats;
La Fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime, à Rome conſacrée?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon pere, & tous les Souverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes,
Que des Tarquins dans Rome épuiſoient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnez?

Eſt-ce

Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers* ARONS.

Vous connoiſſez bien mal, & Rome, & ſon génie.
Ces Peres des Romains, vangeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre, & dans la pauvreté.
Au-deſſus des tréſors, que ſans peine ils vous cédent;
Leur gloire eſt de dompter les Rois qui les poſſédent.
Prenez cet Or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux Sang d'un Tyran odieux,
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa Famille,
Le Sénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flatteurs,
Qui des enfans des Rois empoiſonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la molleſſe,
Dont la Cour des Tarquins enyvra ſa jeuneſſe.
Mais je ſai ce qu'on doit de bontez & d'honneur,
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſur-tout au malheur.
Dès ce jour en ſon camp que Tarquin la revoye,
Mon cœur même en conçoit une ſecrette joye.
Qu'aux Tyrans deſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haine de Rome, & le courroux des Dieux.

Pour

Pour emporter au camp l'Or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour: ce tems doit vous suffire;
Ma maison cependant est votre sûreté,
Jouïssez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna reportez ma réponse.
Reportez-lui la guerre: & dites à Tarquin
Ce que vous avez vu, dans le Sénat Romain.

Aux Sénateurs.

Et nous du Capitole, allons orner le faîte
Des lauriers, dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces Drapeaux, & ces dards tout sanglans,
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang digne de vous, vous servir d'âge en âge.
Dieux, protegez ainsi contre nos Ennemis
Le Consulat du Pere, & les armes du Fils!

SCENE III.

ARONS, ALBIN,

Qui sont supposez être entrés de la Sale d'Audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.

ARONS.

As tu bien remarqué cet orgueil inflèxible,
Cet esprit d'un Sénat, qui se croit invincible?
Il le seroit, Albin, si Rome avoit le tems
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans;
Croi-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la Cour & l'esclavage
Amollissoit leurs mœurs, énervoit leur courage;
Leurs Rois trop occupés à dompter leurs Sujets,
De nos heureux Toscans, ne troubloient point la paix.
Mais si ce fier Sénat réveille leur génie,

Si

Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces Lions, que leur Maître avoit rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage, & s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde,
Des maux de l'Italie, & des troubles du Monde:
Affranchiſſons la Terre, & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinoient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il? pourrai-je ici l'entendre?
Oſera-t-il . . . . .

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre:
A toute heure il y vient. Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler? puis-je compter ſur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire,
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire.
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur,
Ou l'amour du païs excitoit ſa valeur;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même;
Impénétrable, & calme, en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin, régnant, me reçut dans ces lieux.
Et ſes Lettres depuis, ... mais je le vois paraître.

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

GE'néreux Meſſala, l'appui de votre Maître,
Eh bien, l'Or de Tarquin, les preſens de mon Roi
Des Sénateurs Romains, n'ont pu tenter la foi!
Les plaiſirs d'une Cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis, n'ont pu porter d'atteinte!
Ces fiers Patriciens, ſont-ils autant de Dieux
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſion, ſans interêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité, que rien ne peut gagner,

N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du Diadême;
Ils ont briſé le joug, pour l'impoſer eux-même:
De notre liberté ces illuſtres vangeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs:
Sous les noms ſéduiſants, de Patrons, & de Peres,
Ils affectent des Rois les démarches altiéres;
Rome a changé de fers, & ſous le joug des Grands,
Pour un Roi qu'elle avoit, a trouvé cent Tyrans.

ARONS.

Parmi vos Citoyens, en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

Peu ſentent leur état, leurs eſprits égarés,
De ce grand changement ſont encore enyvrés;
Le plus vil Citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les Rois, penſe être Roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis,
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis,
Qui dédaignant l'erreur des Peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles,

Des mortels éprouvés, dont la tête & le bras
Sont faits pour ébranler, ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'efpére?
Serviront-ils leur Prince?

MESSALA.

Ils font prêts à tout faire:
Tout leur fang eft à vous; mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles Sujets ils fervent des ingrats.
Ils ne fe piquent point, du devoir fanatique,
De fervir de victime au pouvoir defpotique,
Ni du zèle infenfé de courir au trépas,
Pour vanger un Tyran qui ne les connoît pas.
Tarquin promet beaucoup; mais devenu leur Maître
Il les oublîra tous, ou les craindra peut-être.
Je connois trop les Grands: dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bien-tôt ennemis.
Nous fommes de leur gloire un inftrument fervile,
Rejetté par dédain, dès qu'il eft inutile,
Et brifé fans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter fur eux;
Ils demandent un Chef, digne de leur courage,

Dont

Dont le nom ſeul impoſe à ce Peuple volage.
Un Chef aſſez puiſſant, pour obliger le Roi,
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foi;
Ou ſi de nos deſſeins la trame eſt découverte,
Un Chef aſſez hardi pour vanger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus....

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus;
Cependant......

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices,
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices?
Lui ſeul a ſauvé Rome: & toute ſa valeur
En vain du Conſulat lui mérita l'honneur;
Je ſai qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſai qu'il murmure:
Son cœur altier & prompt eſt plein de cette injure;
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,

Et de son fier courroux la fougue impétueuse ;
Dans le Champ de la Gloire il ne fait que d'entrer;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer ;
La bouillante jeunesse est facile à séduire ;
Mais que de Préjugez nous aurions à détruire !
Rome, un Consul, un pere, & la haine des Rois,
Et l'horreur de la honte, & sur-tout ses exploits.
Connoissez donc Titus, voyez toute son ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poison qui l'enflâme;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimeroit?

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce secret de son cœur,
Il en rougit lui-même: & cette ame infléxible
N'ose avouer qu'elle aime, & craint d'être sensible;
Parmi les passions dont il est agité,
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS.

C'est donc des sentimens & du cœur d'un seul homme
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome!

A Albin.

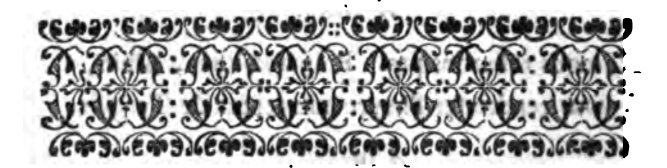
Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Meſſala.

Entrons chez la Princeſſe: un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque ſcience:
Je lirai dans ſon ame; & peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége, où j'attends les Romains.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

Le Théâtre représente, ou est supposé représenter un Appartement du Palais des Consuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NOn, c'est trop offenser ma sensible amitié;
Qui peut de son secret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'offense & me soupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand Secret de Rome,
Ces plaintes d'un Héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu devorer ſi long-tems
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition, qui domine en votre ame,
Eteignoit-elle en vous de ſi chers ſentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïſſez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec tranſport: je hais avec furie:
Je ſuis extrême en tout, je l'avoue; & mon cœur
Voudroit en tout ſe vaincre, & connoît ſon erreur.

MESSALA.

Et pourquoi de vos mains déchirant vos bleſſures,
Déguiſer votre amour & non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu Meſſala? j'ai, malgré mon couroux,
Prodigué tout mon ſang pour ce Sénat jaloux.
Tu le ſais, ton courage eut part à ma victoire:
Je ſentois du plaiſir à parler de ma gloire;
Mon cœur, énorgueilli des ſuccès de mon bras,
Trouvoit de la grandeur à vanger des ingrats.
On confie aiſément des malheurs qu'on ſurmonte;
Mais qu'il eſt acablant de parler de ſa honte!

MESSALA.

Quelle eſt donc cette honte, & ce grand repentir?
Et de quels ſentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Eh bien! l'ambition, l'amour & ſes fureurs,
Sont-ce des paſſions indignes des grands cœurs?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;

De

De ce Conſeil de Rois l'orgueil inſupportable
Mépriſe ma jeuneſſe, & me diſpute un rang,
Brigué par ma valeur & payé par mon ſang.
Au milieu du dépit, dont mon ame eſt ſaiſie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enleve Tullie.
On te l'enleve, helas! trop aveugle courroux,
Tu n'oſois y prétendre, & ton cœur eſt jaloux.
Je l'avouerai, ce feu, que j'avois ſu contraindre,
S'irrite en s'échappant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en étoit fait: elle partoit: mon cœur
De ſa funeſte flamme alloit être vainqueur:
Je devenois Romain, je ſortois d'eſclavage;
Le Ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Quoi! le fils de Brutus, un Soldat, un Romain,
Aime, idolâtre ici la fille de Tarquin!
Coupable envers Tullie, envers Rome & moi-même,
Ce Sénat que je hai, ce fier objet que j'aime,
Le dépit, la vangeance, & la honte & l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler? mais avec confiance.

TITUS.

Toujours de tes Conseils, j'ai chéri la prudence.
Eh bien! fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour, & vos ressentimens;
Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce Sénat de Tyrans, dont l'orgueil nous maîtrise?
Non, s'il vous faut rougir, rougissez, en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen sans pouvoir, Amant sans espérance,
Je vous verrois languir, victime de l'Etat,
Oublié de Tullie & bravé du Sénat!
Ah! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre,
Auroit pu gagner l'une, & se vanger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon esprit éperdu?
Moi, j'aurois pu fléchir sa haine ou sa vertu!
Helas! ne vois-tu pas les fatales barriéres,
Qu'élevent entre nous nos devoirs & nos peres?
Sa haine desormais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MES.

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point; Le Ciel lui rend justice,
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah! ce Ciel plus propice
Lui destinoit peut-être un Empire plus doux.
Et sans ce fier Sénat, sans la guerre, sans vous...
Pardonnez: vous savez quel est son héritage:
Son frere ne vit plus; Rome étoit son partage.
Je m'emporte, Seigneur; mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr;
Si mon sang . . .

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, croi-moi, l'Homme est libre, au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques momens égaré ma Raison;
Mais le cœur d'un Soldat sait dompter la mollesse,
Et l'amour n'est puissant que par notre foiblesse.

MES-

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'Ambaſſadeur;
Cet honneur qu'il vous rend. . .

TITUS.

Ah! quel funeſte honneur!
Que me veut-il? c'eſt lui qui m'enleve Tullie;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCE-

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

APrès avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pû pour sauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juste hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui vange Rome, & soutient son païs
Au bord du précipice, où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguste,
Et d'un autre Adversaire, & d'un Parti plus juste!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne salaire auroit été payé!
Il est, il est des Rois, j'ose ici vous le dire,
Qui mettroient en vos mains le sort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome éprise, & le Sénat jaloux.
Je vous plains de servir sous ce Maître farouche,

Que

Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche,
Qui, né pour obéïr, se fait un lâche honneur
D'appesantir sa main sur son Libérateur;
Lui, qui, s'il n'usurpoit les droits de la Couronne,
Devroit prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos soins, Seigneur, & mes soupçons
De vos bontés pour moi respectent les raisons.
Je n'examine point si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscrétions qui suivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise.
Ce cœur est tout ouvert, & n'a rien qu'il déguise.
Outragé du Sénat, j'ai droit de le haïr:
Je le hai; mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle:
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis,
Et nous ne connoissons que vous pour ennemis.

Voilà

Voilà ce que je suis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuste pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une Cour, & le Sceptre d'un Maître.
Je suis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les Rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainsi qu'à vous la liberté m'est chère:
Quoique né sous un Roi, j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, & n'en jouissez pas.
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique,
Que l'esprit d'un Etat qui passe en République?
Vos Loix sont vos Tyrans: leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur:
Le Sénat vous opprime, & le Peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le Citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.

Trop d'éclat l'éfarouche, il voit d'un œil févère
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire;
Et d'un banniffement le Decret odieux
Devient le prix du fang qu'on a verfé pour eux.

Je fai bien que la Cour, Seigneur, a fes naufrages;
Mais fes jours font plus beaux, fon Ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on fe vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi fes dons les plus flatteurs:
Il récompenfe, il aime, il prévient les fervices;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du Souverain, de fes rayons couvert,
Vous ne fervez qu'un Maître, & le refte vous fert.
Ebloui d'un éclat, qu'il refpecte & qu'il aime,
Le Vulgaire applaudit jufqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les févères Loix fe taifent devant nous.
Ah! que né pour la Cour, ainfi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Il auroit avec vous partagé fa grandeur:
Du Sénat à vos pieds la fierté profternée
Auroit . . . .

TITUS.

J'ai vu ſa Cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourrois, il eſt vrai, mandier ſon appui,
Et ſon premier eſclave être Tyran ſous lui.
Grace au Ciel, je n'ai point cette indigne foibleſſe:
Je veux de la grandeur, & la veux ſans baſſeſſe.
Je ſens que mon deſtin n'étoit point d'obéïr:
Je combattrai vos Rois: retournez les ſervir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de conſtance;
Mais ſongez que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en ſouvient toujours. Hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi ſon fils, & ſon malheur,
Titus, me diſoit-il, ſoutiendroit ma Famille,
Et lui ſeul méritoit mon Empire & ma Fille.

BRUTUS *en ſe détournant.*

Sa Fille! Dieux! Tullie? O! vœux infortunez!

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramene au Roi que vous abandonnez:
Elle va loin de vous, & loin de ſa Patrie,

Accepter pour époux le Roi de Ligurie;
Vous cependant ici ſervez votre Sénat,
Perſécutez ſon Pere, opprimez ſon Etat.
J'eſpére que bien-tôt ces voutes embraſées,
Ce Capitole en cendre, & ces Tours écraſées,
Du Sénat & du Peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont ſervir de flambeaux.

SCE-

SCÈNE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

AH! mon cher Meſſala, dans quel trouble il me laiſſe!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me preſſe!
Moi j'aurois pu! ... mais non, Miniſtre dangereux,
Tu venois épier le ſecret de mes feux.
Hélas! en me voyant, ſe peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma foibleſſe, il retourne à ſa Cour
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurois pu l'épouſer! lui conſacrer ma vie!
Le Ciel à mes deſirs eût deſtiné Tullie!
Malheureux, que je ſuis!

MESSALA.

Vous pourriez être heureux;

Arons pourroit ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole,
Rome entiére m'appelle aux murs du Capitole.
Le Peuple raſſemblé ſous ces Arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces Rois.

TITUS.

Oui je les veux ſervir;
Oui tel eſt mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant?

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MES-

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en sera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.

MESSALA.

Allons, suivons ses pas, aigrissons ses ennuis.
Enfonçons dans son cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARrêtez, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur!

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma Maiſon.
Tiberinus, mon fils, aigri contre ſon frere,
Laiſſe éclater déja ſa jalouſe colére;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'Ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur foibleſſe,
En profite avec joye autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un Miniſtre vieilli dans l'art des Courtiſans.

Il

Il devoit, dès demain, retourner vers ſon Maître;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.
Meſſala, je prétends ne rien craindre de lui:
Allez, lui commander de partir, aujourd'hui;
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence,
Et vous ſerez content de mon obéïſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout: mon fils avec vous eſt lié;
Je ſai ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié.
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance,
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlois, Seigneur,
Il ſait vous imiter, ſervir Rome & lui plaire ;
Il aime aveuglément ſa patrie & ſon pere.

BRUTUS.

Il le doit, mais ſur-tout il doit aimer les Loix :
Il doit en être Eſclave, en porter tout le poids ;
Qui veut les violer n'aime point ſa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux ſi ſon bras l'a ſervie.

BRUTUS.

Il a fait ſon devoir.

MESSALA.

Et Rome eut fait le ſien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher Citoyen.

BRUTUS.

Non, non, le Conſulat n'eſt point fait pour ſon âge ;

J'ai

J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi le succès de son ambition
Seroit le premier pas vers la corruption:
Le prix de la Vertu seroit héréditaire;
Bien-tôt l'indigne fils du plus vertueux pere,
Trop assûré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendroit dans le luxe & dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui nâquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les Cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la Molesse & tombeau des Vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Représentez-lui mieux sa véritable gloire.
Etouffez dans son cœur un orgueil insensé;
C'est en servant l'Etat qu'il est récompensé.
De toutes les Vertus mon fils doit un exemple;
C'est l'appui des Romains, que dans lui je contemple;
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui;
Connoissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme:
Le flatter, c'est le perdre, & c'est outrager Rome.

MES.

MESSALA.

Je me bornois, Seigneur, à le ſuivre aux combats;
J'imitois ſa valeur, & ne l'inſtruiſois pas.
J'ai peu d'autorité; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bien-tôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs;
Si je hais les Tyrans, je hais plus les flateurs.

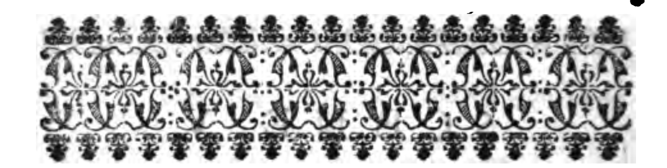
SCENE V.

MESSALA *seul.*

IL n'est point de Tyran, plus dur, plus haïssable,
Que la sévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil insultant de ta fausse vertu.
Colosse, qu'un vil Peuple éleva sur nos têtes,
Je pourrai t'écraser, & les foudres sont prêtes.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une Lettre à la main.*

Je commence à goûter une juste espérance,
Vous m'avez bien servi par tant de diligence;
Tout succéde à mes vœux. Oui, cette Lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le Camp réglé l'heure fatale?
A-t-on bien observé la Porte Quirinale?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos Conjurés
Les remparts cette nuit ne nous sont point livrés?
Tarquin est-il content? crois-tu qu'on l'introduise
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise?

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déja le fruit;
Il penſe de vos mains tenir ſon Diadême;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſonna même.

ARONS.

Ou les Dieux, Ennemis d'un Prince malheureux,
Confondront des deſſeins ſi grands, ſi dignes d'eux:
Ou demain ſous ſes Loix Rome ſera rangée:
Rome en cendre peut-être, & dans ſon ſang plongée;
Mais il vaut mieux qu'un Roi ſur le Trône remis,
Commande à des Sujets malheureux & ſoumis,
Que d'avoir à dompter au ſein de l'abondance,
D'un Peuple trop heureux, l'indocile arrogance.

A Albin.

Allez, j'attends ici la Princeſſe en ſecret.

A Meſſala.

Meſſala, demeurez.

SCE

SCÈNE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

Eh bien? qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des Rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

J'avois trop préſumé; l'infléxible Titus
Aime trop ſa Patrie, & tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge & de ſes paſſions
Sembloient ouvrir ſon ame à mes ſéductions;
Cependant qui l'eût cru? la liberté l'emporte.
Son amour eſt au comble, & Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur,
Que pour le nom de Roi Rome imprime en ſon cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé ſévère;

Le

Le seul nom des Tarquins irritoit sa colere;
De son entretien même il m'a soudain privé;
Et je hazardois trop si j'avois achevé

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala desespére.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frere,
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi! vous auriez déja gagné Tiberinus?
Par quels ressorts secrets? par quelle heureuse intrigue?

MESSALA.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis long-tems,
De son frere & de lui, les honneurs différens.
Ces Drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces Festons de Lauriers, ces Pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains, & celui de Brutus,
Dans ces solemnitez volant devant Titus;
Sont pour lui des affronts qui dans son ame aigrie
Echauffent le poison de sa secrete envie.

Cependant que Titus ſans haine & ſans courroux,
Trop au-deſſus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de ſon Char de Victoire,
Et ſemble en l'embraſſant l'accabler de ſa gloire.
J'ai ſaiſi ces momens, j'ai ſu peindre à ſes yeux
Dans une Cour brillante un rang plus glorieux;
J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome, après le rang ſuprême;
Je l'ai vû s'éblouïr, je l'ai vu s'ébranler;
Il eſt à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la Porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un Dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de hazarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du Conſulat il a brigué l'honneur,
Pourroit-il dédaigner la ſuprême grandeur
Du Trône avec Tullie un aſſûré partage?

ME-

MESSALA.

Le Trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur;
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur:
Il brûle pour la Fille, en déteſtant le Pere;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage;
Je ſai quel eſt Titus: ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fiere ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flâme.
Avec plaiſir ſans doute il verroit à ſes pieds
Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés;
Mais je vous tromperois, ſi j'oſois vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
Je peux parler encor, & je vais aujourd'hui...

 ARONS.

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours, & tout l'art ſéducteur
D'un Chef des Conjurés, & d'un Ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur foibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà les Conjurés qui ſerviront mon Roi;
C'eſt d'eux que j'attends tout; ils ſont plus forts que moi.

Tullie entre. Meſſala ſe retire.

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MAdame, en ce moment je reçois cette Lettre,
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre,
Et que juſqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TUL-

TULLIE.

Dieux! protegez mon Pere, & changez ſon deſtin.

Elle lit:

„ Le Trône des Romains peut ſortir de ſa cen-
„ dre,
„ Le Vainqueur de ſon Roi peut en être l'appui.
„ Titus eſt un Héros; c'eſt à lui de défendre
„ Un Sceptre que je veux partager avec lui.
„ Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie,
„ Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
„ Vous pourriez refuſer le Roi de Ligurie,
„ Si Titus vous eſt cher, il ſera votre Epoux.

Ai-je bien lu . . Titus? . . . Seigneur . . . eſt-
il poſſible?
Tarquin dans ſes malheurs juſqu'alors infléxible,
Pourroit? mais, d'où ſait-il? . . . & comment? Ah
Seigneur,
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur?
Epargnez les chagrins d'une triſte Princeſſe?
Ne tendez point de piége à ma foible jeuneſſe.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne fais qu'obéïr,
Ecouter mon devoir, me taire, & vous ſervir.

Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des secrets qu'en mon sein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil présomptueux
Vers le voile sacré que vous jettez sur eux;
Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire
Que le Ciel veut par vous relever cet Empire;
Que ce Trône est un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je servirois mon Pere, & serois à Titus!
Seigneur, il se pourroit....

ARONS.

N'en doutez point, Princesse,
Pour le sang de ses Rois ce Héros s'interesse.
De ces Républicains la triste austérité,
De son cœur généreux révolte la fierté;
Les refus du Sénat ont aigri son courage,
Il penche vers son Prince; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer;
Mais, puisqu'il vous connoît, il vous doit adorer.
Quel œil, sans s'éblouïr, peut voir un Diadême,
Présenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui seulement, vous pourrez tout sur lui;

De

De l'Ennemi des Rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre Pere
Ce grand appui de Rome, & son Dieu tutelaire,
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains
Et la cause d'un Pere, & le sort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont desarmé, tout change; & ta justice
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompensant, les met en liberté.

A Algine.

Va le chercher, va, cours; Dieux! il m'évite encore:
Faut-il qu'il soit heureux, hélas! & qu'il l'ignore?
Mais . . . n'écoutai-je point un espoir trop flatteur?
Titus, pour le Sénat, a-t-il donc tant d'horreur?

Que dis-je! hélas! devrois-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurois voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sai que le Sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi, n'en doute point, il m'aime,
Va, dis-je . . .

Algine sort.

Cependant ce changement extrême...
Ce Billet! . . De quels soins mon cœur est combattu?
Eclatez, mon amour, ainsi que ma vertu;
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon Pere à mes feux va devoir sa Couronne!
De Titus & de lui je serois le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien?
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,

T'en

T'entendre ſans regrets, te parler ſans remords?
Tous mes maux ſont finis, Rome, je te pardonne;
Rome, tu vas ſervir ſi Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber ſi Titus eſt à moi;
Ton Héros m'aime; tremble, & reconnois ton Roi.

SCÈNE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MAdame, eſt-il bien vrai? daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain, que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous;
Cet Ennemi!

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet... Titus... il faut me dire
Si j'avois ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,

De mes feux, de mon crime, & de mon desespoir?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeste:
L'amour vous a soumis mes jours que je déteste,
Commandez, épuisez votre juste courroux,
Mon sort est en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine;
Moi! je ne serois plus l'objet de votre haine!
Ah! Princesse, achevez; quel espoir enchanteur
M'éleve en un moment au faîte du bonheur?

TULLIE.

En donnant la Lettre.

Lisez, rendez, heureux, vous, Tullie, & mon Pere.

Tandis qu'il lit:

Je puis donc me flatter . . . mais quel regard sévere?
D'où vient ce morne accueil, & ce front consterné?
Dieux . . .

TITUS.

Je suis des Mortels le plus infortuné;
Le sort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & soudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a soufferts,
Je puis vous posséder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs, ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; & je n'ai desormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un Diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime;
Je ne m'en cache plus, un trop juste pouvoir,
Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;

Et

Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ses sentimens s'expliquer sans rougir,
Ingrat! est le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'oses-tu parler de malheur, & de crime?
Ah! servir des ingrats contre un Roi légitime,
M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits,
Ce sont-là tes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du Sénat, & la toute-puissance,
Choisi de recevoir, ou de donner la Loi,
D'un vil Peuple ou d'un Trône, & de Rome, ou de moi;
Inspirez-lui, grands Dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la Lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Eh bien? crains-tu de me l'apprendre?
Parle, ose mériter ta grace ou mon courroux.
Quel sera ton destin? . . . .

TITUS.

D'être digne de vous;
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle,

Bru-

Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais . . . .

TITUS.

Ah! pardonnez, Princeſſe,
Oubliez ma fureur, épargnez ma foibleſſe?
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous ſuivre,
Ni pour vous, ni ſans vous, Titus ne ſauroit vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encor à toi.

TITUS.

Eh bien! ſi vous m'aimez, ayez l'ame Romaine;
Aimez ma République, & ſoyez plus que Reine;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des Rois,
L'amour de mon Païs, & l'amour de mes Loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre Mere,

Son

Son Vangeur pour Epoux, Brutus pour votre Pere;

Que les Romains vaincus en générosité,

A la fille des Rois doivent leur liberté...

TULLIE.

Qui, moi j'irois trahir?...

TITUS.

Mon desespoir m'égare;

Non, toute trahison est indigne & barbare,

Je sai ce qu'est un Pere, & ses droits absolus,

Je sai... que je vous aime... & ne me connois plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh dois-je écouter moins mon sang & ma Patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah barbare! en est-il donc sans moi?

TITUS.

Nous sommes ennemis.. la Nature, la Loi,

Nous impose à tous deux un devoir si farouche.

TUL-

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut ſortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la démient.

TULLIE.

Oſe donc me ſervir

Tu m'aimes, vange-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, *Licteurs.*

BRUTUS *à Tullie.*

MAdame, il faut partir;
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos Dieux domeſtiques;
Tarquin même en ce tems, prompt à vous oublier,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant ſa Famille,

N'a

N'a pas même aux Romains redemandé sa Fille.
Souffrez que je rappelle un triste souvenir:
Je vous privai d'un Pere, & dus vous en servir;
Allez, & que du Trône, où le Ciel vous appelle,
L'infléxible équité soit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux Loix,
Tremblez en contemplant tout le devoir des Rois;
Et si de vos flatteurs la funeste malice
Jamais dans votre cœur ébranloit la justice,
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
Souvenez-vous de Rome, & songez à Tarquin;
Et que ce grand exemple où mon espoir se fonde
Soit la Leçon des Rois, & le bonheur du Monde.

A Arons.

Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'est à vous
De la remettre aux mains d'un Pere, & d'un Epoux,
Proculus va vous suivre à la Porte sacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma passion fureur desespérée!

Il va vers Arons.

Je ne souffrirai point, non . . . permettez, Seigneur,

Bru-

Brutus & Tullie ſortent avec leur Suite:
Arons & Meſſala reſtent.

Dieux! ne mourrai-je point de honte, & de douleur?

A Arons.

. . . . Pourrois-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le tems me preſſe;
Il me faut ſuivre ici Brutus & la Princeſſe;
Je puis d'une heure encor retarder ſon départ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans ſon Appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ſes deſtins, & peut-être du vôtre.

Il ſort.

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SOrt qui nous as rejoints, & qui nous desunis;
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
Ah! cache, si tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes;
Un cœur tel que le sien méritoit d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en est fait, Titus n'en sera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? quel vain scrupule à vos desirs s'oppose?

TITUS.

Abominables Loix! que la cruelle impose;
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrois vous servir!
Peuples que j'ai sauvez, je pourrois vous trahir!

L'a-

L'amour, dont j'ai ſix mois vaincu la violence ;
L'amour auroit ſur moi cette affreuſe puiſſance!
J'expoſerois mon Pere à ſes Tyrans cruels?
Et quel Pere? un Héros, l'Exemple des Mortels ;
L'appui de ſon Païs, qui m'inſtruiſit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'euſſe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deſtin?

MESSALA.

Vous eutes les vertus d'un Citoyen Romain ;
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un Maître.
Seigneur, vous ſerez Roi, dès que vous voudrez l'être ;
Le Ciel met dans vos mains en ce moment heureux
La vangeance, l'empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce Conſul, ce Héros, que l'on nomme
Le Pere, le Soutien, le Fondateur de Rome,
Qui s'enyvre à vos yeux de l'Encens des Humains
Sur les débris d'un Trône écraſé par vos mains,
S'il eût mal ſoutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'étoit qu'un Rebelle.

Seigneur, embelliſſez ce grand nom de Vainqueur

Du nom plus glorieux, de Pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours, où nos Ancêtres
Heureux, mais gouvernés, libres, mais ſous des Maîtres,
Peſoient dans la Balance, avec un même poids,
Les intérêts du Peuple, & la grandeur des Rois:
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, ſi vous regnez ſur elle.
Ce pouvoir ſouverain, que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce Peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on deſire,
Eſt des Gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux ſous un Tyran, divin ſous un bon Roi.

TITUS.

Meſſala, ſongez-vous que vous parlez à moi,
Que deſormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc, que l'on vous va ravir
L'ineſtimable honneur, dont vous n'oſez jouïr;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TI-

TITUS.

Un autre! arrête; Dieux! parle . . . qui?

MESSALA.

Votre Frere.

TITUS.

Mon Frere?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS.

Mon Frere trahit Rome?

MESSALA.

~~Il sert~~ Rome & son Roi.

Et Tarquin, malgré vous n'acceptera pour Gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel! perfide! . . . écoutez: mon cœur long-tems séduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le Délateur, ou Complice d'un Frere;
Mais plutôt votre sang . . .

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir;
Frappez, je le mérite, en voulant vous ſervir.
Du ſang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le ſang d'un Frere, & d'une Amante;
Et, leur tête à la main, damandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du Conſulat,
Où moi-même à l'inſtant déclarant les Complices,
Je m'en vais commencer ces affreux ſacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon deſeſpoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambaſſadeur Toſcan peut maintenant vous voir,
Il eſt chez la Princeſſe.

TITUS.

. . . Oui, je vais chez Tullie....

J'y cours. O Dieux de Rome ! O Dieux de ma Patrie !

Frappez, percez ce cœur, de ſa honte allarmé,

Qui ſeroit vertueux, s'il n'avoit point aimé.

C'eſt donc à vous, Sénat ! que tant d'amour s'immole ?

A vous, Ingrats ! . . . allons. . .

A Meſſala.

Tu vois ce Capitole

Tout plein des Monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eſt rempli d'un Sénat déteſté.

TITUS.

Je le ſai. Mais . . . du Ciel qui tonne ſur ma tête

J'entends la voix qui crie : arrête, Ingrat, arrête,

Tu trahis ton Païs . . . non, Rome ! non, Brutus !

Dieux qui me ſecourez ! je ſuis encor Titus ;

La gloire a de mes jours accompagné la courſe ;

Je n'ai point de mon ſang deshonoré la ſource ;

Votre victime est pure, & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je succombe au Destin qui m'opprime,
Dieux! sauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troisième Acte.



A C



ACTE IV.

SCÈNE I.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y suis résolu, partez, c'est trop attendre.
Honteux, desespéré, je ne veux rien entendre,
Laissez-moi ma vertu, laissez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raisons, foible contre ses pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos Tyrans qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus; oui qu'elle parte . . . ah Dieux!

ARONS.

Pour vos interêts feuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bien-tôt paffé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi que j'ai demandée?

ARONS.

Hélas que pour vous deux
J'attendois un deftin plus digne & plus heureux!
J'efpérois couronner des ardeurs fi parfaites.
Il n'y faut plus penfer.

TITUS.

Ah! cruel, que vous êtes!
Vous avez vu ma honte, & mon abaiffement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreffes,
Allez à vos deux Rois annoncer mes foibleffes.
Contez à ces Tyrans terraffez par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins que parmi tant de larmes,
Malgré vous, & Tullie & fes pleurs & fes charmes,

Vain-

Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin,
Que rien ne me ſurmonte; & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur, où vos ſens ſont plongez;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugez.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire.
Elle en mourra, c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O Ciel!

SCE'NE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NOn, je ne puis ſouffrir
Que des remparts de Rome on la laiſſe ſortir.

Je

Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez . . .

TITUS.

Je ſuis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le ſai; mais enfin
Je ne puis ſéparer Tullie & mon deſtin.
Prens pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Souleve nos amis, raſſemble nos Soldats.
En dépit du Sénat je retiendrai ſes pas.
Je pretends que dans Rome elle reſte en ôtage.
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels ſoins votre amour vous engage!
Et que pretendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer ſans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien, c'eſt au Sénat qu'il faut que je m'adreſſe,
Va de ces Rois de Rome adoucir la rudeſſe,
Dis-leur que l'interêt de l'Etat, de Brutus...

Hélas

Hélas que je m'emporte en desseins superflus!

MESSALA.

Dans la juste douleur où votre ame est en proie,
Il faut pour vous servir . . .

TITUS.

Il faut que je la voie,
Il faut que je lui parle. Elle passe en ces lieux,
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croiez-moi.

TITUS.

Je suis perdu, c'est elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

On vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah Sentence cruelle!
L'ingrat me touche encor, & Brutus à mes yeux
Paroît un Dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare,
Allons . . .

TITUS.

Non, demeurez. Daignez du moins.

TULLIE.

Barbare!
Veux-tu par tes discours . . .

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux,
Je sai ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raison, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en Tyran sur mes sens éperdus;
Dictez, si vous l'osez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces Citoyens, qu'a sauvés mon courage,

Qu'un

Qu'un Pere, abandonné par un fils furieux,
Sous le Fer de Tarquin . . .

TULLIE.

M'en préservent les Dieux;
La Nature te parle, & sa voix m'est trop chere;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un Pere;
Rassûre-toi, Brutus est desormais le mien;
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien:
Notre amour, mon Hymen, mes jours en sont le gage;
Je serai dans tes mains, sa fille, son ôtage;
Peux-tu délibérer? penses-tu qu'en secret
Brutus te vît au Trône avec tant de regret;
Il n'a point sur son front placé le Diadême;
Mais, sous un autre nom, n'est-il pas Roi lui-même?
Son regne est d'une année, & bien-tôt . . . mais hélas!
Que de foibles raisons! si tu ne m'aimes pas.
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars . . . & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en est tems encore;
Acheve, parle, Ingrat, que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine; elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour, dont le mien eſt confus;
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie,
Et pleurer, loin de Rome, entre les bras d'un Roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai réglé mon deſtin. Romain, dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta Maîtreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir,
Incertain dans tes vœux, apprens à les remplir.
Tu verras qu'une femme à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins étoit inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connoîtras comme il t'auroit aimé.
Au pied de ces murs même où régnoient mes Ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs Maîtres,

Où

Où tu m'oses trahir, & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux;
Je jure à tous les Dieux, qui vangent les parjures,
Que mon bras dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal-connu;
Et je vais; . . .

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous satisfaire;
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que dans ma passion
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion,
Que je ne goûte point dans mon desordre extrême
Le triste & vain plaisir de me tromper moi-même,
Que l'amour aux forfaits me force de voler,
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler,
Et qu'encor indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.
Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, & déteste ses feux;
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre, & les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur;
Vous sentez à quel point vous régnez dans mon cœur;
Oui, je vis pour toi seul, oui, je te le confesse;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma foiblesse,
Apprends que le trépas m'inspire moins d'effroi
Que la main d'un Epoux, qui craindroit d'être à moi,
Qui se repentiroit d'avoir servi son Maître,
Que je fais Souverain, & qui rougit de l'être.

Voici l'instant affreux qui va nous éloigner;
Souviens-toi que je t'aime, & que tu peux régner;
L'Ambassadeur m'attend; consulte, délibère,
Dans une heure avec moi tu reverras mon Pere;
Je pars, & je reviens sous ces murs odieux,
Pour y rentrer en Reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais.

TULLIE.

Titus, arrête;
En me suivant plus loin, tu hazardes ta tête;
On

On peut te ſoupçonner : demeure, adieu, réſous,
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCÈNE III.

TITUS *ſeul.*

TU l'emportes, cruelle, & Rome eſt aſſervie ;
Reviens régner ſur elle, ainſi que ſur ma vie ;
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner ;
Le plus grand des forfaits eſt de t'abandonner.
Qu'on cherche Meſſala ; ma fougueuſe imprudence
A de ſon amitié laſſé la patience ;
Maîtreſſe, Amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCÈNE IV.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SErs ma fureur enfin, ſers mon fatal amour ;
Viens, ſuis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt ; mes cohortes
Sont au Mont Quirinal, & livreront les Portes ;
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnoître en vous l'héritier de leur Roi ;
Ne perdez point de tems ; déja la nuit plus ſombre,
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche. Tullie en compte les momens ...
Et Tarquin, après tout, eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jetté.

Le fond du Théâtre s'ouvre ..

Que voi-je ! c'eſt mon Pere.

SCE-

SCENE V.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, LICTEURS.

BRUTUS.

Viens, Rome est en danger; c'est en toi que j'espére.
Par un avis secret le Sénat est instruit
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit;
J'ai brigué pour mon sang, pour le Héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le Sénat te l'accorde, arme-toi, mon cher fils,
Une seconde fois va sauver ton Païs;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel . . .

BRUTUS.

Mon fils . . .

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat, & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah quel deſordre affreux de ſon ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous pré-
pare?

TITUS.

Qui? moi, Seigneur?

BRUTUS.

Eh quoi? votre cœur égaré
Des refus du Sénat eſt encore ulcéré?
De vos prétentions je voi les injuſtices.
Ah mon fils, eſt-il tems d'écouter vos caprices?
Vous avez ſauvé Rome, & n'êtes pas heureux?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?
Mon fils au Conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les Loix permettent de l'attendre?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur;
La Place où je t'envoye eſt ton poſte d'honneur.

Va,

Va, ce n'eſt qu'aux Tyrans que tu dois ta colere;
De l'Etat & de toi je ſens que je ſuis Pere.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien;
Sois toujours un Héros, ſois plus, ſois Citoyen.
Je touche, mon cher Fils, au bout de ma carriére,
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupiére;
Mais ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je? je te ſuis. Dans mon âge débile
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi.
Vangeur du nom Romain, libre encor, & ſans Roi.

TITUS.

Ah! Meſſala.

SCENE VI.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEigneur, faites qu'on se retire;

BRUTUS *à son Fils.*

Cours, vole . . .

Titus & Messala sortent.

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entends-je!

VALERIUS.

On conspire.

Je n'en saurois douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'Auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre,

Et

Et d'indignes Romains ont parlé de ſe rendre.

BRUTUS.

Des Citoyens Romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fuï par des chemins divers;
On les ſuit. Je ſoupçonne & Ménas, & Lélie,
Ces Partiſans des Rois, & de la Tyrannie:
Ces ſecrets Ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à deſunir le Peuple, & le Sénat.
Meſſala les protege; & dans ce trouble extrême
J'oſerois ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La Liberté, la Loi, dont nous ſommes les Peres,
Nous défend des rigueurs, peut-être néceſſaires.
Arrêter un Romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en Tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au Peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides;
Que les Peres de Rome, & de la Liberté,

Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage.
Que le Sénat nous suive.

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un Esclave, Seigneur,
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle,
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend.
Allons, c'est les trahir que tarder un moment,

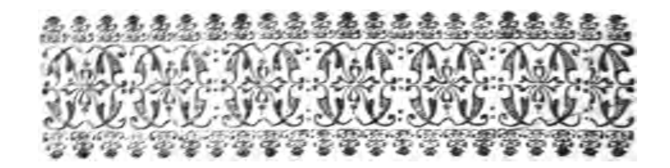
A Pro-

A Proculus.

Vous, allez vers mon Fils; qu'à cette heure fatale
Il défende ſur-tout la Porte Quirinale;
Et que la Terre avoue, au bruit de ſes exploits;
Que le ſort de mon ſang eſt de vaincre les Rois.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE I.

BRUTUS, Les SE'NATEURS, PROCULUS, LICTEURS, L'Esclave VINDEX.

BRUTUS.

OUi, Rome n'étoit plus; oui, ſous la Tyrannie
L'auguſte liberté tomboit anéantie.
Vos tombeaux ſe rouvroient; c'en étoit fait; Tarquin
Rentroit dès cette nuit, la vangeance à la main.
C'eſt cet Ambaſſadeur, c'eſt lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creuſoit ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avoit des Enfans
Qui conſpiroient contre elle, & ſervoient les Tyrans.
Meſſala conduiſoit leur aveugle furie:

A ce

A ce perfide Arons il vendoit sa Patrie.
Mais le Ciel a veillé sur Rome & sur vos jours.
Cet Esclave a d'Arons écouté les Discours,

En montrant l'Esclave.

Il a prévu le crime ; & son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant alloit être conduit;
J'attendois que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidèle arrachât ses Complices;
Mes Licteurs l'entouroient ; quand Messala soudain,
Saisissant un poignard qu'il cachoit dans son sein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il destinoit peut-être:
Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connoître,
C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir;
Et qui sait conspirer, sait se taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il se frappe: & le traître
Meurt encore en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déja des murs de Rome Arons étoit parti,
Assez loin vers le Camp nos Gardes l'ont suivi;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
Bien-tôt, n'en doutez point, de ce complot impie,

Le Ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola par-tout en cherche les Auteurs.
Mais quand nous connoîtrons le nom des Parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux Perfides:
Fussent-ils nos Amis, nos Freres, nos Enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos Sermens.
Rome, la Liberté, demandent leur supplice;
Et qui pardonne au crime, en devient le Complice.

A l'Esclave.

Et toi, dont la naissance & l'aveugle destin
N'avoit fait qu'un Esclave, & du faire un Romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçois la Liberté que tu m'as conservée,
Et, prenant désormais des sentimens plus grands,
Sois l'égal de mes Fils, & l'effroi des Tyrans.
Mais qu'est-ce que j'entends? quelle rumeur soudaine?

PROCULUS.

Arons est arrêté, Seigneur, & je l'amene.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il? . . .

SCE-

SCE'NE II.

BRUTUS, Les SE'NATEURS, ARONS, LICTEURS.

ARONS.

Jusques-à-quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les Droits des Humains?
D'un Peuple révolté Conseils vraiment sinistres!
Pensez-vous abaisser les Rois dans leurs Ministres?
Vos Licteurs insolens viennent de m'arrêter;
Est-ce mon Maître ou moi que l'on veut insulter?
Et chez les Nations ce rang inviolable . . .

BRUTUS.

Plus ton Rang est sacré, plus il te rend coupable;
Cesse ici d'attester des Titres superflus.

ARONS,

L'Ambassadeur d'un Roi . . .

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus;

Tu

Tu n'ès qu'un Conjuré, paré d'un nom sublime;
Que l'impunité seule enhardissoit au crime.
Les vrais Ambassadeurs, Interprêtes des Loix,
Sans les deshonorer, savent servir leurs Rois,
De la Foi des Humains discrets Dépositaires,
La Paix seule est le fruit de leurs saints Ministères;
Des Souverains du Monde ils sont les Nœuds sacrés,
Et par-tout bienfaisans, sont par-tout révérés.
A ces traits, si tu peux, ose te reconnaître;
Mais si tu veux au moins rendre compte à ton Maître,
Des Ressorts, des Vertus, des Loix de cet Etat;
Comprens l'esprit de Rome, & connois le Sénat:
Ce Peuple auguste & saint fait respecter encore
Les Loix des Nations que ta main deshonore;
Plus tu les méconnois, plus nous les protégeons;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les Citoyens perfides,
Que lioient avec toi leurs Complots parricides,
Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton Roi,
Et montre en ta personne aux Peuples d'Italie
La sainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'emmene, Licteurs.

SCE'NE III.

Les SE'NATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien, Valerius,
Il sont saisis sans doute, ils sont au moins connus?
Quel sombre & noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage?
Vous frémissez.

VALERIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous . . . .

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

Il lui donne des Tablettes.

Voyez, Seigneur, lisez; connoissez les coupables.

BRUTUS *prenant les Tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!

O Pere infortuné! Tiberinus, mon fils!

Sénateurs, pardonnez... le perfide eſt-il pris?

VALERIUS.

Avec deux Conjurés il s'eſt oſé défendre;

Ils ont choiſi la mort plutôt que de ſe rendre;

Percé de coups, Seigneur, il eſt tombé près d'eux,

Mais il reſte à vous dire un malheur plus affreux,

Pour vous, pour Rome entiére, & pour moi plus ſenſible.

BRUTUS.

Qu'entens-je?

VALERIUS.

Reprenez cette Liſte terrible,

Que chez Meſſala même a ſaiſi Proculus.

BRUTUS.

Liſons donc... je frémis, je tremble, Ciel! Titus!

Il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus.

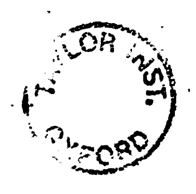
VA-

VALERIUS.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes,
Errant, deſeſpéré, plein d'horreur & d'allarmes;
Peut-être il déteſtoit cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Peres Conſcrits, retournez au Sénat;
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre place;
Allez, exterminez ma criminelle race;
Puniſſez-en le Pere, & juſque dans mon flanc,
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang;
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome, ou fléchît la vengeance.



SCENE IV.

BRUTUS.

GRands Dieux, à vos Decrets tous mes vœux ſont ſoumis
Dieux! Vangeurs de nos Loix, Vangeurs de mon Païs,
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la Juſtice,
De notre Liberté l'éternel édifice;
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armiez-vous mes Enfans?
Ah! que Tiberinus en ſa lâche furie
Ait ſervi nos Tyrans, ait trahi ſa Patrie;
Le coup en eſt affreux; le traître étoit mon Fils.
Mais, Titus! un Héros, l'Amour de ſon Païs,
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vu par un Triomphe honorer ſa Victoire:
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains:
L'eſpoir de ma vieilleſſe, & celui des Romains:
Titus! Dieux!

SCENE II.

BRUTUS, VALERIUS, SUITE, LICTEURS.

VALERIUS.

Du Sénat la volonté suprême
Est, que sur votre Fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi?

VALERIUS.

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné?

VALERIUS.

Des Conjurés, Seigneur, le reste est condamné,
Au moment où je parle ils ont vêcu peut-être.

BRUTUS.

Et du sort de mon Fils le Sénat me rend maître?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O Patrie!

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace insigne,
Qu'il ne la cherchoit pas... mais qu'il s'en rendra digne . .
Mais mon Fils s'est rendu sans daigner résister;
Il pourroit... pardonnez si je cherche à douter;
C'étoit l'appui de Rome, & je sens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie . . .

BRUTUS.

Eh bien . . .

VALERIUS.

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRU-

BRUTUS.

Comment, Seigneur ?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle apperçoit l'appareil des ſupplices,
Que ſa main conſommant ces triſtes ſacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos Loix
Ce reſte infortuné de nos indignes Rois.
Si l'on nous trahiſſoit, Seigneur, c'étoit pour elle.
Je reſpecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux, ſes yeux appeſantis,
Tullie, en expirant, a nommé votre Fils.

BRUTUS.

Juſtes Dieux!

VALERIUS.

C'eſt à vous à juger de ſon crime,
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime,
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amene Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire;
Mon eſprit étonné vous plaint, & vous admire;

Et je vais au Sénat apprendre avec terreur,
La grandeur de votre ame, & de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NOn, plus j'y pense encor, & moins je m'imagine
Que mon Fils des Romains ait tramé la ruïne;
Pour son Pere, & pour Rome, il avoit trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser; mon Fils n'est point coupable.

PROCULUS.

Messala qui forma ce complot détestable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir;
Peut-être on hait sa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au Ciel!

PROCULUS.

De vos Fils, c'est le seul qui vous reste;
Qu'il

Qu'il ſoit coupable, ou non, de ce complot funeſte,
Le Sénat indulgent vous remet ſes deſtins;
Ses jours ſont aſſûrez, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'Etat conſerver ce grand homme;
Vous êtes Pere enfin.

BRUTUS.

Je ſuis Conſul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS, *dans le fond du Théâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'eſt Brutus! O douloureux momens!
O Terre entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans!
Seigneur, ſouffrez qu'un fils . . .

BRUTUS.

Arrête, Téméraire.
De deux Fils que j'aimai, les Dieux m'avoient fait Pere,

 J'ai

J'ai perdu l'un ; que dis-je ? Ah ! malheureux Titus,
Parle : ai-je encore un Fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton Juge, Opprobre de ma vie.

Il s'assied.

Avois-tu résolu d'opprimer ta Patrie,
D'abandonner ton Pere au pouvoir absolu,
De trahir tes Sermens ?

TITUS.

Je n'ai rien résolu ;
Plein d'un mortel poison, dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorois moi-même, & je me cherche encore ;
Mon cœur encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment ;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon Païs que j'aime, il m'a fait infidelle ;
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vangé mon Païs.
Prononcez mon Arrêt. Rome, qui vous contemple
A besoin de ma perte, & veut un grand exemple.

Par

Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est, qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie,
Et ce sang en tout tems utile à sa Patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la Liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage!
Quoi! sur ses Lauriers même, & parmi ces Drapeaux,
Que son sang à mes yeux rendoit encor plus beaux!
Quel Démon t'inspira cette horrible inconstance?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vangeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur...

BRUTUS.

Acheve, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,

Inutile

Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur est au comble ainsi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon desespoir, ma vie,
Votre opprobre, & le mien. Mais si dans les Combats
J'avois suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma Patrie,
D'un remords assez grand, si ma rage est suivie;

Il se jette à genoux.

A cet infortuné daignez ouvrir vos bras;
Dites du moins, mon Fils, Brutus ne te hait pas;
Ce mot seul, me rendant mes vertus, & ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, descendant chez les Morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords:
Que vous l'aimiez encore, & que malgré son crime,
Votre Fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS.

..Son remords me l'arrache. O Rome! O mon Païs!
Proculus... à la mort que l'on mene mon Fils.
..Leve-toi, triste objet d'horreur, & de tendresse:
Leve-toi, cher appui qu'espéroit ma vieillesse:
Viens embrasser ton Pere: il t'a du condamner;
Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondant ton visage:

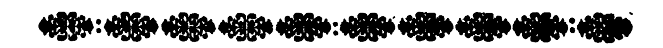
Va,

Va, porte à ton supplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire, en se vangeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon Pere.

On l'emmene.



SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Seigneur, tout le Sénat dans sa douleur sincere
Et frémissant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connoissez Brutus, & l'osez consoler?
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle;
Rome seule a mes soins, mon cœur ne connoît qu'elle.
Allons, que les Romains dans ces momens affreux
Me tiennent lieu du Fils que j'ai perdu pour eux,
Que je finisse au moins ma déplorable vie,

Comme

Comme il eût dû mourir, en vangeant la Patrie.

SCE'NE DERNIERE.

BRUTUS, PROCULUS,
Un SE'NATEUR

LE SE'NATEUR.

SEigneur . . .

BRUTUS.

Mon Fils n'est plus ?

LE SE'NATEUR.

C'en est fait.. & mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre. Il suffit ... Rendons graces aux *Dieux*.

Fin du cinquième & dernier Acte.



ERRATA.

Pour le Tome II.

Pag. 17. lig. 18 le mémoire, *lisez* la, &c. p. 21. lig. 1, diffi..le, *lisez* difficile. p. 48. v. pénult. en affreux, *lisez* un affreux p. 67. v. 6. encore, *lisez* encor. p. 79. v. 3. Il semble, *lisez* il me semble. p. 80. v. 1. trahisant, *lisez* trahissant p. 150. v. 17. soupçonnenx, *lisez* soupçonneux. p. 154. v. 3. se colére, *lisez* sa. p. 274. v 6. point de virgule aprés Romains. p. 303 v. 4. Porsonna, *lisez* Porsenna. p. 307. v. 15. humilés, *lisez* humiliés. p. 326. v. 5. damandez, *lisez* demandez.



A. R. Heath
29.1.88
[ZAH.]





